

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com



Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DU DOCUMENT

Chine ancienne

@

Kong-tze Kia-yu

**LES
ENTRETIENS
FAMILIERS
de
CONFUCIUS**

traduits par
Charles de HARLEZ

Les entretiens familiers de Confucius

à partir de :

KONG-TZE KIA-YU

LES ENTRETIENS FAMILIERS DE CONFUCIUS

traduits par Charles DE HARLEZ (1832-1899)

Ernest Leroux, éditeur, Paris, 1899, 196 pages.

Édition mise en format texte par
Pierre Palpant

mars 2014

TABLE DES MATIÈRES

Note.

Introduction (Historique de l'ouvrage, sa formation, sa valeur, rédactions diverses et éditions. — Son contenu).

Chapitres

- I. Kong-tze en fonction. (Sa conduite. Il sauve le prince de Lou).
- II. Kong-tze ministre de la Justice. (Ses procédés. Il est insulté par Mao. Procès d'un père contre son fils. Comment corriger le peuple).
- III. Kong-tze en temps de loisir. (Les principes des anciens rois).
- IV. Du mariage royal. (L'art de gouverner. Le mariage, son importance).
- V. La conduite du lettré. (Le prince Gai rappelle K. — Conduite du sage lettré).
- VI. Des rites. (Leur importance, la civilisation primitive).
- VII. Les cinq conditions humaines. (L'homme ministrable, les 5 conditions, les devoirs du Souverain).
- VIII. La meilleure pensée. (Les diverses vues des disciples. Le gardien aux pieds coupés, devoirs des rois. Tze-lou préfet).
- IX. Les trois causes d'indulgence. (Six fautes et leurs conséquences. Les vases inclinés. La vraie piété filiale).
- X. L'amour de la vie. (Le gouvernement de Shan. Tze-lou et le kiun-tze. L'arc du roi de Tchou. Procès de 2 États. La veuve & la maison détruite).
- XI. Visite de Kong-tze à Tcheou. (Discours de Lao-tze. L'inscription du Kiao).
- XII. Conduite des disciples de Kong-tze.
- XIII. Le prince sage. (Le ministre le plus sage ; les principes du gouvernement).
- XIV. Du gouvernement. (Réponses différentes de Kong-tze ; conduite de Tze-tshan, Tze-kien, Tze-kong et de Tze-lou dans leur préfecture, le poisson Ping-kio, l'oiseau shang-yang).
- XV. Les six racines. (Racines des actes, la diminution suit la croissance, danger de la flatterie, les bons conseils).
- XVI. Des insignes différents. (Insignes des ministres de Tchao-kao, le ki-lin).
- XVII. Les questions du duc Gai sur le gouvernement. (Du gouvernement, les esprits et leurs différentes espèces).
- XVIII. Yen-hoei. (Le cocher imprudent ; le sage).
- XIX. La première visite de Tze-lou. (Tze-yu et Tsu-yo).
- XX. Kong-tze en danger. (L'embuscade de Tchen).
- XXI. De l'entrée en charge. (Conduite du sage en cette circonstance, le sage ne s'afflige pas, modération de Tseng-sze)

Les entretiens familiers de Confucius

- XXII. Tze-kong cherche le repos. (Le repos n'est qu'à la mort ; la vraie piété filiale, Kong-tze attaqué près de Song. Keu-peu reprend son prince après sa mort).
- XXIII. Les vertus des cinq Tis.
- XXIV. Les cinq Tis. (Régents des éléments, leur succession).
- XXV. La tenue des rênes. (Le bon gouvernement, rapport entre les nombres et les animaux, nature des terres et de leurs habitants).
- XXVI. Du destin fondamental. (Le destin et la nature, le Yin et le Yang et la formation de l'homme, le mariage et les travaux des hommes et des femmes, des causes du divorce).
- XXVII. Des rites. (Leur nature et importance).
- XXVIII. Le tir cantonal.
- XXIX. Le sacrifice Kiao & Shang-ti.
- XXX. Des cinq genres de supplice. (Conduite des princes, par rapport aux châtiments des ta-fou et les rites des peuples)
- XXXI. Des cinq châtiments légaux. (Châtiments et indulgence).
- XXXII. Des rites. (Leur importance, leurs vertus principales).
- XXXIII. La prise du bonnet viril par le prince royal. (Exemple de Tcheng-wang).
- XXXIV. Les règles du Miao. (Miao de l'empereur, des princes et des magistrats).
- XXXV. De la musique. (Les règles de l'harmonie, la nature des chants des différentes régions).
- XXXVI. Du jade. (Pourquoi les sages l'estiment tant ; les études spéciales des divers États).
- XXXVII. De l'abaissement de soi-même. (Comment on doit s'abaisser ; Tze-kong sauve Lou par son éloquence).
- XXXVIII. (Le forestier du prince de Tsin ; Tchao-tchuen accusé de régicide, mort de Tscho-tsang, les pavillons de l'est).
- XXXIX. Les questions de Tze-kong. (Les impiétés du duc Wen de Tsin, le monument funèbre de Kuan-tschin, les richesses de Kong-tchou, la famine à Tsi, le luxe de Koang-tchang).
- XL. Question de Tze-hia. (L'éducation de Tcheng-wang par Tcheou-kong, les rites l'emportent sur la volonté des mourants, la mort de Tze-lou).
- XLI. Questions de Kong-sze-yi. (Enterrement d'un ta-fou dégradé, des figures d'hommes enterrés avec les morts ; Tze-lou aux sacrifices de la famille Ki).
- XLII. Les origines. (Origines de la famille de Kong-tze, sa généalogie).
- XLIII. Les derniers souvenirs. (Mort de Kong-tze).
- XLIV. Les 72 disciples de Kong-tze.

Les entretiens familiers de Confucius

NOTE

@

Cette traduction a paru il y a deux ans en anglais dans les B. O. R. par courts fragments. L'accueil qui lui a été fait alors, même par des lettrés chinois m'a décidé à la reproduire en français en un volume. Pour satisfaire tous les sinologues j'ai fait cette version aussi littérale que possible, tout en le regrettant pour les lecteurs non spécialistes.

Les discours philosophiques n'apprendront pas beaucoup de choses neuves mais les faits relatés à leur occasion ne laissent pas de présenter un intérêt historique assez notable.

INTRODUCTION

@

p.001 Le livre des *Kia-yu* remonte originairement au temps qui suivit la mort de Kong-fou-tze. S'il faut en croire les exégètes sérieux tels que Wang-su, ce fut l'œuvre des disciples immédiats du philosophe. Ceux-ci avaient consigné les dires authentiques et importants (A) ¹ dans un ouvrage qu'ils avaient appelé le *Lun-yu* « les entretiens d'autorité ». Ils recueillirent ensuite tout ce qui avait été omis et en formèrent les *Kia-yu* ou « Entretiens familiers » de moindre importance. Après eux les fragments de ce recueil se dispersèrent et quand tous les disciples du grand homme eurent disparu, leurs successeurs en firent à leur fantaisie. Un seul d'entre eux les recueillit et les remit au roi Tchao-siang de Ts'in avec d'autres ouvrages, en tout 110 piens (vers 254 A. C.). Les *Kia-yu* échappèrent aux bûchers de Shi-hoang-ti, grâce au zèle de Kong-fou-kiao, descendant du Grand philosophe qui les cacha, dit-on, dans une muraille soigneusement cimentée.

L'avènement des Han avait encore augmenté leur notoriété. Nous les trouvons alors entre les mains de Liu-shi dans un étui de buis grand de 2 pieds, et nous les voyons figurer au catalogue de la bibliothèque de ces souverains sous la rubrique des *Lun-yu*, à la 5^e place sous cette formule :

Kong-tze Kia-yu, 27 kiuen (voir le *Han i wen tchi*, K. 4.)

Ils étaient encore pleins de caractères antiques.

Une édition avec commentaire est attribuée au célèbre disciple et exégète Kong-gan-koue, qui l'aurait présentée à p.002 Hiao-wou-ti des Hans à la fin du II^e siècle A. C. après avoir changé les anciens caractères.

¹ Les lettres indiquent les textes chinois placés à la fin du volume.

Les entretiens familiaux de Confucius

Au 2^e siècle de notre ère nous les trouvons encore cités dans les célèbres commentaires de Tcheng-siuen. Après cela ils vinrent à se perdre complètement ; et quand, au siècle suivant, Wang-su commenta les *Kia-yu*, ce n'était déjà plus l'ouvrage primitif. C'est ce qu'atteste Ma-tchao en ces termes : Les *Kia-yu* actuels que Wang-su a développés ne sont pas ceux que Tcheng-siuen avait vus, *Kim Kia-yu Wang-su so tsang-kia fei Tcheng siuen so kien*.

Et d'autre part, Sze-ku dit également des 27 kiuen : Ce ne sont point les *Kia-yu* qui existent maintenant *Feikim soyéu Kia-yu* ¹.

En effet le texte actuel est divisé en 44 Tis partagés entre 8 ou 10 kiuens, selon les éditions.

Comment s'opéra cette transformation ? On l'ignore.

On croit généralement que Wang-su lui-même en fut l'auteur, qu'il retrancha certains passages, en ajouta d'autres puisés à d'autres sources et modifia la division totale.

On prétend que les *Kia-yu* avaient été rédigés par Wang-su dans le but de confondre les interprétations que Tcheng K'eng tcheng, de la fin des Hans, donnait au *Lun-yu* et aux paroles traditionnelles de Kong-tze.

Comme le nouveau texte était accompagné d'un commentaire et que l'ancien n'existait probablement qu'en un très petit nombre d'exemplaires, le premier eut bientôt supplanté complètement l'autre qui tomba dans l'oubli. Ainsi tout s'expliquerait aisément.

Mais le témoignage de Wang-su n'est pas à rejeter sans examen. Or cet auteur affirme qu'avant lui les lettrés chinois ne s'étaient nullement gênés pour falsifier le texte ancien, pour en disposer à leur guise, retranchant, ajoutant selon leur fantaisie (B).

L'empereur Hiao-king la dernière année de son règne fit ^{p.003} rechercher tous les livres parus jusqu'à cette époque. On lui apporta les *Kia-yu* dans l'état où ils étaient alors et l'on constata la différence

¹ Cf. L'Encyclopédie *Yu hai* T. 93 kiuen IV f° 3 r°.

Les entretiens familiaux de Confucius

existant entre ces textes et les données du catalogue de Liu-shi. Ce qu'on ne pouvait expliquer convenablement.

Enfin quand Wang-su entreprit une recension de notre ouvrage il se trouva en présence de 44 piens.

On voulut y joindre les Questions de Tzeng-tze (*Tzeng-tze-wen*) mais comme elles n'appartenaient pas à l'ouvrage original, elles furent rejetées et on les joignit au *Li-ki* dont elles forment le Livre V.

Voilà ce que le célèbre commentateur atteste dans sa préface. Il y ajoute qu'il reçut son texte de Kong-meng, descendant à la 22^e génération de Kong-tze, sa famille se l'étant transmis de père en fils. Ce fut alors seulement qu'il se répandit.

On se demande comment il aurait pu tromper ses contemporains et leur faire accroire qu'ils avaient fait réellement ce que Wang-su avait tiré de son imagination.

Il est probable que le texte primitif est arrivé jusqu'à notre commentateur après avoir subi de nombreuses modifications, des retranchements, des ajoutés, un changement de division, etc. Wang-su a, dit-on, puisé partout : *Tso-tchuen*, les *Lis*, les *Kue-yu*, etc.

Quelques-uns prétendent que Wang-su trouva les chapitres des *Kia-yu* et du *Li-ki* entremêlés, sépara les premiers et reconstitua le recueil antérieur. Tchong-shi et Tchao-shi affirment que notre commentateur le reçut d'un certain Meng, descendant de Kong-tze à la 24^e génération ; ce serait ainsi l'ouvrage primitif.

Les *Kia-yu* sont très estimés des lettrés chinois. Lou-wen-tchao entre autres, dit dans sa préface qu'ils ne doivent jamais un seul jour sortir des mains des hommes d'étude, car c'est le meilleur moyen de connaître ce que doit être la conduite d'un saint homme.

Aussi bon nombre de lettrés chinois, principalement ceux ^{p.004} qui préparèrent l'édition commandée et dirigée par l'empereur Kien-long admettent que ce texte a été édité par Mao-tchang, le célèbre éditeur et commentateur du *Shi-king* dans le second siècle de notre ère ;

Les entretiens familiers de Confucius

d'autres attribuent comme je l'ai dit, une bonne partie de sa composition à Kong-gan-koue, le célèbre descendant de Kong-tze qui publia les Kings dans les dernières années de l'ère ancienne.

Mais il est évident que la source des *Kia-yu* n'est pas purement confucéenne puisque, comme on le verra plus loin, le philosophe de Lou nous y est présenté plusieurs fois comme l'élève de Lao-tze.

Quoi qu'il en soit, notre texte actuel semble être celui que Wang-su publia et mit au jour. Plusieurs passages se retrouvent dans d'autres livres tels que le *Ta-tai-li*, le *Li-ki* et le *Tso-tchuen* ; mais il y a entre ces textes des différences de rédaction telles que l'on ne saurait attribuer aux uns et aux autres une origine identique, une source commune. D'autre part, le commentateur des Mings, Ho-meng-tchun, dit qu'il n'a point connu le texte de Wang su et qu'avant cette dynastie notre livre était presque inconnu.

Quelques traits historiques qui devraient entrer dans les récits des mêmes faits sont absents tantôt dans les Kings, tantôt dans les *Kia-yu*.

Nous ne prolongerons pas cette discussion dont nous avons donné les points essentiels ; plus de détails en ces matières incertaines et pleines de contradictions ne pourraient engendrer que la confusion et l'ennui.

Le texte de notre livre a subi bien des vicissitudes. S'il faut en croire Lu-wen-tchao de la présente dynastie, les auteurs de l'époque des Tangs n'en ont fait guère que des citations fausses et pleines d'erreurs. Ce serait Mao-k'i-ling de la fin des Ming qui rétablit le texte de Wang-su.¹

Du reste « Les Entretiens de Kong-tze » se trouvent^{p.005} maintenant encore dans des éditions de textes si différentes que l'on ne peut les considérer que comme des collections également différentes. Nous en possédons deux spéciales que nous avons constamment confrontées, à savoir : celle éditée par ordre de Kien-long la 32^e année de son règne

¹ Cf. Ma tuan-lin L. 184 f° 14 v° à 17 et les préfaces des deux éditions.

Les entretiens familiers de Confucius

avec les commentaires de Lou-wen-tchao et de Kho-meng-tchun, et celle publiée à Shang-hai sous Tao-kuang, puis reproduite sous Tong-tchi avec le commentaire de Wang-su.

Ces deux rédactions sont entièrement indépendantes ; la seconde n'a pas seulement des leçons très différentes mais elle contient un grand nombre de passages dont l'authenticité est très douteuse en raison même de leur contenu. Souvent ils n'ont aucun rapport avec le texte qui précède ou qui suit. Les éditeurs nous avertissent eux-mêmes, qu'on doit l'accepter avec circonspection. C'est ainsi du moins que je comprends cette phrase de la préface (V, 4.). En outre les 44 chapitres du livre sont disposés diversement dans les 10 kiuens et les 3 derniers de la première édition forment les 37^e, 38^e et 39^e de la seconde. Il est toutefois à remarquer que le texte que Ma-tuan-lin avait sous les yeux comptait aussi dix livres (L. 184, f° 14, l. 4).

Les *Kia-yu*, comme leur nom l'indique, sont une série de dialogues ou discours, dans lesquels Kong-tze répond aux questions que lui adressent ses disciples, ou bien quelques princes ou grands personnages des États feudataires. Les sujets en question sont des plus variés : rites, gouvernement, lois pénales, lettres, sacrifices, principes moraux, disciples du sage. Quelques-uns, spécialement les deux premiers, relatent des faits de la vie du héros du livre.

L'édition de Kien-long contient environ 300 récits. Les uns se composent d'entretiens du Philosophe ou d'actes de sa vie ; les autres relatent des faits étrangers à ses faits et gestes et sur lesquels il prononce un jugement de blâme ou d'approbation. Il en est spécialement ainsi du chapitre XI. Comme cette édition présente des caractères internes d'authenticité qui la mettent beaucoup au-dessus de la seconde, nous nous y p.006 sommes tenus généralement sans nous interdire toute correction empruntée au texte de Tao-kuang. Parfois même cela devenait nécessaire par suite de l'effacement de caractères ou des fautes d'impression incontestables.

Les commentaires des *Kia-yu* sont peu nombreux.

Les entretiens familiers de Confucius

Plath et Wylie ne citent que celui de Wang-su. Ma-tuan-lin n'en mentionne pas d'autres expressément. Je ne connais, outre l'œuvre de Wang-su, que les commentaires de Lu-wen-tchao et de Ho-meng-tchun des Mings. Ceux-ci résolvent beaucoup de difficultés et donnent de précieux renseignements sur les hommes et les choses. Ils laissent toutefois encore bien des points obscurs.

Les mots *Kia-yu* ont été traduits par les uns « discours familiers » (familiar sayings), par d'autres : discours de l'école (philosophique) (sayings of the school). *Kia* a ces deux significations. Mais il ne peut être ici question d'« entretiens dans la famille ». *Hausgespräche* « entretiens domestiques », comme traduit Plath, est encore moins exact. Kong-tze enseigne chez lui, chez ses disciples, dans les palais des grands, et même à la cour des princes.

Le sens le plus admissible est donc « Entretiens familiers ». Kong-tze s'entretient familièrement avec ses interlocuteurs.

Quelques chapitres, et spécialement les deux premiers, ont un caractère tout particulier et semblent appartenir à un autre genre d'ouvrage. Ou dirait qu'ils ont été ajoutés, ainsi que d'autres, au fonds primitif portant déjà le nom de *Kia-yu*. C'est ainsi que ce titre ne répond que partiellement à la nature de l'ouvrage lui-même.

Les chapitres d'origine taosséique, tel que le septième, peuvent avoir été ajoutés subrepticement de la même façon à un premier choix de morceaux confucéens.

Mais en voilà plus que suffisamment de ces observations ; nous passerons maintenant à la traduction de notre livre.

@

CHAPITRE I

Kong-tze en fonction

@

p.007 1. La première fois que Kong-tze prit une fonction, il fut préfet de Tchong-tou ¹. En cette charge, il fit une loi du devoir d'entretenir les vivants et d'honorer les morts ². Il régla les différentes manières d'entretenir les gens âgés et les jeunes gens ³, de traiter les forts et les faibles ⁴, les places distinctes données aux garçons et aux filles ⁵. Il défendit de s'emparer des objets perdus sur un chemin ; il proscrivit toute tromperie, toute surcharge du prix des marchandises ⁶. Il ordonna de faire des cercueils de bois épais de quatre pouces pour l'intérieur et de 5 pouces pour l'extérieur ⁷, d'enterrer sur les collines, sans élever de tertre ou planter des arbres autour.

Il pratiqua ces règles pendant un an et tous les p.008 princes souverains de la région de l'ouest imitèrent sa conduite ⁸.

2. Le Prince Ting demandait un jour à Kong-tze comment un lettré pourrait gouverner l'État de Lou conformément à ces principes. Le sage répondit :

¹ Petite ville de l'État de Lou. Kong-tze avait alors 47 ans ; c'était la 5^e année du prince Ting de Lou ou l'an 503 av. J.-C. La Chine était alors divisée en principautés feudataires comme la France des Carolingiens. Lou et Tsi étaient de ce nombre. Kong-tze était de Lou.

² Les deux préceptes principaux de la morale chinoise ; devoirs des parents, de l'État à l'égard des pauvres, offrande aux morts, etc.

³ Le commentaire de Wang-su rappelle ici le passage du *Li-Ki*. (Nei-tze X, II. XII, I). À 50 ans on reçoit du grain de premier choix ; à 60 ans on mange les aliments préparés la veille ; à 70 ans on double la portion servie ; à 80 ans on mange de tous mets ; à 90 ans on a toujours de la nourriture à sa suite.

⁴ De donner les fonctions selon les capacités.

⁵ Cm. En chemin les garçons marchent à droite et les filles à gauche.

⁶ Mots manquant dans les autres éditions.

⁷ Tout qui a le moyen a deux cercueils l'un dans l'autre. Ils doivent être très épais.

⁸ Le pays de Lou était situé à l'est, au milieu du Shan-Tong. Ainsi la majeure partie des États chinois se trouvaient à l'ouest par rapport à cette contrée.

Les entretiens familiaux de Confucius

— Puisqu'il peut gouverner aussi l'empire entier, à plus forte raison le pays de Lou tout seul.

Deux ans après son entrée en fonction, le prince Ting fit Kong-tze ministre des Travaux Publics ¹. Il divisa le pays en cinq sections ² d'après la nature du sol de chacune d'elle et leurs propriétés pour (l'entretien) des animaux auxquels elles donnent naissance.

3. Précédemment Ki-shi avait enterré le prince Tchao ³ auprès du chemin du cimetière princier. Kong-tze devenu ministre des Travaux Publics fit faire un fossé derrière cette tombe isolée pour la réunir aux autres. À cette occasion ⁴ il dit à Ki-san-tze :

— Blâmer ainsi son prince par ses actes pour s'élever soi-même (en montrant son pouvoir) c'est contraire aux principes, c'est un crime.

En faisant cette réunion de sa propre _{p.009} main, l'acte du Maître ne fut pas celui d'un sujet. C'est pourquoi le ministre des Travaux devint le Grand ministre de la Justice de Lou. Il fit des lois et n'employa pas les pervers.

4. La 16^e année de son règne, le prince Ting de Lou eut une entrevue avec le marquis de Tsi pour conclure un traité. Ils se rencontrèrent à Kia-ko.

Kong-tze y vint en qualité d'assistant de son prince. Un jour il lui avait dit :

¹ La troisième année du règne de ce prince. Kong-tze avait 48 ans.

² Les montagnes, les forêts, les rivières, les marais et les plaines. Selon Wang-su ce seraient : 1° Les monts et forêts, 2° les rivières et marais, 3° les collines, 4° les plaines, 5° les sources. — Litt. il partagea la nature des 5 terres. Al. Chaque être reçut ce qui convenait à sa vie.

³ Tchao, oncle et prédécesseur du prince Ting, était un souverain faible et peu capable. Sous son règne trois grandes familles, les Ki, les Heu et les Meng avaient acquis un pouvoir qui contrebalançait celui du prince et s'étaient construit des forteresses imprenables. Tchao voulait soumettre les Ki, mais leur chef le vainquit et le chassa de ses États. Il mourut en exil. Ting monta sur le trône et fit rechercher son corps : mais Ki-tzeu-tze, chef des Ki, l'obligea à enterrer son prédécesseur hors du cimetière princier.

⁴ Rend le commencement *tek kiut só*.

Les entretiens familiaux de Confucius

— C'est un principe connu, celui qui a l'administration civile doit avoir celle de la guerre et celui qui est à la tête de l'armée doit connaître les affaires civiles. Quand les princes précédents se rencontraient en dehors de leurs frontières, ils se faisaient suivre de leurs ministres et accompagner par leurs généraux. Vous devriez en faire autant.

Le prince approuva et suivit ce conseil.

Au lieu du meeting s'élevait un autel sur le sol plan, trois marches conduisaient à la plate-forme. Les deux princes se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre, puis montèrent à l'autel pour faire les offrandes et boire à la santé l'un de l'autre.

Cela fait, le prince de Tsi fit aller des soldats de Lai courir en armes en battant le tambour pour répandre la confusion, et se jeter sur le Marquis de Lou pour le frapper. Voyant cela Kong-tze se précipite sur l'autel, en arrache son prince en criant aux soldats :

— Comment osez-vous le faire attaquer par vos satellites ? Nos princes sont amis et vous oseriez les troubler par vos armes, vous esclaves, vous barbares des frontières ? Le Marquis de Tsi n'a point à commander aux autres princes, ni les étrangers à conspirer contre Hia, ni à des barbares à troubler le Pays des Fleurs ¹. Des _{p.010} captifs qui troublent un accord ! Les armes ne peuvent inspirer l'amitié. Devant les esprits garants du traité, elles sont fatales. Parmi les hommes c'est violer la justice, c'est manquer aux lois. C'est indigne d'un prince.

Le marquis de Tsi honteux, donna un signal et fit retirer (ses satellites) ².

¹ *Hoa* et *Hia* noms de la Chine. C'étaient des barbares voisins au service du prince de Tsi qui les avait subjugués. Kong-tze fait semblant de croire qu'ils agissent d'eux-mêmes.

² La même histoire est racontée aux Annales de Tso kiu-ming, L. XI, an 10. On y lit en outre que l'idée de cette embûche avait été suggérée par un conseiller du prince de Tsi qui croyait Kong-tze pusillanime. On voit qu'il avait compté sans son hôte. — Le pays de *Wen-shang* ou les bords du fleuve Wen. Cette rivière coulait au nord de Lou et au sud de Tsi. Ce dernier s'était emparé de ces régions.

Les entretiens familiaux de Confucius

Peu après la musique du palais fut appelée pour jouer et l'on donna une représentation théâtrale.

Un nain hideux apparut sur la scène et y fit des gestes insolents. Kong-tze s'élança sur le théâtre et à peine sur la première marche il cria :

— Un bouffon insulte et provoque les princes ; c'est un crime qui mérite un châtiment rigoureux.

Aussi il requit du ministre des Armes de hâter et multiplier ses supplices. Le bouffon eut les pieds et les mains coupés et le prince de Tsi effrayé, rougit de honte (et n'osa s'y opposer).

On en vint au serment. On apporta la formule écrite ; le peuple de Tsi y avait ajouté ces mots : Jurez que si l'armée de Tsi passe ses frontières pour faire la guerre, vous lui donnerez trois cents chariots de guerre auxiliaires. Si vous ne nous aidez pas de cette façon, que les calamités fondent sur vous.

(Apprenant cela) Kong-tze envoya un ta-fou dire : Et vous, si vous ne nous rendez pas le pays au nord du Wen quand nous nous conformerons à vos ordres, que les mêmes malheurs vous accablent ¹.

p.011 Le prince de Tsi voulut alors donner un festin au marquis de Lou. Kong-tze l'apprit et dit aussitôt à Liang-kiu ² :

— Ne savez-vous plus les règles anciennes des rapports entre Tsi et Lou ? Maintenant notre besogne est finie avec le serment. Donner une fête c'est tracasser inutilement les officiers des cours. Nos vases cérémoniels ³ ne peuvent d'ailleurs point passer les frontières ⁴. Nos instruments de musique ne conviennent pas à ces contrées désertes où nous sommes. Donner une fête et les faire venir à cette fin, c'est détruire les rites et la donner sans eux c'est comme servir à

¹ Ceci ne se trouve point aux annales de Tso.

² L'ordonnateur de la fête, fils d'une concubine du duc Ting.

³ Les vases ornés de figures servant aux banquets et diffèrent de ceux des temples.

⁴ Il était défendu de les porter hors de la principauté.

Les entretiens familiaux de Confucius

cette fête de la paille et des herbes. En un semblable banquet nos princes se couvriraient de honte et par cette violation des rites notre renommée se détruirait. Pensez-y bien. Un banquet doit mettre en évidence les vertus de celui qui le donne. Autrement ce n'est point un vrai banquet digne de ce nom ¹.

5. Le prince de Tsi retourna à sa cour ; (rentré en son palais) il adressa ces reproches à ses officiers :

— À Lou, on aide le maître par les principes de la sagesse. Ici vous ne savez qu'enseigner les principes des barbares. Malheureux que je suis ! on m'entraîne dans les crimes. Là-dessus, il ordonna de rendre au prince de Lou les quatre villes et le territoire du nord du Wen qui lui avaient été enlevés ².

6. Kong-tze dit un jour au prince Ting :

— Les grandes ^{p.012} familles ³ d'un État ne doivent pas avoir des magasins d'armes, ni de forteresses dont les murs ont cent embrasures. Mais les trois grandes familles (qui dominant Lou) se sont mises au-dessus des lois ; il faut les abaisser et charger Tchong-yeu, l'intendant des Ki, de démanteler les citadelles.

(La chose alla d'abord sans difficulté.) ⁴ Mais un grand du nom de Shu-sun ne voulut pas se rendre aux exhortations du chef des Ki et envoya son intendant avec des soldats de Pi, attaquer son souverain. Kong-tze conduisit ce dernier suivi de Ki-sun, Shu-sun et Meng-sun dans la citadelle de Ki, et les fit monter sur la tour de Wu-tze. Les

¹ Ceci ne se trouve pas au *Tso-tchuen* V. L. XI. a. 10. Liang Kiu était fort en rites.

² Voilà un exemple de sagesse princière qu'on trouverait difficilement dans l'histoire de l'Europe. Ces 4 villes étaient au nord du Wen. Wang-su les appelle Yun, Yang, Kuei et Yin.

³ *Kia*, les ministres et ta-fous, dit le Comm.

⁴ Ces grandes familles ne tardèrent pas à se jalouser et à se faire la guerre l'une & l'autre. Ce qui les détermina à se soumettre et à démanteler leurs citadelles imprenables. À Pi, forteresse des Ki, un intrigant voulut empêcher la soumission au souverain. Il échoua, mais on ne peut trop admirer l'énergie et le courage du philosophe que l'on avait dit « sans bravoure ». Le mot *tchi* « embrasure » indique 150 mètres de muraille.

Les entretiens familiers de Confucius

assaillants pénétrèrent jusqu'à la tour ; mais Kong-tze envoya Shin-keu-seu et Yo-ki pour entraîner les soldats, descendre et attaquer avec vigueur. Les gens de Pi tournèrent le dos et s'enfuirent.

(Vainqueur, le prince de Lou) fit démanteler les forteresses. Ainsi Kong-tze fortifia le pouvoir du souverain et affaiblit celui des grands. Il éleva le prince et abaissa les ministres. Ainsi l'ordre gouvernemental se rétablit et régna fortement.

@

CHAPITRE II

Kong-tze ministre de la Justice

@

p.013 1. Tandis que Kong-tze était ministre de la Justice à Lou, son lieutenant Tchong-yeou, préfet de la ville de Hi, lui demanda :

— J'ai entendu dire que l'homme supérieur doit aller jusqu'à ne point craindre l'adversité ni goûter de la joie de la prospérité qui survient. Cependant mon Maître, mis en possession de sa charge, en a témoigné du plaisir. Comment cela se fait-il ?

Kong-tze répondit :

— C'est vrai, il en est comme vous le dites. N'ai-je dit pas aussi : La joie élève l'homme inférieur ?

2. Après cela le Sage tint cour de justice pendant sept jours et décida diverses causes criminelles. En cette circonstance Mao, vice-président du tribunal, l'insulta au bas de la porte de la salle dite *Erh-kuan* ou « des deux vues » ¹. Pendant trois jours Kong-tze resta immobile, imperturbable ² à son tribunal. Le portier ayant entendu le bruit accourut et vint jusqu'auprès du siège magistral, mais Kong-tze ne lui répondit point, et continua en lui ses pensées ³. Tze-kong vint après lui précipitamment.

— Le shao-tcheng, Mao, dit-il, est un homme renommé dans Lou et p.014 maintenant que notre Maître exerce la justice, il ose l'injurier. Est-ce qu'on ne l'arrêtera pas ? Le laissera-t-on aller ?

Kong-tze répondit :

¹ D'après Wang-su ce serait le nom d'un cabinet secret. Pour Meng-chun ce sont deux tableaux ou poteaux placés aux deux côtés de la porte du tribunal et auxquels on suspend les textes des lois et règlements.

² Comme un cadavre, ou le représentant d'un défunt au sacrifice.

³ Ce détail ne se trouve point dans le texte de Tao-Kuang.

Les entretiens familiers de Confucius

— Ce que vous mettez en cause dépend de mon jugement.

Il y a au monde cinq grandes fautes indépendamment du vol.

La première est celle du cœur revêche, désobéissant et téméraire. La seconde, la corruption des mœurs persistantes. La troisième, un parler trompeur et d'une habileté fallacieuse. La quatrième, les récits de merveilles fausses et exagérées. La cinquième, c'est se complaire au mal, et le favoriser.

Quand un de ces cinq vices se trouve en un homme, il ne peut échapper au jugement du Sage.

Le vice-président Mao les a tous les cinq réunis. Son séjour en un endroit suffirait pour soulever tous les habitants de la localité. Son bavardage est bon à flatter, louer, aveugler tous. Ses violences, son esprit d'opposition, renverseraient ce siège magistral.

C'est là ce qu'il y a dans l'homme de plus pervers ¹, de plus violent. Il est absolument nécessaire de repousser ces tendances.

Tang de Yin, jugea Yin-kiai, Wen-wang jugea de même Puan-tcheng ². Tcheou-kong jugea Kuan-shu. Tai-kong traita de même Hoa-shi. Kuang-tchong jugea Fu-li. I-ting jugea Tang-ki et Sze-fu ³. Ces sept lettrés vécurent à des âges différents et furent condamnés de la même façon. Malgré cette diversité d'époque, cette ^{p.015} identité de faute n'a pas permis de pardonner à l'un plus qu'à l'autre.

Le *Shi-king* dit : Un cœur bienveillant est compatissant, plein d'intérêt pour les petits. La condition des hommes inférieurs suffit à exciter, mériter la bienveillance.

¹ Var (C).

² Ces deux personnages sont inconnus, dit Meng-tchun. D'autres textes ont *Su Mu*, au lieu du premier nom.

³ La plupart de ces personnages sont inconnus. Tang-ki est mentionné dans Lie-tze.

Les entretiens familiaux de Confucius

3. Au temps où Kong-tze était Grand Justicier de Lou, il eut à juger un procès entre un père et un fils. Il les fit mettre tous deux en prison et resta trois mois sans décider de leur cause. Au bout de ce temps le père pria Kong-tze de laisser là l'affaire et le Sage les relâcha.

Ki-sun ¹ ayant appris ce fait en fut mécontent et dit :

— Le ministre de la Justice m'a trompé ! Précédemment il me dit que l'intérêt du pays demandait de placer la piété filiale au-dessus de tout. C'est en châtiant celui qui manque à ce devoir que le peuple est amené à pratiquer cette vertu. Ne doit-on pas agir ainsi ? Comment a-t-il pu pardonner cette faute ?

Quelque temps après on vint encore se plaindre devant Kong-tze. Il s'écria :

— Hélas ! Hélas ! Quand le supérieur manque à son devoir, frapper l'inférieur est contraire aux lois ².

Quand le peuple n'a pas été instruit des lois de la piété filiale, le punir c'est frapper quelqu'un qui ne l'a pas mérité. Quand les armées d'un grand État ont subi une grande défaite, elles ne peuvent être frappées ³. Dans un procès qui n'a pas été conduit régulièrement, on ne peut châtier. Comment ? C'est parce que les chefs l'ont enseigné que le peuple ne commet pas de crime ; p.016 cela ne dépend pas de lui. Être négligent dans l'examen et le châtimement des coupables, lever des taxes, pressurer sans cesse, punir les méfaits sans avoir instruit, averti (sont des manières d'agir tyranniques). Si l'on gouverne en évitant ces fautes, les pénalités peuvent être appliquées justement.

Quand les anciens rois voulaient publier des règlements pour faire pratiquer les bons principes, ils commençaient par les

¹ Le chef de la famille Ki dont il a été question plus haut.

² Les textes présentent ici des variantes peu importantes.

³ La faute en est au manque d'exercice. Com. être exercées pour y choisir les soldats d'élite.

Les entretiens familiers de Confucius

suivre eux-mêmes. Si cela ne réussissait pas, ils faisaient exhorter le peuple par les Sages de la nation. S'ils échouaient encore, ils réprimandaient sévèrement les coupables. Si cela ne suffisait pas, ils avaient recours à la force et à la terreur. Après trois années de conduite semblable le peuple se corrigeait.

Si quelque méchant ne prenait point part à cet amendement ils lui infligeaient la due peine. Ainsi le peuple savait apprécier les fautes et leurs conséquences ¹.

Un pic de 3 pieds, un char vide ne peut le gravir ; une montagne de 100 coudées, un char plein peut le monter, parce que la montée est lentement progressive.

Pour le même motif un homme ne peut franchir un mur de quelques coudées, mais un jeune homme peut gravir une montagne de cent coudées et s'y promener.

Ainsi maintenant, ce qui est progressif est durable et l'on peut faire que le peuple ne le transgresse pas ² !

@

¹ Suit une citation du Shi-King III, 4. 0. 7, § 3.

² Nous suivons ici l'édition de Shang-hai. L'autre continue par une histoire banale, trop connue pour être répétée.

CHAPITRE III

Kong-tze en temps de loisir

@

p.017 Kong-tze en un temps de loisir se trouvait chez Tzeng-sin. Il dit à son disciple :

— Sin ! Aujourd'hui on n'entend plus que le langage des shis et des ta-fous ; qu'il y ait encore des paroles de kiun-tze, c'est chose rare ; ce que je dis touchant (les principes) des rois ne peut plus sortir des portes et fenêtres pour aller transformer le monde.

Tzeng-tze descendit de sa natte et répondit au Maître :

— Oserais-je vous demander ce que vous entendez par paroles des rois ?

Kong-tze ne répondit point. Alors Tseng-tze plein de respect et de crainte, releva son vêtement ¹ et se retirant alla se placer debout, le dos tourné vers son siège.

Quelques instants après, Kong-tze tourna la tête vers lui et lui dit :

— Sin ! pourrais-tu expliquer les principes des rois ?

Tzeng-tze repartit :

— Non, certainement, je ne m'en estime pas capable. Je vous demande de me le dire, alors je pourrai l'apprendre.

Le Maître reprit :

— Les principes de sagesse, le tao (des rois) est ce qui illumine la vertu. La vertu est ce qui fait respecter les principes ². Ainsi sans la vertu, le tao ne peut être p.018 en

¹ Pour remonter sur son siège.

² Voir le commencement du *Tchong-yong*. Acquérir une vertu et la pratiquer sans la perdre c'est ce qui ennoblit le tao.

Les entretiens familiaux de Confucius

honneur¹. Sans le tao, la vertu ne peut briller, être clairement connue.

C'est parce qu'ils agissaient ainsi que les anciens rois qui restèrent illustres disposaient en leur intérieur les sept principes d'enseignement² et pratiquaient extérieurement les trois³ extrêmes. Bien disposés en l'intérieur, ces principes peuvent se garder sans défaillance, on peut gouverner et protéger le monde ; quand on pratique ces trois extrêmes on peut corriger (les défauts et les vices). C'est pourquoi je dis que quand les vertus sont bien ordonnées à l'intérieur, le supérieur n'est point dans le trouble. Quand on pratique extérieurement les trois extrêmes, les richesses de l'État ne sont pas dilapidées. C'est cela qu'on appelle les principes de conduite des rois.

Tzeng-tze ajouta :

— Comment connaîtrai-je ces règles de conduite des rois ?

Kong-tze répondit :

— Jadis Shun avait Yu à sa gauche et Kao-yao à sa droite (comme ministres). Sans qu'il quittât son siège, l'empire était parfaitement gouverné. De cette manière comment le chef eût-il eu de la peine ? L'insuccès dans le gouvernement est le sujet d'anxiété des rois. L'inexécution des ordres royaux est le crime des sujets.

Si on prélève un dixième sur les terres cultivées⁴, on exploite les forces du peuple, mais dans l'année on ne doit pas requérir plus de trois jours de travail⁵.

¹ Pour cela il faut pratiquer les principes et en pénétrer son cœur.

² Les 7 vertus cardinales : généralement on n'en compte que cinq. On verra ci-dessous ce dont il s'agit.

³ L'explication s'en trouve plus loin.

⁴ Cp. Meng-tze, III, 1, ch. 3 § 6. 7.

⁵ D'après le *Tcheou-li*, la prestation doit être de un, deux ou trois jours selon la récolte.

Les entretiens familiaux de Confucius

p.019 Si, lorsqu'on a pris des animaux dans les montagnes et les marais on ne lève pas de droit sur ces objets, mais qu'on fait simplement une inspection à la frontière, et ne lève de taxe (que sur la place occupée) ¹ au marché, on fera affluer les marchandises, animaux et objets de valeur. Ces souverains intelligents l'ont réglé. Comment pourrait-il y avoir dissipation des finances ?

Tzeng-tze continua :

— Osé-je demander ce que vous appelez les sept principes d'enseignement ?

Kong-tze répondit :

— Quand le prince honore les vieillards (*lao*), alors les sujets grandissent en piété filiale. Quand les chefs honorent les gens d'un âge avancé, les inférieurs sont pleins d'amour fraternel. Quand les chefs aiment à donner, les inférieurs augmentent en générosité.

Quand les chefs aiment les sages, les inférieurs affectionnent leurs amis. Quand les chefs aiment la vertu, les inférieurs ne se cachent point par crainte. Quand les chefs haïssent l'avarice, alors les inférieurs rougissent des compétitions. Quand les chefs sont frugaux et modestes, les inférieurs sont honteux du mal et bien réglés ².

Voilà ce qu'on appelle les sept principes. Ce sont eux qui sont la racine du gouvernement du peuple.

Quand ils sont pratiqués, entre les quatre mers il n'y a plus besoin de châtiment pour le peuple.

¹ Et non sur les marchandises. Litt. (pour qui) entrant aux montagnes, aux marais il n'y a pas de taxe ; si à la frontière (il y a) inspection, aux places du marché, pour tout cela on ne lève de tribut, c'est la voie de la production des richesses.

² Com. Sachant rougir et gardant la mesure.

Les entretiens familiaux de Confucius

Quand les chefs aiment leurs inférieurs comme les pieds et les mains servent la poitrine et le cœur, alors les inférieurs aiment leurs chefs comme des enfants une tendre mère.

p.020 Quand les chefs et les inférieurs s'entr'aident, alors les ordres sont suivis, la générosité est pratiquée, le peuple aime la vertu ; les peuples sujets se soumettent avec joie, les étrangers viennent s'unir sous l'autorité de ces rois ; c'est la perfection des gouvernements.

Tseng-tze dit ensuite :

— Qu'appelle-t-on les trois perfections, les trois extrêmes ?

Kong-tze répondit :

— La perfection des rites est que l'État se gouverne sans pression. Celle de la générosité est dans la joie des chefs du peuple sans richesse. La parfaite musique est celle qui sans aucun son (fait que) l'harmonie s'établit parmi le peuple.

Quand elles règnent les princes savent occuper leur place, les magistrats savent être fonctionnaires, le peuple sait servir, être employé.

Tzeng-tze continua :

— Oserais-je demander de m'expliquer les principes de ces sentences ?

Kong-tze répondit :

— Les anciens et illustres souverains devaient connaître parfaitement la réputation, les noms des officiers qu'ils préposaient aux fonctions de l'empire et par là ils connaissaient également leur valeur. Par l'estime qu'en faisait le monde ils savaient les placer, les avancer à propos ¹. C'est cela que désigne la première sentence, la perfection des rites. Que le monde soit gouverné sans qu'on voie que l'un cède à

¹ Com. les faire shi, ta-fou, etc.

Les entretiens familiers de Confucius

l'autre ¹ ; que tous les émoluments de l'empire servent à entretenir les fonctionnaires de l'empire ², c'est ce que veut dire la parfaite richesse. Que sans pression _{p.021} les maîtres du monde soient dans la joie justement ; quand il en est ainsi et que dans l'empire la bonne renommée est justement vantée, c'est ce que l'on appelle la musique parfaite sans son ; quand il en est ainsi les peuples vivent en paix et concorde ³.

À ces mots Tzeng-tze s'écria :

— Qu'elle est grande, élevée la voie des rois illustres et éclairés. Yao, Shun, les trois chefs des dynasties ne l'ont pas atteinte complètement. Qui pourra la suivre en tout point ? Sin ne peut la connaître dans toute sa perfection ⁴.

@

¹ Que l'inférieur et le supérieur soient mis en place si naturellement, sans compétition, ni prétention, comme un rouage qui marche sans que rien s'en témoigne en dehors.

² Quand les fonctions bien réglées ont chacune son titulaire et que chaque titulaire a ses émoluments.

³ Le peuple heureux vante ses bons chefs et cet accord est la musique par excellence.

⁴ L'édition de Shang-hai a quelques phrases en plus.

CHAPITRE IV

Du mariage royal

@

Kong-tze était un jour assis auprès du duc Gai. Celui-ci lui fit tout à coup cette question :

— Oserais-je demander ce qu'il y a de plus grand parmi les actions de l'homme ?

Kong-tze rougit, composa son maintien et répondit :

— Cette demande du prince témoigne de sa bienveillance pour le peuple ; son sujet osera lui répondre sans se récuser : Ce qu'il y a de plus grand sur la voie de l'homme, c'est le gouvernement.

Le prince reprit :

— Oserais-je demander ce qu'on dit être gouverner ?

Kong-tze répondit :

— Gouverner, c'est être juste. Si le prince est juste, irréprochable, le peuple l'imitera et sera bon lui-même. Le peuple imite ^{p.022} toujours ce que fait le prince. Ce qu'il ne fait point, comment le peuple l'imiterait-il ?

Le prince repartit :

— Oserais-je demander comment on doit exercer le gouvernement ?

Kong-tze répondit :

— Que les époux observent la distinction nécessaire ; que les parents et les enfants s'entraiment ; que le prince et ses sujets aient une fidélité mutuelle. Que ces trois choses soient parfaites et tous les êtres vivants s'y conformeront.

Le prince :

Les entretiens familiaux de Confucius

— Bien que je sois incapable, pauvre homme que je suis, je désirerais savoir comment ces trois choses doivent se faire. Pourrais-je l'apprendre de vous ?

Kong-tze :

— Jadis les souverains regardaient l'amour du peuple comme la chose essentielle pour le bien gouverner, et pour régler cet amour les rites étaient la règle essentielle ; le respect avant tout réglait les rites et le mariage princier était le summum du respect. (D)

À ce mariage on prend la couronne et va au devant de sa fiancée. Cet acte est une marque d'affection et cette marque est le plus haut point du respect. C'est pourquoi le kiun-tze considère le respect comme (sa chose à lui) la vraie affection. S'il le néglige, il néglige l'affection. Qui n'aime point, n'a point d'attachement de famille : qui ne respecte point, ne corrige point. L'amour et le respect sont les bases du gouvernement.

Le prince :

— Je désirerais demander si la couronne et, la recherche de la fiancée ne sont pas les actes les plus importants ?

Kong-tze rougit, puis se reprenant :

— Quand on réunit les affections de deux familles pour rattacher ensemble les descendances des anciens sages, pour les constituer les présidents des autels des génies du sol et des céréales, des temples du ciel et de la terre et des ancêtres ; comment mon prince appelle-t-il cela le plus important ?
p.023

Le prince :

— Je le pense fermement ; autrement, comment pourrais-je entendre ces paroles ? Je voudrais vous interroger encore ;

Les entretiens familiaux de Confucius

mais je ne trouve pas les mots ¹ ; je vous prie de continuer cette instruction.

Kong-tze :

— Si le ciel et la terre ne s'unissaient, les êtres ne pourraient naître. Le mariage est la source de l'héritage des générations. Jadis le gouvernement des illustres souverains des trois dynasties respectait les épouses et les enfants et chacun avait le vrai principe. L'épouse est à la tête de la famille ² ; oserait-on ne point la respecter ! L'enfant en est le continuateur ; pourrait-on être sans respect pour lui ? Le kiun-tze n'est jamais sans respect.

Le respect de la personne en est la chose principale : c'est le rameau de la parenté ; oserait-on manquer de respect à son égard !

Celui qui ne la respecte pas détruit l'affection, la parenté, sa propre racine ; et quand on détruit la racine, les rameaux la suivent et meurent.

La personne (du père), soi-même, les enfants et l'épouse, chacun pour soi, constituent le peuple. Si le prince favorise ces trois membres, alors il fait prospérer le monde.

C'était la règle des rois illustres des trois dynasties et alors l'empire florissait.

N. Le texte de Shang-hai contient encore ce passage dont nous abrégeons les formules :

Le prince : Comment doit-on respecter son corps, sa personne ?

Kong-tze : Lorsque le prince manque en paroles ou en action, le peuple l'imité. Au cas contraire, le peuple ^{p.024} suit ses ordres avec

¹ Al. je ne sais faire l'expression.

² Est chef à l'intérieur. Litt. chef de la parenté : *tsin tchi tchu*.

Les entretiens familiaux de Confucius

respect. Et c'est là vraiment se respecter, et alors on peut perfectionner ses sentiments d'affection. Comment cela se fait-il ?

Le kiun-tze est celui qui a le nom d'homme en sa perfection. Les gens lui donnent le titre de kiun-tze quand il en est là, et alors il parfait son affection.

Celui qui gouverne et ne sait pas aimer les hommes, celui-là ne sait pas parfaire sa personne, il ne peut donner la paix à son pays, il ne peut réjouir le ciel.

Celui qui parfait sa personne est celui qui ne manque en rien vis-à-vis des êtres mais accomplit la loi du ciel. Le kiun-tze ne doit jamais manquer à la loi du ciel, pas plus que le soleil et la lune qui tournent sans cesser jamais, loi qui n'a point de fin, qui parfait tous les êtres sans agir et se manifeste en s'accomplissant.

Le prince : Je suis ignorant et d'esprit obscur. Je voudrais savoir de vous, Maître, comment on peut connaître son cœur et ses pensées ?

Kong-tze : L'homme bon ne nuit pas aux êtres. Le bon fils ne manque pas à ses parents, il sert ses parents comme le ciel et ainsi perfectionne son être.

Le prince : Si, après avoir entendu ces paroles, je ne commets plus de faute, qu'arrivera-t-il ?

Kong-tze : Si le prince suit ces leçons, ce sera le bonheur de ses sujets.

@

CHAPITRE V

La conduite du *lettré*

@

p.025 Kong-tze se trouvait au pays de Wei ¹. Yeu-kiu ² causant avec Ki-sun, lui dit :

— L'État a un homme vraiment saint et ne sait pas l'employer convenablement. Chercher à gouverner par des désirs, c'est comme reculer et vouloir atteindre un homme qui marche devant vous. C'est aussi impossible. Maintenant Kong-tze est à Wei ; cet État lui donnera une fonction. Celui qui possède des ressources et qui enrichit un État voisin (et non le sien), ne peut que difficilement être qualifié de sage ³.

Ki-sun répéta ces paroles au duc Gai et celui-ci écouta ses conseils et rappela le Sage. Quand celui-ci fut arrivé à son logement, le prince s'y rendit et entra par l'escalier de l'est, (comme le maître de maison) ⁴.

Kong-tze, en sa qualité d'hôte, prit l'escalier de p.026 l'ouest, monta au Tang, vint se mettre près du duc qui lui dit :

— Votre habillement, Maître, est-il celui des lettrés ?

Kong-tze répondit :

— Kieou a été peu de temps à Lou ; là son vêtement était large en dessous et flottant ¹.

¹ C'était sous Ling-kong prince de Wei : la 11^e année du duc Gai de Lou (482 A. C.). Kong-tze avait alors 68 ans.

² Yeu-kiu disciple de Kong-tze, le 3^e en rang dans les temples, à l'ouest, souvent cité dans le *Lun-yu*. Le maître l'avait en grande estime pour son habileté et son intelligence. Ki-sun était alors le chef de famille Ki, l'une des trois qui s'étaient mises à l'égal du souverain dans l'État de Lou. Yeu-kiu était à son service. Intendant (*tsai*) de Ki-shi dit le *Sze-ki* et général des armées, il vainquit celle de Tsi à Lang.

³ L'édition de Shang-hai a en outre : qu'on l'invite et le retienne par des dons précieux.

⁴ Tout ceci très obscur par la concision du texte est expliqué d'après les commentaires.

Les entretiens familiers de Confucius

Il a habité longtemps le pays de Song ; il portait le bonnet large et noir d'aspect brillant. D'après ce qu'il a entendu dire, c'est là l'enseignement, la pratique du kiun-tze ; il élargit son vêtement d'après les mœurs du pays qu'il habite. Mais Kieou ne sait pas si c'est le costume du lettré ².

Le duc Gai reprit :

— Oserais-je demander quelle doit être la conduite du lettré ?

Kong-tze répondit :

— Si l'on agit avec précipitation, agitation ³, on ne peut bien terminer une affaire. Si on dispose tout d'une manière complète, on prolongera les actes de déférence mutuelle ⁴, sans en atteindre la fin.

Le duc fit apporter une natte ; Kong-tze s'assit à côté du prince comme son lieutenant et dit :

— Le lettré a des bijoux sur sa natte ⁵ pour assister aux audiences de cour.

Du matin au soir il s'efforce de s'instruire et assiste aux interrogations ⁶. Il embrasse en son cœur la p.027 droiture, la fidélité pour assister à la présentation des dons. Il s'arme de force sur soi-même pour assister à leur acceptation ⁷. Telle est sa fermeté dans l'honnêteté.

Le lettré ne considère pas l'or et les bijoux comme des biens précieux, mais bien la droiture et la sincérité fidèle ⁸. Il ne

¹ Com. Grand et flottant.

² Il veut montrer qu'il n'y attache pas d'importance (*fei so' tchong*).

³ *Shang-hai*. Si l'on examine les choses sommairement, légèrement.

⁴ *Kang*. Les Com. lui donnent le sens de substituer, remplacer, échanger, fonction remplie pour un autre et le mot *po* désigne l'intendant du palais, le *ta-po*. Il s'agit des rites des maîtres de maison et des hôtes.

⁵ Les vertus, les principes des anciens rois qui enrichissent les États.

⁶ Son instruction étant vaste, il peut répondre et instruire les autres.

⁷ Droit et fidèle il peut exercer une fonction ; actif et fort il peut être envoyé en mission. Tout cela il l'a par nature et sans effort, ni recherche.

⁸ Les textes ont ici des variantes trop insignifiantes pour être relatées.

Les entretiens familiaux de Confucius

recherche ¹ pas les possessions terrestres, mais il considère comme telles la bonté et la justice. Il ne cherche pas à acquérir, à accumuler beaucoup de biens terrestres. La convenance, la science est pour lui la possession de la terre. Ce qui s'acquiert difficilement est d'une utilité variable, et ce dont l'utilité varie, est difficile à conserver.

Une chose qui, n'étant point son temps, ne se montre (produit) pas, n'est-elle pas difficile à acquérir ? Ce qui n'étant point, selon la convenance, ne se maintient pas, n'est-il pas difficile à conserver ? Quand le profit ne vient qu'à la suite de grands efforts, n'est-il pas de durée variable ? Il en est ainsi de ce qui touche à la nature humaine.

Il est des choses que le lettré peut aimer, mais dont il ne peut se saisir par la force ; dont il peut s'approcher et qu'il ne peut point presser avec violence ; des cas où il peut frapper mais pas déshonorer.

Sa demeure est sans superflu, ses aliments sans surabondance. Ses défauts, ce en quoi il manque pourrait s'apprécier en son intérieur, mais point s'apprécier, se compter au dehors. Sa force d'âme, sa patience sont telles. p.028

Le lettré considère la droiture, la fidélité comme sa cuirasse et son casque, les rites et la convenance comme son bouclier et sa tour.

Les lettrés agissent avec une bonté soutenue ; en repos ils maintiennent en eux la convenance. Bien qu'ils aient un gouvernement tyrannique, ils ne changent pas de lieu de demeure.

C'est ainsi qu'ils se conduisent et se maintiennent ².

¹ Var. prier les Esprits pour obtenir.

² Shang-hai a ici une phrase de plus. Le lettré peut être chargé de biens sans devenir cupide ; il peut être saturé de plaisir et d'amour sans se corrompre. Il peut être attaqué par tous sans éprouver de crainte. Arrêté par la force des armes, il ne se laisse pas

Les entretiens familiaux de Confucius

Ils ont une vaste instruction et ne la laissent point se perdre. Ils agissent avec zèle sans s'en fatiguer jamais. La concorde est pour eux l'objet principal des rites, l'ornement de la droiture et de la sincérité fidèle, la règle du plaisir, des joyeux ébats.

Ils respectent les sages et sont condescendants envers tous.

Comme le pot (d'abord rond) devient carré quand on le brise ¹, ainsi est la patience, la condescendance du lettré.

Le lettré bien réglé en son extérieur, n'en écarte pas l'affection. Dans son action extérieure, (il sait user de) la colère (convenablement). Mesuré, plein de mérites, il accumule les bonnes actions sans chercher un large profit, de gros émoluments. p.029

Recherchant la sagesse, il la suit et la pénètre en son essence. Il n'envisage pas la récompense. Le prince a pour lui toute son affection ; le peuple se repose sur ses vertus. Il ne cherche que l'avantage de l'État et nullement la richesse et la grandeur (pour lui-même). En élevant les sages (aux hautes fonctions), il les accorde aux hommes capables. Voilà comment ils sont faits ².

Le lettré a le corps pur, les facultés correctes, le parler toujours sûr et égal, ferme mais modeste, sachant s'abaisser ; tranquille il a tout bien réglé ³.

contraindre. La vue d'un avantage ne le fait manquer à la justice. Celle de la mort même n'ébranle pas sa fermeté. Que la violence le saisisse, l'arrête, il ne perd point sa virilité. Les entreprises difficiles ne vinculent pas sa force, sa vigueur. Ce qui est passé ne lui cause aucun repentir : l'avenir il ne cherche pas à le prévenir (sans le connaître). Une parole fautive il ne la répète pas, les bruits répandus il ne les augmente pas, ne les porte pas à leur extrême. Il ne se départit pas de sa dignité, il n'a pas lieu de refaire ses plans (ils réussissent d'emblée).

¹ Litt. brisé carré le pot s'y prête. E.

² Ici encore l'édition de Shang-hai a de longues phrases qui ne se trouvent point ailleurs. Voici celles qui ne sont pas de purs lieux communs.

« Le lettré a une demeure d'un acre, un corps d'habitation d'un t'o (ou de dix pieds en carré), une porte extérieure de bambous épineux tressés, un mur percé d'un jour, une porte intérieure d'herbes enlacées, une fenêtre faite d'une calebasse trouée. Il change de vêtement pour sortir de chez lui. Il fait un repas (principal) chaque jour.

Le prince qui se l'attache ne peut douter de sa fidélité ; celui-là même qui ne le fait point n'oserait chercher à le gagner par des flatteries. »

Puis ce texte vante l'intrépidité du lettré ; le soin qu'il a des intérêts du peuple.

³ À l'intérieur il avertit le prince et ne nuit pas à l'extérieur.

Les entretiens familiaux de Confucius

Sans que le prince le sache, sans bruit il exerce son action et ne cherche pas à se hâter outre mesure. (I.)

Les lettrés estiment haut de ne point se laisser tomber au fond des choses basses.

Ils estiment abondant de ne point augmenter le peu (qu'ils possèdent) ¹. Quand le monde est dans l'ordre, p.030 ils ne sont point dissipés ; quand il est dans le trouble ils ne se laissent pas abattre. Ils sont stables en leurs desseins. Telle est leur manière d'agir.

@

¹ Ou bien :

Ils n'ajoutent rien à leurs modiques ressources et croient être dans l'abondance. Com. Ils ne se maintiennent pas par la violence. Leur force leur vient de la bonté compatissante.

Le lettré ne sert ni le Fils du ciel, ni les princes vassaux, il reste indépendant. Il ne reçoit point de présents des souverains, ne se fait pas l'obligé des grands, ne sollicite rien des magistrats. C'est pourquoi on l'appelle *zho* (l'homme qui a tout ce qui lui est nécessaire) Les gens de ces temps usurpent ce nom ; mais oublieux des principes, ils font de ce nom un jeu nuisible.

Le prince entendant ces paroles se dit : les paroles inspirent la confiance et les actes, respect ; et il ajouta :

— Cela n'est plus de mon temps ; je n'oserais plus abuser du nom de lettré.

CHAPITRE VI

Des rites

@

Le duc Gai demanda à Kong-tze quels étaient les rites les plus importants, ce qu'il y a de plus grave dans ce que le kiun-tze appelle *rite*.

Kong-tze répondit :

— Kieou est un homme simple et n'est point capable de savoir ce qu'il y a de plus important parmi les rites.

Le duc reprit :

— Que mon maître le dise cependant ¹.

Kong-tze repartit alors :

— Voici ce que Kieou a entendu dire : Ce qu'il y a de plus important, qui fait que le peuple subsiste ², ce sont les rites. Sans rites il n'y aurait point de règles pour servir les esprits du ciel et de la terre ³. Sans eux on ne pourrait déterminer p.031 les conditions différentes des princes et des sujets, des supérieurs et des inférieurs, des jeunes gens et des gens âgés, ni distinguer les hommes des femmes, les pères des fils, les frères aînés des cadets, les maris des femmes, les proches des parents éloignés, et leurs rapports nécessaires. (Les rapports des hommes etc.)

¹ Al. Ce n'est point là un dire de notre maître.

² Var. naît, provient. Al. en ce par quoi le peuple subsiste, les rites sont le principal.

³ *Ho-meng* : La naissance de l'homme est moins importante que le sacrifice et le sacrifice moindre que le service des Esprits. Les rites de ce service sont donc les rites suprêmes. Le ciel a le *Shen*, la terre a le *Ki*, mais ici on ne distingue pas, à cause du mot terre qui explique suffisamment.

Les entretiens familiaux de Confucius

C'est donc là ce que le kiun-tze considère comme l'essentiel, le plus digne de respect. Vient après cela ce par quoi on instruit le peuple conformément à sa nature ¹.

Le commencement des rites naît du boire et du manger ². Dans la haute antiquité c'était du mil grillé et du porc découpé (que l'on mangeait) ³. Pour boire on puisait l'eau aux sources, de la main, dans un vase sale. On n'avait pour instrument ⁴ que des claies de paille tressées et des tambours de terre. Avec cela on savait honorer au souverain point les *kuei* et les *shen*.

Les rois de l'antiquité n'avaient point de palais ; en hiver ils habitaient des trous en terre ; en été, ils logeaient dans des sortes de nids formés de rameaux d'arbres. Ils n'avaient point de feu pour cuire leurs aliments, les fruits ou la chair des bêtes ; ils buvaient le sang et mangeaient les chairs non entièrement dépourvues de poils. Ils n'avaient point encore d'étoffe pour ^{p.032} se faire des vêtements, mais uniquement des plumes et des peaux de bête.

Les saints qui vinrent après eux apprirent à se servir du feu et à faire des vases de bambous, de métal et à moduler la terre. Puis ils construisirent des tours, des terrasses (carrées), des bosquets ⁵, des maisons, des appartements avec porte et fenêtres. On cuisit dans la cendre sur le feu, dans une marmite ou suspendu au-dessus de la flamme ⁶. On fit la liqueur fermentée ⁷ et le vinaigre. Ils commencèrent à employer le chanvre et la soie pour les vêtements, les étoffes,

¹ *Shun*, mot absent du *Ki*. Ho-meng dit que l'on agit conformément aux sages principes de la science. Ce mot, dit le *Yi-king* indique ce qui se fait sans violence.

² C'est le premier besoin de l'homme, celui conséquemment qui a le premier besoin de règle, de rite.

³ Millet et porc rôtis sur la pierre brûlante.

⁴ Pour les offrandes et le culte des esprits.

⁵ Élévations de terre carrées plantées d'arbres ou non.

⁶ Ainsi sont expliqués, des divers termes de cuisine.

⁷ Après séjour d'une nuit.

Les entretiens familiaux de Confucius

pour nourrir les vivants et honorer les morts, pour servir les esprits et leurs ancêtres, pour constituer régulièrement les princes et les sujets, fermement les rapports entre père et fils, établir l'harmonie entre les frères, l'ordre entre les supérieurs et les inférieurs, les époux et les épouses.

C'est là la suprême perfection des rites.

(L'édition de Shang-hai a en plus, après : « instruire le peuple » un long passage dont nous extrayons ce qui suit.)

Quand on a réglé le jour d'un sacrifice (en consultant le sort sur le choix d'un jour propice), on peut ensuite préparer les vases sacrificiels, les vêtements liturgiques par lesquels on distingue les rangs et l'on se conforme aux règles sans négligence ni opposition.

Par elles on fait connaître les rubriques du deuil et du sacrifice, l'ordre de dignité au temple ancestral, la nature des victimes, les offrandes de viande séchée. On dispose les temps de l'année pour les sacrifices respectueux selon le degré de la parenté et l'ordre des ^{p.033} tablettes du Temple, des Tchao et des Mou... Tout étant ainsi préparé et exécuté d'un cœur sincère, les chefs et le peuple en retirent un égal avantage.

Tels étaient les rites des rois intelligents d'autrefois.

Le duc demanda alors : Pourquoi les kiun-tze de nos jours n'agissent-ils plus ainsi ?

Aujourd'hui les kiun-tze sont attachés au gain, adonnés aux voluptés sans s'en fatiguer jamais ; ils sont négligents, légers, amis du plaisir, entêtés dans leurs idées. Le peuple les imite complètement, déteste leur gouvernement. Ils rendent la foule rebelle, persécutent les sages, cherchent uniquement le gain et désirent des choses mauvaises. Les châtiments, la peine capitale sont infligés contrairement à la justice.

Jadis ceux qui gouvernaient le peuple prenaient conseil des chefs ; aujourd'hui on prend l'avis des inférieurs. C'est pourquoi les kiun-tze du temps ne savent plus pratiquer les rites.

Les entretiens familiers de Confucius

Yen-yeou dit un jour à Kong-tze : Pourrais-je apprendre du maître ce qu'il regarde comme le point suprême des rites ?

Kong-tze répondit : Je désirais voir les règles de la dynastie Hia. C'est pourquoi je me suis rendu à Ki, dont les princes descendent de cette famille.

Mais on n'a pas pu me les expliquer.

Je voulais connaître les rites de Yin et suis allé pour cela à Song mais sans plus de succès. J'ai alors acquis le livre de *K'ien* et du *K'wan* (le *Yi-king*), j'y ai vu le sens, la nature et les rapports de ces deux éléments et les règles de l'époque des Hia ¹.

p.034 Les rites commencent avec le boire et le manger, etc. (comme à l'autre texte).

@

¹ Ce dernier passage a ceci d'intéressant que nous y trouvons un dire de Kong-tze rapporté au *Lun-yu* mais avec un supplément que ce livre ne possède point. c'est la phrase : « J'ai alors acquis le livre du *Kien*, etc. ». On voit comment on prêtait au grand Philosophe des pensées et des paroles qui lui étaient étrangères.

CHAPITRE VII

Les cinq conditions humaines

@

Le duc Gai demanda à Kong-tze :

— Moi, pauvre homme, je désirerais parler du gouvernement du pays de Lou, avec qui je puis l'exercer, et demander qui je puis employer à cette fin.

Kong-tze répondit :

— Vivre l'âge présent, et avoir en esprit, penser les principes d'autrefois, habiter au milieu des gens d'aujourd'hui et porter les habits ¹ du temps passé, demeurer en ceci et être le contraire, n'est-ce pas chose rare ?

Le duc reprit :

— Ainsi donc celui qui porte le bonnet des Yin, le soulier à broderie en forme de glaive, la grande ceinture ², et la tablette est un sage.

Kong-tze :

— Non, ce n'est point là ce que Kieou veut dire. Quand on porte le vêtement de dessus et de dessous de couleur sombre ³ et le bonnet ⁴ également _{p.035} et que l'on monte un char à haut devant, la pensée n'est pas absorbée par le manger, le goût des mets de forte odeur.

¹ Avoir les coutumes.

² Les vêtements que portait Kong-tze, comme il a été dit plus haut. D'après Wang-su, le second terme désignerait un ornement au bout du soulier.

³ Vêtement des shis dont les manches ont deux pieds deux pouces de long et sont très larges (*Ho-meng*).

⁴ Ainsi expliqué par Ho-meng.

Les entretiens familiaux de Confucius

Quand on porte les habits de deuil ¹ avec les souliers de roseaux et le bâton ² et que l'on mange du grain de riz on ne se plaît pas au vin et à la chair. C'est là ce que j'ai voulu dire ³.

Le prince continua :

— C'est bien, mais est-ce tout ?

Kong-tze :

— L'homme a cinq conditions ; il est de cinq espèces. Il y a l'homme ordinaire ⁴, le lettré, le kiun-tze, le sage et le saint. Quand ces cinq états existent, l'art du gouvernement est achevé.

Le duc :

— Oserais-je demander ce que c'est que l'homme ordinaire ?

Kong-tze :

— L'homme vulgaire est celui dont le cœur ne sait point se maintenir en prudence, se garder jusqu'au bout, dont la bouche n'émet point des paroles conformes aux bonnes règles, qui ne choisit point les sages comme appuis et confidents, qui ne se fait pas violence pour maintenir fermement sa droiture, qui aperçoit les choses insignifiantes et ignore les importantes, qui ne sait point à quoi il doit s'appliquer ; qui s'en tient à l'apparence flottante des choses et ne sait pas ce qu'il doit embrasser, que les objets sensuels dirigent, dont le cœur suit leurs impressions et se déprave. — Voilà l'homme vulgaire.

Le duc :

¹ Litt. coupés ; étoffe coupée non ourlée.

² Tout cela est d'usage aux premiers temps des grands deuils. Voir mes traductions du *Kia-li* et de l'*I-li*. L'édition de Shang-hai a *fei* au lieu de *kiu* (I) ; le premier caractère appartient aux Hia, le second aux Tcheou.

³ Al. N'est-ce point rare comme je le disais. Le texte reproduit toute la première phrase.

⁴ Yong-jin.

Les entretiens familiaux de Confucius

— C'est bien. Qu'est-ce que le shi, le lettré ? p.036

Kong-tze :

— Celui dont le cœur a un principe qui le fixe ; dont les plans ont une (sagesse) qui les maintient, qui bien que ne pouvant atteindre le terme final de ses desseins n'en agit pas moins (autant qu'il peut) ¹ ; qui, bien que ne pouvant accomplir cent bonnes actions s'y applique néanmoins ; qui ne pouvant savoir beaucoup de choses ², s'applique à tout ce qu'il peut apprendre ; qui ne pouvant dire ou faire beaucoup, s'applique à dire ou faire ce qu'il peut ; qui sait, dit et fait ce qui est en son pouvoir ; qui est comme d'une nature, d'une constitution que rien ne peut changer (en sa bonté et sa fermeté) ; qui, bien que riche et d'un rang élevé, ne peut vouloir s'agrandir ; qui pauvre et petit ne peut diminuer ³, c'est là le shi.

Le duc :

— Et le kiun-tze, qu'est-ce que c'est ?

Kong-tze :

— Celui dont la parole est droite et sûre et dont le cœur ne peut éprouver de ressentiment ; chez qui la bonté, la justice sont des qualités intimes et dont l'extérieur est modeste (non provocateur) ; dont l'intelligence est claire, pénétrante et la parole sans présomption vaniteuse ⁴ ; dont les actes réfléchis sont droits et sincères, pleins de vigueur, sans jamais se ralentir, sans violence et sachant toujours aboutir, celui-là est un kiun-tze.

Le duc :

— C'est bien. Mais qu'est-ce donc un sage ?

¹ Selon Wan-suh, Ho-meng, bien que ne pouvant pas accomplir ses projets jusqu'à leur fin, leur racine ne le suit pas moins (la voie).

² Dont le savoir ne peut etc.

³ Pour qui la pauvreté ne peut suffire à l'abaisser.

⁴ Ho-meng : Sans précipitation, contestation étourdie.

Les entretiens familiaux de Confucius

Kong-tze :

— L'homme vertueux qui ne viole aucune défense, qui suit les lois ¹, les règles ² par le milieu ³, p.037 dont la parole peut servir de loi au monde et ne nuit point à lui-même ; dont la manière d'agir peut servir d'exemple pour réformer le peuple, sans se nuire à soi-même, qui s'il est riche ne l'est point pour lui seul, n'accumule pas et dont les dons empêchent, préviennent les maladies et la pauvreté en ce monde, celui-là est un sage.

Le duc :

— Et quel est alors le saint ?

Kong-tze :

— Celui dont la vertu concorde avec celle du ciel et de la terre ⁴ et pénètre partout ; qui comprend et sait réaliser entièrement toute affaire, et mettre en jeu la nature de tous les moyens d'action ; qui éclaire comme le soleil et la lune ; qui corrige et fait agir comme un esprit, tandis que le peuple ignore sa vertu, son action secrète, celui-là est le saint.

Le duc :

— C'est parfait, mais sans votre sagesse, moi pauvre homme je ne pourrais comprendre ces paroles. Je suis né cependant au sein d'un vaste palais, j'ai grandi dans les mains d'une mère. Je n'ai expérimenté ni le deuil, ni l'anxiété, ni les douloureux efforts, ni la crainte ni la colère ; je suis incapable de pratiquer les principes des cinq États.

Kong-tze :

¹ Le cordeau qui fait tracer un rond parfait.

² La corde qui fait suivre la ligne droite, l'équerre.

³ Sans déflexion à droite ou à gauche, sans atténuation.

⁴ Le ciel comble de dons, la terre engendre.

Les entretiens familiaux de Confucius

— D'après ce que dit mon prince, s'il connaît cela je ne l'ai pas encore appris ¹.

Le duc :

— Moi pauvre homme ne manque pas d'ouvrir son cœur à mon Maître ; que mon Maître parle.

Kong-tze :

— Quand le prince entre au temple ancestral et qu'il y monte par l'escalier de droite, il lève les yeux, il voit les poutres et les gîtes, il les baisse et aperçoit les bancs et les nattes ; tous les instruments sont là, mais il ne voit pas ceux auxquels ils sont destinés (car ^{p.038} ils sont morts). Cette vue inspire au prince la pensée du deuil, de la décadence, il peut en connaître alors la tristesse ².

Quand les premières lueurs du jour paraissent, que l'aube s'élève, le prince met ses habits en ordre, son bonnet ; puis vient à la cour délibérer sur les dangers, les difficultés de l'État, sur les manquements à la justice, le principe des troubles et des chutes ; il réfléchit alors aux causes d'affliction, il peut connaître la peine.

Quand le soleil est levé, qu'il vient jusqu'au milieu de la nuit délibérer sur le gouvernement, entendre les rapports, que les princes ou leurs fils vont et viennent présenter leurs hommages au Souverain et qu'il doit maintenir le droit, sa dignité, réprimandant, blâmant, alors il pense au travail et il peut en connaître les pénibles efforts.

Lorsque sa sollicitude grandit et étend ses préoccupations il sort de sa capitale et va réglant partout, inspecter au loin l'état des affaires et tout ce qui peut perdre l'État, il doit avoir

¹ Réponse évasive, par respect pour le prince.

² Au passif dans le texte.

Les entretiens familiaux de Confucius

de grandes sollicitudes, il pense aux sujets de crainte et peut ainsi connaître la crainte.

Le prince est le vaisseau et le peuple, la mer. La mer porte le bateau ou le submerge. Le prince doit pour cela penser au danger qu'il court. Ainsi il peut connaître les périls.

Quand le prince a compris ces cinq choses et réfléchi quelque peu à ces cinq conditions de l'homme alors comment son gouvernement aurait-il un échec ?

Le duc :

— Je voudrais que mon royaume fût petit et pût se garder de soi-même ; de quelle manière dois-je le régir ? p.039

Kong-tze :

— Si le prince en sa cour observe les rites, si les chefs et les sujets s'entr'aident, alors tous les peuples du monde seront soumis à leur prince et il les gouvernera aisément.

Si le prince viole ces règles, le peuple désobéira et s'éloignera de lui ; tous ses sujets seront des ennemis pour leur chef. Qui sera avec lui pour le protéger ? ¹

Le duc :

— C'est très bien.

Là-dessus il leva les interdictions qui fermaient les monts et les lacs ² et supprima les taxes qui entravaient les marchés, pour donner des preuves de bienveillance au peuple ³.

@

¹ Litt. qui devra-t-il encore gouverner d'autorité ? Tout ira de soi.

² Le prince voulut ainsi rendre libre l'entrée des marchandises, en supprimant les postes de douane et les interdictions d'entrée.

³ Il est à remarquer que cette division des hommes en cinq *i* ou conditions, est particulière au *Kia-yu*. Kong-tze, comme on le voit aux *Lun-yu*, divisait les hommes en deux classes seulement : les *kiun-tze* et les *siao-jin*, petits hommes, hommes inférieurs, vulgaires, à bas sentiments. Le *tchong-jin* homme ordinaire lui est inconnu. Les termes *sages* et *saints* qui constituent ici des catégories d'hommes sont pour lui simplement des qualités de vertu spéciale comme *jin*. On voit que le *Kia-yu* est postérieur au Philosophe.

CHAPITRE VIII

La meilleure pensée

@

1. Kong-tze se promenant monta sur le mont Nong ¹. (Ses disciples) Tze-lou, Tze-kong et Yen-yuen étaient à ses côtés. Le Philosophe regarda les quatre régions du ciel, soupira et dit :

— Monté sur cette hauteur et portant ^{p.040} ses regards vers le bas on se sent pris de compassion. Ici on élève sa pensée et elle n'a rien qu'elle ne puisse atteindre. Mes chers disciples, dites-moi vos pensées, vos vues ; je choisirai les meilleures.

Tze-lou s'avança aussitôt et dit :

— Je voudrais avoir des plumes rouges comme le soleil et blanches comme la lune ; que le son de mes tambours, des cloches fût comme celui du tonnerre, s'élevant dans le ciel ; des étendards avec des rubans, aux couleurs variées, aux plis flottants jusqu'à terre ; que, commandant une troupe de guerriers et les conduisant (contre l'ennemi), maître de mille lis de territoire, enlevant les drapeaux, abattant les têtes ennemies et que moi seul capable de cette expédition j'entraîne deux chefs (vaincus) à ma suite.

Le Maître dit :

— C'est mâle ! C'est de la bravoure. O, oui ! Quelle animation !

Tze-kong s'avança ensuite et dit :

— Je voudrais faire en sorte que les armées ² se rencontrent dans un vaste champ, comme deux murs en face l'un de l'autre, les drapeaux flottant vis-à-vis, la poussière volant à

¹ Au pays de Lou. D'autres l'appellent King ou Jong.

² De Tsi et de Tchou.

Les entretiens familiers de Confucius

l'encontre, les glaives se croisant et que, revêtu d'un habit de soie non teint et un bonnet blanc, établissant des pourparlers entre elles je discute leurs intérêts, apaise les querelles, écarte les griefs des deux États et que moi seul pouvant opérer ce changement je sois suivi par les deux partis ¹.

Le Maître dit :

— C'est d'un guerrier très sage, digne d'être ambitionné ².

Entre-temps Yen yuen restait en arrière et ne disait mot. ^{p.041} Kong-tze lui dit :

— Yen ! venez donc ! êtes-vous le seul qui ne désirez rien ?

Yen-yuen, à cette voix répondit :

— Ces deux docteurs ont parlé de la paix et de la guerre. Qu'oserais-je encore dire ?

Le maître répondit :

— Votre cœur est-il donc si grossier que vous n'ayez aucune part à ces choses ? Dites toutefois ce que vous pensez.

Yuen repartit alors : Le hiuen (plante odoriférante) et le yeou (d'odeur fétide) ne s'emmagent pas dans le même vase : Yao et Kie ne gouvernaient pas selon les mêmes principes d'État. Je désirerais avoir un roi éclairé, un prince sage et saint dont je serais le ministre et l'aide, je lui apprendrais les cinq doctrines, je le dirigerais selon les rites. Je ferais que le peuple ne bâtirait pas de forteresses, n'aurait ni fossé ni rempart à traverser, que ses glaives et ses lances seraient transformés en instruments agricoles ; je conduirais ses bœufs et ses chevaux dans d'épais et larges pâturages ; personne ne penserait à s'éloigner, à émigrer ; pendant mille ans il n'y aurait plus aucun soucis de guerre. Ainsi Tze-lou ne pourrait plus déployer sa bravoure ni Tze-kong son habileté.

¹ Ou par deux disciples. Litt. qu'ils me suivent.

² Ou : d'un génie.

Les entretiens familiaux de Confucius

Le Maître alors dit d'un air sérieux :

— C'est beau ! quelle vertu ! c'est superbe.

Tze-lu entendant cela, leva la main et dit :

— Notre Maître, que choisit-il ?

Kong-tze :

— Ne point dissiper les biens, ne point nuire au peuple, ne point multiplier les discussions c'est ce qu'un fils de la famille Yuen peut obtenir ¹. p.042

2. Ki-ko ² était chef de la justice criminelle ³ à Wei.

C'était le temps de la fuite précipitée et des troubles causés par Kwei-wei ⁴. Ki ko voulut les éviter et quitter le pays. Il arriva à la porte de la capitale ; le portier en était un condamné aux pieds coupés. Il dit au fugitif :

— Il y a ici une issue secrète que vous pouvez prendre en sûreté.

Ki-ko répondit :

— Un kiun-tze ne va pas par voie détournée.

Le gardien reprit :

— Il y a ici une caverne sous terre, un fossé.

— Un kiun-tze ne prend pas un chemin creux, dit Ki-ko ⁵.

¹ Le *Lun-yu*, chap. XI, nous donne une scène toute semblable mais différente dans les détails. Là Tze-lou veut corriger tout un royaume en 3 ans ; Yen-yuen veut enrichir son peuple ; Kong-sze-kua désire assister aux cérémonies du Tsong-Miao et Tsong-sze mener une vie de plaisirs tranquilles. Kong-tze donne raison à ce dernier. On voit combien les idées sont différentes de celles du *Kia-yu*.

² Disciple de Kong-tze. Il était ainsi que de Tze-lou fonctionnaire de Wei.

³ Magistrat des supplices dit Ho-meng ; des prisons, dit Wang-su (K).

⁴ Fils du duc Ling. Ayant offensé son père et sa mère surtout, il dut s'enfuir et se réfugia à Tsin. Son père établit son frère héritier à sa place. De Tsin, Kwei-wei dut fuir à Wei. C'est à cette fuite que fait allusion la phrase « le pied des hommes allait précipitamment ».

⁵ D'après les rites mis en honneur par Kong-tze, un sage ne va pas par un chemin courbe, détourné, non droit et large ouvert à tout le monde.

Les entretiens familiaux de Confucius

— Eh bien, il y a ici un appartement.

Ki-ko alors entra.

Quand ceux qui le suivaient (ne le trouvant pas) eurent abandonné la poursuite, Ki-ko sortit et dit au gardien :

— Je ne puis troubler les ordres du prince (c'est pourquoi, je m'en vais) et m'attacher aux pieds d'un homme mutilé par justice. Maintenant je me trouve dans de grandes difficultés, en ce moment où l'héritier du trône doit expier la colère qu'il a excitée. Il en est trois qui m'obligent à fuir d'ici ¹. Que ferais-je donc ?

Le portier reprit :

— Ces pieds coupés c'est le fruit de ^{p.043} ma faute à moi et le résultat d'une loi de nos anciens princes ². Votre serviteur a violé la loi ; en portant une loi qui oblige tous les sujets passés et futurs, (le prince) voudrait faire éviter les peines. Votre serviteur le sait ; le châtement même fut-il remis, le crime reste. Engageant un procès criminel, le prince en a de la peine, sa figure change de couleur en condamnant ; mais il n'y peut rien changer. On le voit à la couleur de son front ; mais il ne peut traiter ses sujets selon ses volontés privées. Le ciel lui-même engendre le kiun-tze ; ses principes sont constants et ne peuvent changer. C'est en les suivant qu'un sujet peut réjouir son prince.

Kong-tze ayant entendu répéter ces paroles, s'écria :

— Que c'est bien parler ! Celui qui relate les faits n'a qu'une seule règle à suivre (la véracité parfaite). Quand on observe la bonté, la miséricorde, on plante la vertu. Si l'on multiplie la

¹ Le prince, son fils fugitif et celui qui le remplace comme héritier. C'est à cause d'eux qu'il doit fuir.

² Nous avons dû combiner les deux textes pour avoir un sens satisfaisant.

Les entretiens familiaux de Confucius

sévérité, la rigueur, on plante la haine. L'homme qui a suivi les voies de la justice c'est vraiment Tze-Young.

3. Kong-tze dit :

— La conduite des rois a son influence sur le cours des choses ¹.

Wen-wang ayant eu pour père Wan-ki, pour mère Tai-i, pour épouse Tai-jin, pour fils Wou-wang et Tcheou-kong, pour ministres Tsi-tien et Huang-yao, son origine est noble et brillante ². Wou-wang se régla lui-même pour bien régler son royaume ; il régla ^{p.044} son royaume pour bien régler le monde. Punissant les méchants, frappant les criminels, il agit toujours avec une même sagesse, et le monde fut en ordre parfait, toute affaire, correcte. Quand le printemps est régulier, vient à son temps, tout renaît, de même quand le prince suit sa loi, tous les hommes observent les lois.

Tcheou-kong se tint en ordre intérieur parfait, le monde l'imita et atteint sa perfection.

4. Tze-lou étant préfet de Po (au pays de Wei) fit faire à ses gens des fossés pour régler les eaux ³, ce qui causait peine et travail au peuple ; aussi il leur faisait donner une fois des corbeilles de pain et des vases de gruau de riz.

Kong-tze l'ayant appris envoya Tze-kong pour le faire cesser. Tze-lou en fut très mécontent. Il alla trouver Kong-tze et lui dit :

— Yeou a grande peine à cause des pluies désastreuses. Il règne le fléau des eaux, avec le peuple on a fait des fossés de

¹ Litt. est en rapport avec les saisons. Expliqué d'après les Com. de Wang-su : Quand les rois tiennent en honneur leur origine, toute chose est en ordre parfait. Le texte de Kien-long est différent : Wen était comme une 1^{ère} année, Wou comme le 1^{er} printemps, Tcheou-kong comme le 1^{er} mois.

² Son fondement est excellent.

³ Cela se faisait au printemps dans les campagnes sèches.

Les entretiens familiaux de Confucius

drainage pour y parer et le peuple manque grandement de nourriture. C'est pourquoi je lui ai donné du pain et du riz ; pourquoi le Maître fait-il cesser et m'empêche-t-il de pratiquer la charité qu'il m'a enseignée ? Je ne le comprends pas.

Kong-tze lui répondit :

— Si vous pensez que le peuple souffre de la famine, pourquoi ne faites-vous pas savoir au prince qu'il doit ouvrir ses magasins, ses refuges ¹. En agissant comme vous le faites et en nourrissant le peuple d'après votre idée propre, vous faites croire que le prince manque de bienveillance, de compassion et vous faites paraître vos vertus à vous.

Si vous cessez promptement, cela pourra aller ; sinon votre conduite coupable ne pourra continuer.

p.045 À ces mots Tze-lou, le cœur affligé, se retira et retourna à sa demeure ².

5. Tze-lou se rendit un jour chez Kong-tze et dit :

— Porter un poids lourd sur son dos et aller ainsi au loin, à pied, sans pouvoir même choisir son terrain, à cause de la pauvreté de sa famille et du grand âge de ses parents, prendre une fonction sans en toucher les émoluments (mais les leur laissant) c'est ce que Yeou a su faire jadis. Servant ses père et mère, il ne mangea que des feuilles et des pois ; pour leur avantage il porta au dos du riz, à plus de cent lis ; après leur mort il alla au midi jusqu'à Chu. Il y suivait des chars nombreux portant des milliers de boisseaux de riz. (Les conducteurs) s'asseyaient, préparaient leurs chaudrons et mangeaient. Bien qu'il eût voulu manger des roseaux et des

¹ Logements dans les magasins publics, dit Ho-meng.

² Cette histoire est racontée également par Han-fei-tze dans des termes tout semblables quoique avec plus de détails.

Les entretiens familiaux de Confucius

gousses de pois comme il portait du riz pour ses parents, Yeou passa et ne put revenir demander une part.

Kong-tze lui répondit :

— Yeou servit vraiment ses parents. Vivants, il épuisa ses forces pour eux ; morts, il porta sa sollicitude au plus haut point en les servant.

6. Tze-lou était gouverneur de Po ¹. Il demanda à voir Kong-tze et lui dit :

— Je désirerais recevoir les leçons de mon Maître !

Kong-tze dit :

— Comment est cette ville ?

Tze-lou répondit :

— Elle a beaucoup de gens distingués ; elle est difficile à gouverner.

Kong-tze reprit :

— Je vous le dirai. Agissez avec prudence ², traitez tous avec respect et vous gagnerez les braves. Étant généreux et vous maintenant dans la justice, vous vous attacherez les forts. p.046 Étant bienveillant et compatissant, indulgent, vous pourrez recevoir avec bonté les malheureux ; compatissant et décidé, ferme, vous dompterez les rebelles. Ainsi gouvernant ³, l'ordre ne sera pas difficile à maintenir ⁴.

@

¹ Actuellement : Po-hien au Shan-ssi.

² Litt. Quand on agit... on peut gagner etc.

³ Ce chapitre est tout différent dans l'édition de Shang-hai, à part quelques traits comme ce dernier récit. Il y est beaucoup plus long aussi. C'est comme un tout autre chapitre.

⁴ Manque dans l'édition de Shang-hai.

CHAPITRE IX

Les trois causes d'indulgence

@

1. Kong-tze disait :

— Il y a trois choses que le kiun-tze doit considérer au point de vue de l'indulgence.

Si on a un prince et ne sait pas le servir, quand on aura un employé, on cherchera en vain à le charger d'une mission (il n'y sera pas fidèle). C'est sans rémission.

Si l'on a des parents et ne sait point être fils pieux, si même plus tard on a un fils, on cherchera vainement qui vous entretienne. (Ce fils sera ingrat).

Si l'on a un frère aîné et ne sait pas le respecter ; on aura des frères cadets qui n'obéiront point. Cela est sans rémission.

Si l'homme instruit comprend jusqu'au fondement de ces trois choses, il saura alors se régler lui-même et ne commettre aucune faute ¹.

2. Kong-tze disait :

— Le kiun-tze doit considérer toujours trois choses et ne jamais les perdre de vue. p.047

Si dans sa jeunesse on n'a point étudié, devenu grand on sera sans aucune capacité. Si étant vieux on ne s'est point instruit ² on mourra sans que personne s'en préoccupe.

¹ Si je sers fidèlement mon prince, aime mes parents et respecte mon frère aîné, je saurai me régler parfaitement et resterai sans faute.

² Ou bien : sans y avoir pensé, s'y être préparés.

Les entretiens familiaux de Confucius

Si quand on a du bien on n'est pas généreux, quand on deviendra pauvre on ne recevra rien non plus de personne (on sera sans don).

Aussi le kiun-tze dans sa jeunesse pense à l'âge mûr et s'applique à l'étude. Devenu vieux il pense à la mort et s'applique à s'instruire ; riche il pense à la pauvreté (qui peut l'atteindre) et s'applique à donner.

3. Kong-tze était allé visiter le temple ancestral du duc Huan de Lou. Il y avait là des vases inclinés ¹. Kong-tze demanda au gardien du temple comment on les appelait.

— Ces vases à couvercles sont des *yeu-tso* ², dit celui-ci.

Kong-tze repartit :

— J'ai entendu dire de ces vases que quand ils sont vides, ils s'inclinent ; quand ils sont à moitié remplis, ils se tiennent droit ; mais que s'ils sont tout pleins ils se renversent. Les princes sages estiment cela comme une sorte de leçon, c'est pourquoi ils les font placer près des personnes assises.

Le Philosophe se tournant alors vers ses disciples leur fit verser de l'eau mesurément. Quand il fut à mi-plein le vase se redressa ; quand il fut plein il se renversa.

— Hélas ! hélas ! dit Kong-tze en gémissant, les êtres se remplissent de mal et ne se renversent pas.

Tze-lu lui dit alors :

— Oserais-je demander s'il y a un moyen de tenir (ses biens) pleins.

— Ce moyen, répondit ^{p.048} le Maître, c'est, en les tenant, de les diminuer ¹.

¹ I (76. 8) Com. Vases inclinés, se renversant facilement, employés dans le miao des Tcheous.

² Litt. droite, assis, qu'on met à la droite de celui qui est assis (W) *Kho tchi yu tso yeu*.

Les entretiens familiaux de Confucius

— Y a-t-il moyen de les diminuer ?, dit Tze-lou.

— Voici dit Kong-tze ² : les hommes éclairés et intelligents gardent (leurs biens) par les plus grossiers. Ceux qui font agir les autres en ce monde les gardent par ceux qui leur cèdent. Les valeureux, les forts, actifs qui mettent tout en mouvement, les gardent par les gens craintifs. Les riches d'entre les quatre mers les gardent par ceux qui les servent. C'est là ce que veut dire « les tenir en les diminuant ». C'est aussi le moyen de les diminuer.

4. Le duc Gai de Lou demanda un jour à Kong-tze :

— Un fils qui obéit aux ordres de ses parents, n'a-t-il pas la piété filiale ? le ministre qui suit les ordres de son prince, n'est-il pas fidèle ?

Le prince répéta trois fois cette question, mais le Philosophe ne répondit point ; il quitta la cour précipitamment et vint dire à Tze-kong :

— Le prince m'a fait cette question et je n'ai point répondu. Qu'en pensez-vous ?

Tze-kong répondit :

— Un tel fils est vraiment pieux ; ce ministre est vraiment fidèle. Comment pourrait-on en douter ?

Kong-tze reprit :

— Esprit vulgaire ! vous ne comprenez pas la chose.

Jadis nos illustres rois, possesseurs de 10.000 chars de guerre ³ avaient sept ministres ¹ zélés et leur maître (grâce à eux) ne commettait aucune faute. p.049

¹ En prenant de l'eau par cuillerée.

² Kong-tze passe des vases dont parle Tze-lou à ce dont ils sont le symbole & ses yeux et fait la leçon morale au lieu de répondre à la question de Tze-lou. La diminution est l'emploi d'inférieurs pour garder les biens.

³ Le nombre des chars de guerre, fixé par les coutumes, distinguait l'empereur et les princes vassaux des divers rangs.

Les entretiens familiaux de Confucius

Le prince qui pouvait lever mille chars en avait cinq ², et grâce à eux l'autel des Génies du sol et des moissons ³ n'était point en danger.

Les grands à cent chars de guerre ⁴ avaient trois ministres semblables ⁵ et leurs revenus étaient assurés et ne leur manquaient pas.

Un père qui a un fils actif et zélé ne tombe point dans des fautes contraires aux rites. Un lettré qui a un ami sincère ne viole en rien la convenance et la justice.

Aussi parce qu'un fils suit les ordres de son père peut-on dire qu'il est vraiment pieux ? Par cela seul qu'un ministre obéit à son prince, peut-on dire qu'il est fidèle ? (ce n'est point suffisant).

Celui qui sait bien discerner et comprendre ce qu'il doit suivre, ce à quoi il doit obéir, celui-là peut être appelé pieux, fidèle ⁶.

@

¹ Trois *kongs* ou lieutenants du prince, ministres d'État et les quatre *pos* (adjudants) ministres ordinaires.

² Les trois ministres dit *hiang* ; les historiens de droite et de gauche.

³ *She-tsi*. Leur autel, symbole et palladium de la principauté vassale, devait être défendu par le chef du pays au péril de ses jours. Si une principauté venait à perdre son indépendance, ces autels restaient déserts et sans honneur.

⁴ Grands dotés d'un fief, sans titre princier.

⁵ Le *kia-siang* adjudant de la dynastie. *Shi-lao* préposé du palais et *yi-tsai* gouverneur de la capitale. Leur fief et ses revenus leur étaient assurés par la bonne administration.

⁶ Il ne doit obéir qu'à des ordres justes et non à tout ce que peut commander un prince ou un père. Si leurs ordres sont contraires aux principes ils doivent s'abstenir et faire des représentations.

CHAPITRE X

L'amour de la vie ¹

@

1. p.050 Le duc Gai de Lou demanda à Kong-tze ² :

— Jadis Shun portait un chapeau. Qu'était-ce que cette coiffure ?

— Cette demande de mon prince ne vaut pas mieux que la précédente qu'il m'a faite ³.

Le duc reprit :

— Et quelle était la question importante ?

Kong-tze ⁴ :

— Shun, en son gouvernement, aimait de donner la vie et haïssait de faire périr. Ses dignités il les donnait aux sages et écartait ceux qui n'imitaient pas ses vertus. Calme et sans passion comme le ciel et la terre, il suivait les transformations naturelles comme les quatre saisons transforment les êtres.

Aussi entre les quatre mers les bonnes mœurs et le bonheur régnaient pour chacun selon son espèce.

Les phénix et le ki-lin venaient sur la terre, les oiseaux et les animaux cédaient à sa vertu. Et tout cela sans autre cause que parce qu'il aimait (de favoriser) la vie.

¹ L'édition de Tao-kuang contient encore d'autres anecdotes que nous passerons pour le moment.

² Le *Shang-shu ta tchuen* attribue ce dialogue à Wu-wang et Tcheou-kong.

³ D'après Ho-meng-tsun. Cette demande précédente était celle relative au costume des lettrés.

⁴ Sun-tze raconte que Gai répéta trois fois sa question sans obtenir de réponse. Finalement Kong-tze lui explique son silence par la futilité du sujet et répond comme ici.

Les entretiens familiaux de Confucius

Le prince s'écartait de cette voie et s'occupait de coiffure. C'est pourquoi il reçut tardivement cette réponse ¹.

2. ^{p.051} Tze-lou vint un jour, en habit militaire, visiter Kong-tze ; il tenait son sabre à la main et le faisait pirouetter.

— Les kiun-tze d'autrefois, dit-il, se défendaient eux-mêmes avec leur sabre n'est-ce pas ?

Kong-tze répondit :

— Les kiun-tze de jadis considéraient l'honnêteté comme leur élément substantiel, et la bonté comme leur sauvegarde. Ils ne sortaient pas de l'enceinte de leur demeure et n'en savaient pas moins ce qui se passait à plus de 1.000 lis de distance. S'il y avait du mal ils le corrigeaient par leur droiture ; les actes d'oppression ou d'usurpation ils les arrêtaient par leur bonté. Quelle place y avait-il là pour s'appuyer sur le glaive ?

Tze-lou reprit :

— Maintenant que j'ai entendu ces paroles je désire me recueillir, me purifier et m'instruire.

3. Le roi Kong de Tchou ² étant un jour parti pour se promener (et chasser) perdit son arc ³. Ses lieutenants voulaient se mettre à le chercher.

— Arrêtez, leur dit le roi ; c'est le roi de Tchou qui a perdu l'arc ; un homme de Tchou le trouvera ; pourquoi le chercher ?

Kong-tze ayant appris ce fait s'écria :

¹ Cette phrase ne se trouve que dans l'édition de Shang-hai.

² Régné de 589 à 558.

³ Le texte lui donne un nom propre.

Les entretiens familiaux de Confucius

— Hélas ! cela n'est pas grand affaire. S'il avait dit : « Un homme a perdu un arc, un autre le trouvera », c'eût été tout. Pourquoi fallait-il ajouter « de Tchou » ?

4. Les États de Yu et de Jui ¹ se disputaient un champ ; le procès durait depuis plusieurs années sans pouvoir prendre fin.

Les deux princes se dirent un jour : « Nous avons entendu dire que Wen Wang est un homme d'une ^{p.052} extrême bonté ». Ils allèrent donc pour régler ² leur affaire. Quand ils eurent passé les frontières (des États de Wen) ils virent que les agriculteurs se cédaient les sillons et les voyageurs, la route. Entrés à la cour, ils constatèrent que les shis cédaient aux ta-fous, les ta-fous, aux ministres. Les deux princes se dirent alors : « Hélas ! misérables, petits hommes que nous sommes ! nous ne pouvons ainsi aborder la cour d'un kiun-tze » ; et de commun accord, ils se retirèrent et constituèrent le champ disputé en domaine neutre, intermédiaire.

Kong-tze dit (à ce sujet) :

— On le voit par cela : la sagesse de Wen Wang ne peut être surpassée. (On ne peut y ajouter). Obéir, sans (attendre le) commandement, écouter sans enseignement, c'est la perfection.

5. Un homme de Lou habitait seul un appartement. Dans son voisinage une veuve en habitait de même un autre. Une nuit une pluie et un vent violents s'abattirent sur le quartier de la veuve et le renversèrent. Elle courut (chez son voisin, lui) demander asile.

Mais celui-ci ferma sa porte et ne la reçut pas. La veuve alors lui parla par la fenêtre et lui dit :

— Maître, pourquoi êtes-vous ainsi sans pitié et ne m'accueillez-vous pas ?

¹ Actuellement *Ta-Yang-hien* et *Lin-tsin-hien*.

² Com. = tcheng (77, 1).

Les entretiens familiaux de Confucius

L'homme de Lou lui répondit :

— J'ai entendu dire que les hommes et les femmes quand ils n'ont point encore 60 ans, ne peuvent habiter ensemble. Madame est jeune et moi aussi, c'est pourquoi je ne vous ai pas reçue.

La veuve reprit :

— Pourquoi n'avez-vous pas (pour moi) la charité (qu'un autre eut) sous un saule ¹. Une ^{p.053} dame (comme moi) n'est pas une femme de la porte Kien ², et cependant les gens de l'endroit ne jugèrent point convenable de les troubler.

— Sous le saule cette charité était possible, répartit l'homme ; mais moi je ne puis absolument pas. Par ce qui m'est impossible j'apprendrai la possibilité de cet acte.

Kong-tze ayant appris ce fait dit :

— Très bien ! mais le désir d'apprendre l'acte de charité fait sous le saule n'est pas égal en mérite à cet acte même ³. Aspirer à la suprême bonté et ne pas en embrasser la pratique, est-ce être sage ?

Kong-tze dit encore :

— Discerner insuffisamment, détruit la justice ; parler trop ruine la sagesse. L'ode *Kuan-tzeu* ⁴ commence par (la mention de) deux oiseaux ; le kiun-tze l'admire et comprend la séparation des mâles et des femelles ⁵.

¹ Allusion à un fait connu : Pendant un orage une femme se réfugia sous un saule où se trouvait déjà un homme surpris par le mauvais temps. Celui-ci laissa la femme s'installer sous l'arbre et se conduisit d'une manière irréprochable. Les gens d'alentour les laissèrent tranquilles dans leur refuge.

² Phrase obscure expliquée diversement. Pour Ho-meng tchun, « Kien-mon » est un nom propre : Kien, men-ming.

³ Sens douteux. Je traduis comme l'indique la phrase suivante.

⁴ Première ode des *shis*. Deux oiseaux posés sur une île s'appellent mutuellement.

⁵ Ces deux oiseaux comme les deux cerfs (voir la note suivante) ne sont point ensemble puisqu'ils doivent s'appeler. Ils donnent ainsi l'exemple de la séparation des sexes.

Les entretiens familiers de Confucius

L'ode *Lou-ming* ¹ commence par des quadrupèdes, le kiun-tze la trouve grande et noble et y voit comment ils s'appellent quand ils ont trouvé de la nourriture. Ainsi sous le nom, l'apparence des animaux, il apprend à ne point aimer ce qu'il ne peut aucunement pratiquer ².

@

¹ La 1e du Siao-Ya (P. III). Deux cerfs s'appellent l'un l'autre pour s'avertir qu'ils ont trouvé quelque fruit à manger.

² La vie en commun des hommes et des femmes.

CHAPITRE XI

Visite de Kong-tze à Tcheou

@

p.054 Kong-tze dit un jour à King-shuk ¹ :

— J'ai entendu dire que Lao-tan connaît parfaitement l'antiquité et sait rétablir l'harmonie des êtres. C'est donc mon maître ; j'irai près de lui.

King-shuk voulut l'accompagner à Tcheou. Kong-tze apprit entièrement les rites de Lao-tan et étudia la musique près de Tchang-hwang. Il visita l'autel du Kiao et du Génie du sol, examina la construction, les mesures du Ming-tang, comme les dispositions du Miao et de la cour.

Quand il eut étudié tout cela Kong-tze dit :

— Je connais maintenant la sainteté de Tcheou-kong, et les règles gouvernementales de Tcheou, je puis quitter ce pays ².

Lao-tze en le reconduisant lui dit :

— J'ai entendu dire que les grands et les riches font les honneurs du départ au moyen de leurs richesses ; que les gens d'une bonté sincère le font par leurs paroles. Pour moi bien que je n'aie ni grandeur ni richesse en mon pouvoir et que je ne prétende pas au renom d'un homme vraiment bon,
p.055 je prie Votre Seigneurie de me permettre de l'honorer par ma parole.

¹ Fonctionnaire de Lou, fils de Meng-hi-tze, dit Wang-su. D'après le *Lie-ping-ki-nien* Kong-tze avait alors 34 ans quand il visita Tcheou, de là il se rendit à Tsi, puis revint à Tcheou après sept ans. Mais le *Sse-ki* dit tout autre chose. D'après ce livre Kong-tze alla à Tcheou la 14^e année de Tchao-kong de Lou et y retourna encore la 19^e année. Il aurait eu au moment dont parle le *Kia-yu*, l'âge de 29 ans. Il se rendit à Tcheou avec deux de ses disciples, le fils de Meng-hi et Tchong-sun et pour cela demanda les ordres de son prince. Ses disciples aussi et Tchao-kong firent donner au philosophe un char à quatre chevaux avec quatre suivants.

² Il avait alors 40 ans d'après le *Lie-ping-ki-nien*.

Les entretiens familiaux de Confucius

Les lettrés d'aujourd'hui d'une intelligence perspicace, considérant les choses à fond et pénétrant jusqu'à la mort, aiment les hommes réfléchis et de bons conseils. Ils embrassent d'un coup d'œil profond et distinguent les choses les plus éloignées et comme les portes du ciel et s'exposent à de graves dangers pour écarter les maux de l'humanité.

Sont-ils des fils, ils ne sont plus pour eux-mêmes ; sont-ils employés, sujets, ils ne se possèdent plus eux-mêmes.

Kong-tze répondit :

— J'ai reçu avec respect les enseignements de Tcheou.

Je retourne à Lou ; le tao sera de plus en plus honoré.

Kong-tze partit et trois mille disciples l'accompagnèrent au loin.

Kong-tze en examinant le Ming-tang y vit les quatre portes et le mur portant les portraits de Shun et de Yao, et les figures de Kie et de Sheou avec l'indication de leurs bonnes comme de leurs mauvaises actions, des causes de leur élévation et de leur chute ¹, puis Tcheou-kong assistant Shing-wang et le protégeant, tournant le dos à l'écran orné de haches et regardant vers le sud ², pour recevoir des princes feudataires les vues et les propositions.

Quelque peu troublé par ce spectacle, il considérait ^{p.056} cette scène et dit à ses disciples qui l'accompagnaient :

— Voilà ce qui a fait la grandeur de Tcheou. C'est là un miroir brillant qui réfléchit les formes, par quoi on connaît le passé. Les maîtres du jour ne s'appliquent pas principalement à (ce qui produit) la concorde, à ce par quoi

¹ Il n'est pas besoin de faire remarquer que ceci est dit distributivement : le bien, le succès appartiennent à Yao et Shun ; le mal et la chute, à Sheou et Kie.

² Il occupait la même position que le souverain. Aux jours d'audience on plaçait contre le mur, entre la porte et la fenêtre, un écran brodé de haches, emblème de la puissance souveraine. Le roi Tcheou se plaçait devant cet écran lui tournant le dos et regardant le sud.

Les entretiens familiaux de Confucius

on a le repos et la stabilité, mais se précipitent dans ce qui peut causer les périls et la ruine : ils ne diffèrent point de ceux qui fuient tout en voulant atteindre ce qui est devant eux, et lui tournent le dos.

Kong-tze vit, en outre, en visitant le temple des hommes de Tcheou et de Heou-tsi, devant l'escalier de gauche du Tang, une statue d'homme en or dont la bouche était fermée et le dos portait une inscription ainsi conçue :

« Jadis les hommes étaient sincères en leur langage ; ils avertissaient, conseillaient sans parler beaucoup. Beaucoup parler nuit beaucoup.

Ils ne faisaient pas beaucoup de choses car beaucoup d'affaires causent beaucoup de soucis. La paix, la joie nécessite qu'on avertisse de ne rien faire qui cause du repentir ; pour les conserver il faut penser, délibérer mûrement.

Ne dites pas : qui pourrait me perdre ? l'infortune viendra grandement.

Ne dites pas : qui pourrait me nuire ? les calamités viendront bien grandes.

Ne dites pas : qui ferait périr ? les calamités le feront certainement.

Ne dites pas : on ne peut m'entendre ; les esprits observent les hommes (L.).

Si la flamme n'est pas éteinte, que sera l'incendie !

Si les flots débordants ne sont pas endigués, ils p.057 deviendront de larges fleuves. En travaillant constamment, sans cesser, on achève un filet. Une petite branche non meurtrie fournira un manche de cognée.

La droiture peut être la racine du bonheur et de la justice, comment serait-elle, dit-on, la porte du malheur ¹, du dommage. Les

¹ D'après Lao-tze, le malheur s'appuie sur le bonheur et le bonheur sur le malheur.

Les entretiens familiaux de Confucius

hommes de violence ne meurent pas d'une mort naturelle ¹ ; ceux qui aiment les luttes et leur triomphe rencontrent des adversaires redoutables. L'homme vulgaire hait ceux qui sont au-dessus de lui et le voleur déteste son maître ².

Le kiun-tze sait ne pas pouvoir se mettre au-dessus de tous ; c'est pourquoi il se met en dessous ; il sait qu'il ne peut devancer ; c'est pourquoi il se tient en arrière ³. Les vertus, la douceur, le respect, la droiture le font respecter du monde ⁴.

La poule se tient en bas du coq qui la garde ⁵ ; l'homme ne peut la dépasser.

Tous les hommes imitent celle-ci avec hâte ; moi j'agis comme celui-là. Tous se laissent tromper (on les trompe) ; moi seul je résiste ⁶ à l'entraînement.

Contenant ma sagesse en mon intérieur, je ne cherche point à faire preuve de l'habileté humaine ⁷. Bien ^{p.058} que d'un haut rang, je ne nuis à personne ⁸ ; je réussis seulement en cela ⁹.

Le Kiang et la mer bien qu'à gauche ¹⁰, étant plus bas, grossissent par les autres rivières qui s'y jettent ¹¹.

Le ciel n'a point de partialité en sa conduite, il sait descendre vers l'homme pour l'avertir et le punir. »

¹ Sentence prise au livre de Lao-tze, qui ajoute : la violence, la force sont les satellites de la mort.

² Ce maître est celui qui le juge.

³ Encore un emprunt au *Tao-te-king*. Celui qui désire être au-dessus du peuple, doit se mettre en dessous par ses paroles, etc.

⁴ Ne se considérant pas soi-même il montre qu'il ne se croit pas suffisant à tout.

⁵ Explication de Wang-su. Litt. protégeant la poule, il la garde en dessous (M).

⁶ Leç. fat. (N).

⁷ Ho-meng explique assez singulièrement : Sachant que son éclat est égal à sa poussière, tous les hommes sont éclairés, moi seul suis dans l'obscurité ; tous les hommes sont réfléchis ; moi seul suis ignorant.

⁸ Ho-meng explique : personne ne me nuit. M'appliquant à ce que tous détestent, tous sont comme du superflu, moi je dois encore amasser. Je suis placé haut et le peuple n'en est point mécontent ; je suis devant tous et le peuple ne cherche point à me nuire.

⁹ Contrairement à la nature du *yin* qui devrait être à droite.

¹⁰ Protéger les faibles.

¹¹ *Tao-te king* : Les kiangs et la mer sont les maîtres des vallées parce qu'ils sont plus bas et entraînent les eaux.

Les entretiens familiers de Confucius

Kong-tze ayant lu cette inscription, se tourna vers ses disciples et leur dit :

— Je comprends cela, ces sentences son vraies, elles sont conformes à la bonne nature et dignes de croyance.

Kong-tze ¹ ayant vu Lao-tan lui dit :

— Le Tao maintenant progresse difficilement. Je considère ce Tao, je vois qu'il est maintenant l'élément nécessaire pour trouver la convenance de principe.

Les princes de ce temps ne l'accueillent point, aussi progressent-ils difficilement.

Lao-tze répondit :

— Ceux qui parlent beaucoup errent ² dans leurs jugements, et ceux qui les écoutent sont troublés, trompés par leurs paroles. Si l'on sait ces deux choses, le Tao ne pourra s'oublier.

@

¹ Ce qui suit ne se trouve que dans l'édition de Shang-hai.

² Com. *Kouo* = *tchu* manquer.

CHAPITRE XII

Conduite des disciples (de Kong-tze)

@

p.059 Wen-tze, tsiang-kiun ¹ de Wei demanda à Tze-kong :

— J'ai entendu dire que Kong-tze dans ses leçons commençait par le *Shi* et le *Shu*, continuait ² en enseignant la piété filiale et fraternelle, entretenait ses disciples de la bonté et de la justice, les faisait paraître par les rites et la musique et achevait leur formation par la littérature et la vertu.

Ceux qui chez lui montèrent à la grande salle et entrèrent aux appartements intimes ³ furent plus de septante. Qui est sage selon lui ? Quel fut le plus sage d'entre eux ?

Tze-kong répondit qu'il n'en savait rien ⁴.

Wen-tze reprit :

— Je voudrais vous demander quelle était leur conduite. p.060

Tze-kong continua :

— Se lever tout au matin et se coucher à la nuit, s'appliquer à la lecture, observer parfaitement les rites, ne commettre pas deux fois la même faute, ne faillir point dans ses discours, ce fut la conduite de Hoei ⁵.

¹ *Tsiang-kiun*. D'après les Com. du *Sse-ki* ce serait le nom d'une famille, d'une branche de la famille princière de Wei, & laquelle ce Wen-tze appartenait, et dont le Kong-tze *Tu* avait été le premier.

² On les conduisait par la voie de la piété filiale et fraternelle. Quand cette piété ainsi que la bonté et la justice dominant en eux, alors la vertu est parfaite. Mais les deux *Kings*, les rites et la musique ne suffisent pas pour cela, dit Ho-meng. Les anciens, dit Tchu-hi, n'étudiaient que le *Shi*, le *Shu*, les rites et la musique ; pour le *Yi-king* ils suivaient le *Tai-po* ; pour le *Tchun-tsiou* ils suivaient les annales officielles.

³ Allusion aux paroles du *Lun-yu*. Kong-tze indiquait ainsi ceux qui avaient su comprendre et goûter sa doctrine.

⁴ Il ne se prévaut pas de sa supériorité, ne la fait pas sentir. Il demande ce qu'il pourrait exiger.

⁵ Disciple très estimé de Kong-tze qui le jugeait digne d'être souverain (V. *Lun-yu*, VI.). Tze-kong va caractériser ainsi les principaux disciples de son maître.

Les entretiens familiaux de Confucius

Celui qui ayant eu l'heureuse chance de rencontrer un prince plein de vertu ¹, qui eut un destin illustre et ne perdit point sa renommée, qui traita le pauvre avec soin, comme un hôte ², qui commandait à ses officiers comme s'ils lui prêtaient volontairement leur ministère, qui ne laissa point sa colère agir au dehors et n'eut point de ressentiment profond et qui ne rappelait pas les fautes anciennes, celui-là ce fut Yen-yong.

Ne point craindre les oppositions violentes, ne point mépriser l'homme digne de pitié, le misérable ; parler toujours selon sa nature, ses dispositions ; par ses facultés, sa position, gouverner les hommes d'armes, c'est le propre de Tchong-yeou.

Kong-tze voulait calmer son tempérament par l'étude des lettres, mais il avait le naturel porté fortement à la carrière militaire. Les lettres ne pouvaient dominer son essence ³.

Respecter les vieillards, avoir soin de la jeunesse, ne point négliger ses hôtes, les étrangers, aimer ^{p.061} l'instruction, favoriser les arts ⁴, considérer dûment toute chose et agir toujours avec zèle, c'est ce que fit Yen-keu.

Kong-tze disait de lui : « Quand on aime à s'instruire on devient savant. Quand on s'occupe avec bienveillance de la jeunesse on devient charitable. Respectueux on se tient aux rites ; zélé on continue heureusement, avec succès. »

Pur et fort, aux pensées profondes, comprenant et aimant les rites, sachant seconder les intérêts de deux princes, droit noble et toujours mesuré, tel fut Kong-ssi-yi ; c'est ainsi qu'il agit toujours.

¹ Litt. Avoir l'heureuse chance etc. ce fut la conduite de Yen-yong.

² Ou bien : qui étant pauvre, considérait la pauvreté comme un hôte, comme une chose extérieure, comme ne l'affectant en rien. — Étant pauvre il était comme s'il ne l'était pas, comme s'il était riche, joyeux et content (Ho-meng-tsun).

³ C'est Tze-lou, le disciple guerrier dont il a été parlé plus haut et qui périt à la guerre.

⁴ Les six arts distingués par les Chinois, lettres, musique, tir, conduite des chars, le sacrifice, etc.

Les entretiens familiaux de Confucius

« Celui de mes disciples, disait Kong-tze, qui désira le mieux connaître les rites de la réception des hôtes, ce fut Yé ¹. »

Être plein et comme ne contenant rien, surabondant et comme vide ², dépassant les autres et comme ne pouvant atteindre leur vertu ; parlant aux hommes et méritant toujours leur confiance, lui-même au rang élevé et toujours généreux, tel était Tseng-san.

« L'instruction est le commencement de la vertu ; l'amour fraternel est sa conséquence première ; la droiture est son extension ; la sincérité, sa règle. San a pratiqué ces quatre vertus », disait Kong-tze.

Noble et plein de mérites, n'attaquant point les grands, partant sans injure ; ne cherchant point la joie, partant sans oisiveté, ne faisant tort à personne, ^{p.062} n'opprimant pas les abandonnés sans recours, tel fut Twan-sun-tze.

Kong-tze dit : « Celui qui ne nuit à personne, peut réussir ; qui ne nuit à personne du peuple est vraiment bon, humain. Celui dont le maître estime la bonté, comme la base profonde des sciences supérieures, celui qui sait honorer les chefs par ses prévenances, qui dans ses rapports avec ses inférieurs sait observer les distinctions nécessaires, traiter selon les rangs distincts, (O) c'est Pu-shang, (c'est sa conduite). »

Ne point se réjouir de sa grandeur, ni s'affliger de son infériorité, être utile à tout le monde, désintéressé en ce qui concerne sa propre personne, c'est ce que sut être Tan-tai-ming.

¹ Ceint de sa ceinture il se tenait à la cour pour entretenir les hôtes princiers, causer avec eux (Ho-meng).

² Métaphore d'usage pour indiquer la modestie, l'absence de prétention, le respect d'autrui. « Dédaignant la grandeur ». D'après une variante.

Les entretiens familiers de Confucius

Bien méditer toute affaire avant d'agir et appliquer ses réflexions, ne rien négliger quand une raison grave porte à agir, telle fut la conduite de Yen-yeu.

Étant seul sans affaire, penser à être bon, ayant à décider d'une cause, ne prononcer que selon le droit, en un seul jour répéter trois fois le Pe-kuei ¹ du *Shi-king*, c'est ce que fit Nan-kong-tao.

Celui en qui Kong-tze avait la confiance, que ses capacités, sa bonté le mettraient au dessus de tous les autres lettrés ², qui depuis qu'il avait vu Kong-tze ne foulait plus jamais avec précipitation le seuil ³ d'une p.063 porte, qui dans ses allées et venues ne marchait plus sur une ombre, qui évitait d'écraser un ver, une chrysalide, ou de couper une branche poussante, qui pleura trois ans la mort de ses parents sans laisser voir ses dents ⁴ une seule fois, ce fut Kao-tchai.

Telles sont les qualités que le Maître attribuait à chacun de ces lettrés, telles qu'il les avait observées lui-même. Il les avait étudiées grâce à ses dons supérieurs, mais il ne les reconnaissait point pour cela comme des sages ⁵.

@

¹ Les phrases du texte sont disposées autrement, mais c'est le sens naturel, selon les commentaires.

² Kong-tze, au *Lun-yu*, le proclame un kiun-tze, un homme de haute vertu.

³ Acte d'un grand mérite comme les suivants. Le seuil d'une porte, l'ombre doivent être respectés comme l'entrée d'une demeure et le reflet de la personne. Ne point écraser un ver est le summum de la bonté et plus encore de ne point couper un objet vivant, un végétal même.

⁴ En souriant, ou même en parlant haut, avec animation.

⁵ C'étaient leurs dons : mais certainement ils ne suffisaient pas pour qu'ils connussent la sagesse. Le sage seul la connaît (Ho-meng-tsun).

CHAPITRE XIII

Le prince sage

@

Le duc Gai demanda à Kong-tze :

— Quel est aujourd'hui le prince qui atteint la parfaite sagesse ?

Kong-tze répondit :

— À bien examiner les choses ¹, il y a le prince Ling de Wei.

Le duc :

— Comment cela ?

Kong-tze :

— Le frère cadet ² de ce prince Ku-mao, est vraiment sage. Il est capable de gouverner l'empire et sa droiture est en état de le garder intact. Le duc Ling l'aime et l'a mis en charge. p.064

Il y a en outre à Wei un lettré du nom de Lin-koue ³. Quand il voit un sage il le propose à nomination, ou avancement. Il n'est aucun qu'il ne fasse avancer. Celui qu'il ne peut promouvoir, il l'écarte, mais il partage les émoluments. Ainsi il n'est point près de lui de lettrés oisifs ⁴ et pauvres.

Le prince l'estime sage et l'honore.

Il a un autre officier du nom de Khing-tsuk. Quand l'État a une affaire grave, il l'entreprend et la gouverne heureusement. Il n'est rien qu'il ne seconde. Quand il n'y a point d'affaire à régler, il se retire (de la cour) et reçoit les

¹ Yi.

² Texte de Tong-tchi. Il s'appelait (Kong-tze) Ku-mao.

³ D'après le texte de Tong-tchi : *Yen shi yuet lin Kue-tche*. Al. Wang lin-Koue. D'après Ho-meng ; Lin était son nom de famille et Kue, son prénom.

⁴ D'après le texte de Tong-tchi c'est le prince Ling qui ne laisse personne oisif (P).

Les entretiens familiaux de Confucius

sages qui (se présentent à la cour). Le prince Ling l'aime et se plaît en lui, il le comble de marques de respect.

Il a en outre un ta-fou appelé Sze-tsen. Par amour de la sagesse (Tao) il a quitté Wei ¹. Le duc Ling l'a suivi jusqu'au faubourg et y est demeuré trois jours.

Pendant trois mois, le kin et le she ne se sont point fait entendre.

Il y attendit le retour de Sze-tsen, et le reprit quand il revint ². N'est-ce pas là un prince d'une haute capacité ³?

2. Tze-kong demanda à Kong-tze :

— Quel est aujourd'hui le ministre le plus sage ?

Le Maître répondit :

— Je ne le sais pas. Précédemment Tsi avait Pao-shu, et ^{p.065} Tchang, Tze-pi. C'étaient des sages.

Tze-kong reprit :

— Mais Tsi n'a-t-il pas Kuan-tchong et Tchong, Tze-san ?

— Mais, répartit le Maître, qu'avez-vous entendu dire ? Quel est le plus sage, d'user d'activité, d'efforts, ou de mettre les sages en place ?

— C'est de donner les fonctions aux sages, répondit Tze-kong.

— C'est ainsi, répliqua Kong-tze. Or, j'ai entendu dire que Pao-shu avait fait nommer Kuan-tchong et que Tze-pi avait fait mettre en charge Tze-san et nullement que leur système de promouvoir fut pour vanter leurs propres qualités ⁴.

¹ Parce que le Tao n'y était pas suivi.

² (Tong-tchi) et non *jin* (Kien-long).

³ Bien qu'il soit le second degré en fait de sagesse, qu'il jouât en cela un rôle secondaire (Tong-tchi).

⁴ Le commentaire *hien yu ki* prouve que *hien* se rapporte à *ki*.

Les entretiens familiaux de Confucius

4. Yen-yuen demanda à Kong-tze :

— Comment doit-on agir par rapport à soi-même, se gouverner ?

Kong-tze répondit :

— Respect et modestie, droiture et sincérité, c'est tout. Par la modestie on évite les chagrins (si l'on est modeste alors, etc.) ; par le respect des autres on se fait aimer d'eux. Droit, honnête, on est en concorde avec tout le monde ; véridique et juste on est aimé de tous. Celui qui fait agir ces quatre vertus peut gouverner un État, à bien plus forte raison sa seule personne.

5. Tze-lou demanda à Kong-tze :

— Qu'est-ce qu'un sage prince considère comme l'essentiel avant tout pour bien gouverner un État ?

Kong-tze répondit :

— L'essentiel est d'honorer les sages et de mépriser les indignes.

Tze-lou :

— J'ai entendu dire que Fan-tchong-hing de Tsin agissait de cette manière, comment donc a-t-il succombé ¹ ? p.066

Kong-tze :

— Fan-tchong en sa manière de régir les hommes honorait les sages, mais ne savait pas les employer. Il méprisait les indignes mais ne les éloignait pas de lui. Pour cela les sages sachant qu'il ne les emploierait pas, le haïssaient ; et les indignes, connaissant ses mépris, lui vouèrent des sentiments d'inimitiés. Ces hommes qui le haïssaient ainsi établis près de la capitale, l'attaquèrent dans un des faubourgs et quoiqu'il

¹ D'après le *Tso-tchuen* (Ting XIII). Fan et Tchong-hing sont deux personnages qui attaquèrent Tchao-yang dans son palais et le forcèrent à fuir : mais ils le poursuivirent à Tsin-yang où ils furent vaincus et obligés de fuir.

Les entretiens familiaux de Confucius

voulût, il ne pût éviter la mort ¹ ; vraiment aurait-il pu atteindre (ce but) ?

6. Kong-tze disait un jour en soupirant :

— Oh ! que je voudrais pouvoir faire que Tong-tai-Pe-hoa ² ne fût pas mort ! Le monde, il l'eût maintenu en ordre.

À ces paroles, Tze-lou lui dit :

— J'ai entendu parler de cet homme ; qui était-il ?

Kong-tze :

— En sa jeunesse il était habile et prompt, et il aimait l'étude. Homme fait, il était brave sans défaillance. En sa vieillesse, pénétré des principes de la sagesse il savait céder aux autres. Possédant ces trois qualités, quelle difficulté aurait-il eu pour tenir le monde en paix et en ordre ?

Tze-lou :

— Avoir les qualités de sa jeunesse c'est bien, soit. Je dirai la même chose de celle de son âge mûr. Mais comment si plein de sagesse s'abaissait-il devant les autres hommes ?

Kong-tze :

— Yen, vous n'y entendez rien ³. Je l'ai entendu dire ; dominer le pauvre par ses richesses, cela réussit toujours ; abaisser les petits par les grands n'est pas moins facile. p.067

Jadis Tcheou-kong, lorsqu'il était intendant du palais, régla le gouvernement de l'empire, et comme un simple shi supérieur, de famille médiocre ⁴ il recevait chaque jour 170 fonctionnaires ; n'était-il point doué de sagesse ? Il aimait à

¹ Il est fait allusion au sort de Fan tchong heng dans le *Tso-tchuen Ting an. XIII*. Il attaqua le palais de Tchao, y est-il dit, mais sans parler de sa mort. Il y a ici anachronisme, car cette mort arriva après celle de Kong-tze.

² Ta-fou de Lou, mort avant le temps de Kong-tze.

³ *Puh-tchi* (Tong-tchi).

⁴ Commentaire : Pe-tsi, maison qui n'a point encore de fonction ni d'émolument (Q).

Les entretiens familiaux de Confucius

se servir de ces magistrats et détestait l'obstination. Celui qui possède les vrais principes et ne sait pas se prêter aux besoins du monde est-il un kiun-tze ¹ ?

7. Le duc Gai interrogeait un jour Kong-tze sur les principes du gouvernement.

— Rien de tel pour bien gouverner, répondit le sage, que de rendre le peuple riche et heureux.

— Et comment peut-on faire cela ? dit le prince.

Kong-tze :

— S'il s'applique à ce que les travailleurs soient pleins de force, s'il diminue les impôts et fait tous ses efforts pour qu'ils recueillent des biens en abondance ², le peuple sera riche. S'il enseigne les rites et la piété filiale, et tient éloignés les crimes et la perversité, le peuple sera heureux, aura une longue vie.

Le duc :

— Je voudrais pouvoir mettre en pratique les enseignements du Maître, mais je crains que mon État ne soit trop pauvre pour cela.

Kong-tze :

— Le *Shi-king* dit : Le kiun-tze est père-mère du peuple. Il n'y a point de fils riche dont le père et la mère soient pauvres ³.

@

¹ Al. et sait se prêter (néng-hia).

² D'après Ho-meng qui explique les deux verbes par *Ssc* (9-6) et la seconde phrase par : s'il fait le peuple avoir du profit surabondant.

³ Cette sentence est au *Ta-Ya*, II, ode 7. 1. (*Lun-yu*, XII, 9). La seconde équivaut à celle du *Lun-yu*. Quand le peuple est dans l'abondance, quel prince ne serait pas suffisamment riche ?

CHAPITRE XIV

Du gouvernement

@

1. p.068 Tze-kong demanda à Kong-tze :

— Jadis le prince de Tsi interrogeant mon maître sur le gouvernement, celui-ci répondit : Le bon gouvernement consiste à bien régler les ressources. À une semblable demande du prince de Lou, mon Maître répondit qu'il consistait à savoir diriger ses officiers.

Au prince Ye (de Tchou) il expliqua que c'était rendre heureux ses sujets et attirer à soi les étrangers. C'étaient là trois réponses différentes à une seule question ; le gouvernement a donc des principes divers.

Kong-tze répondit :

— Chaque chose a sa cause particulière. Le prince de Tsi gouvernait en dépensant follement pour ses terrasses et ses belvédères ; il était d'une prodigalité blâmable pour ses chalets et ses jardins. Cinq courtisanes sont sans cesse attachées à ses plaisirs ; en un moment à trois d'entr'elles il a donné un apanage de cent ¹ chars. C'est pourquoi je lui ai dit que le bon gouvernement consistait à faire un usage raisonnable de ses richesses.

Le prince de Lou a trois grands de son État ² qui chez eux se mettent au rang de l'empereur Tcheou, humiliant ainsi leur prince ; et qui à l'extérieur arrêtent les hôtes des princes, les empêchent de venir à sa cour p.069 pour en obscurcir l'éclat. C'est pourquoi j'ai dit que bien gouverner c'était bien diriger ses officiers.

¹ Le texte porte « mille » ; mais les commentaires disent que c'est une erreur.

² Il s'agit des chefs des trois grandes familles dont il a été parlé plus haut.

Les entretiens familiaux de Confucius

Quant au prince de King son territoire est vaste et sa capitale d'étroite enceinte, son peuple a le cœur partagé, et n'est point de résidence stable. C'est pourquoi je leur ai à tous trois expliqué différemment les procédés de gouvernement.

Les shis ne disent-ils pas : « Les troubles que l'on favorise, épuisent nos ressources. On n'a nulle compassion de notre peuple ¹ ».

Ces troubles ce sont ² les dépenses folles, qui n'ont point de mesure.

« Ces troubles progressent parce que les officiers ne remplissent pas leurs devoirs de charge ; il n'y a qu'affliction pour le roi ³ ».

Ceci est le trouble causé par les officiers pervers qui obscurcissent le prestige du souverain.

« Dans ce trouble, cette dispersion, ces malheurs, où irai-je chercher un refuge ? ⁴ »

C'est là le mal causé par l'état de division, de dispersion du peuple.

Ces trois choses, pour qui veut gouverner avec sagesse, n'ont-elles pas un seul et même principe ?

2. Tze-kong demandait à Kong-tze :

— Notre maître vante à l'extrême Tze-tchan et Yen-tze ⁵. Oserais-je demander ce qu'il leur attribue ? p.070

¹ V. III. 2 X. 5 qui a *siang* deuil, au lieu de *tsiang* aides ou « mutuel ».

² Litt. ce mal... on l'estime trouble.

³ *Shi-king*, II, 4, ode 10-15.

⁴ *Shi-king*, II, 5, ode X. 2. — Kong-tze illustre chacun de ses dires par une citation des *Shis*.

⁵ Les mots chinois ont ces deux sens. Quoad disciplinam erat extensarum rerum etc. Tze-tchan premier ministre de Tchong et Yen-tze (ou Yen-ping tchong) ministre de Tsi : Kong-tze vantait leurs vertus. Voir *Lun-yu*, V. 15 et 16, etc. Tous deux figurent aussi très honorablement au *Tso-tchuen*.

Les entretiens familiaux de Confucius

Kong-tze répondit :

— Tze-tchan aimait son prince pour le bien du peuple. Son instruction s'appliquait à tout, à donner le développement aux êtres.

Yen-tze était pour son prince un ministre fidèle ¹ ; en toutes ses actions il était prudent et habile. C'est pourquoi je les honorais tous deux comme des frères aînés.

3. Tandis que Kong-tze discourait à l'aise avec Tze-kien ², il lui dit :

— Vous avez été préfet de Tan-fou, et vous y faisiez la joie de tous, comment y étiez-vous parvenu ?

Tze-kien répondit :

— Je ne gouvernais pas d'une manière uniforme ³. (Je faisais en sorte que) l'on traitât les pères en pères et les fils en fils ⁴ ; j'étais compatissant pour les orphelins et abandonnés et je montrais ma compassion dans tous les cas de douleur et de deuil.

Kong-tze :

— C'est bien, mais c'est chose médiocre à laquelle de petites gens s'attachent principalement ; cela ne suffit pas.

Tze-kien :

— (J'ai fait en sorte que) de manières différentes, trois fils servissent leur père (en père), cinq frères cadets, leurs aînés (en aînés), que onze amis se restassent fidèles (chacun selon la convenance particulière) ⁵.

¹ Qui lui disait la vérité sans ambages.

² Disciple vertueux et très estimé du maître. *Lun-yu*, V, 2.

³ *Puh-tsi tchi-tchi* (Tong-tchi) (R).

⁴ Al. Je traitais les pères en pères et les fils en fils.

⁵ Ce passage est très obscur. Les commentaires se bornent à cette explication : « Le supérieur agit, l'inférieur correspond : ce par quoi les amis s'entraident, c'est la bonté ; c'est pourquoi il dit qu'on leur apprend à s'instruire. »

Les entretiens familiaux de Confucius

Kong-tze :

— De cette manière trois hommes apprendront la piété filiale ; cinq frères, la piété fraternelle ; onze amis apprendront à s'instruire. p.071

C'est là une règle de moyen ordre, que suivent des gens de moyenne vertu, mais c'est insuffisant (pour donner le bonheur au peuple).

Tze-kien :

— Cette région avait cinq sages d'inégale vertu qui la servaient d'inégale manière. Tous avaient une mesure pour l'entretenir ; tous apprirent la manière de gouverner les hommes chacun selon ses qualités.

Kong-tze soupirant :

— Voilà les hommes que je désire et veux voir dans cette condition. Jadis Yao et Shun gouvernant le monde s'appliquaient à trouver des sages pour en faire leurs aides. Les sages sont les générateurs de toutes les prospérités, les préposés au culte des esprits. Être affectionné au gouvernement qui agit selon les qualités, les capacités ¹ des hommes ; c'est la partie secondaire ; ce que l'on gouverne est l'essentiel. (Quand on estime les choses) ainsi tout est en ordre.

4. Tze-kong était préfet de Sin-yang ² ; il vint trouver Kong-tze pour s'entretenir avec lui. Le Maître lui dit :

— Il faut être plein de zèle, sincère et juste ³, observer les temps du ciel (pour s'y conformer), qu'il n'y ait ni enlèvement par la violence, ni attaque, ni acte d'oppression, ni vol.

Tze-kong :

¹ Ce *Puh-tsi* est expliqué dans Meng-tze. C'est la nature des êtres de n'avoir point des qualités égales. Cp. le *Pei-wen yün-fu*. Verbo Tsi, puh-tsi.

² Alors au pays de Tchou, maintenant au Honan.

³ *Tchi* indéterminé.

Les entretiens familiaux de Confucius

— Votre serviteur sert, tout petit qu'il est, un homme supérieur, un kiun-tze, comment pourrait-il s'impliquer dans des vols ?

Kong-tze :

— Vous n'avez pas encore réfléchi mûrement. Laisser les indignes attaquer les sages, c'est ce que j'appelle violenter. Que les sages attaquent ceux qui ne les imitent pas, les indignes, c'est ce que j'appelle p.⁰⁷² attaquer. Être lent à exécuter les ordres ¹ (des sages), s'empresse en ce qui peut leur nuire, c'est ce que j'appelle oppression, tyrannie. S'approprier les bonnes actions, les mérites d'autrui ; c'est ce que j'appelle voler et non s'emparer subrepticement du bien d'autrui.

Que ceux qui savent remplir une fonction respectent les lois pour avantager le peuple et que ceux qui en sont incapables, les violent au détriment du peuple, c'est la source des colères et des rancunes. Diriger les fonctionnaires est moins que de faire régner la paix. Surveiller les ressources du pays est moins que de les rassembler avec soin. Car c'est là la sauvegarde de la paix ². Cela ne se peut autrement.

Dérober les mérites d'un homme, c'est ce que j'appelle obscurcir, violer la sagesse ; publier les défauts, les vices d'un autre, c'est l'acte d'un homme bas et vulgaire.

Ne point s'accorder intérieurement, se décrier à l'extérieur, c'est manquer du respect mutuel nécessaire. On doit parler des mérites d'autrui avec autant de plaisir que si on les avait soi-même et de ses défauts comme si on les avait contractés soi-même. Ainsi le kiun-tze est toujours droit et juste en tout et partout ³.

¹ *Ling*. Ou : à ce qui est favorable.

² Quand les richesses d'un pays sont bien administrées, le peuple est à l'aise et content. — Ou bien « les épargner, en être économe ».

³ Ou bien : c'est ce que les anciens kiun-tze ont toujours observé.

Les entretiens familiaux de Confucius

5. Tze-lou fut préfet de Po pendant trois ans ; Kong-tze un jour passa par cet endroit. En traversant la limite de son territoire, il dit :

— C'est bien ! Yeu étant soigneux, respectueux, inspire la confiance.

En entrant dans la ville il reprit :

— C'est bien, Yeu ! Il est généreux avec une droiture, une sincérité parfaite.

Arrivé à la cour de la préfecture il ajouta :

— Bien Yeu ! Il décide les cas en réfléchissant mûrement, s'éclairant.

p.073 Lorsque Tze-kong (qui conduisait le char de Kong-tze) et tenait les rênes entendit ces paroles, il lui demanda :

— Le Maître n'a point encore vu comment Yeu gouverne et cependant il l'a loué trois fois ; pourrais-je entendre l'explication de cette conduite ?

Kong-tze lui répondit :

— J'ai vu sa manière de gouverner. À sa frontière déjà les champs sont parfaitement arrangés ¹ ; les herbes, les chardons ont été enlevés ; les fossés sont profonds, les digues bien faites. C'est pourquoi j'ai jugé qu'il était soigneux et inspirait la confiance ; ainsi son peuple est plein de vigueur.

En entrant dans la ville j'ai vu ses remparts, ses maisons, bien achevés et solides, ses arbres au feuillage exubérant ; j'ai vu par là sa générosité sincère et droite. Ainsi son peuple n'est point porté au vol ².

Arrivé à sa cour j'ai vu que tout y était propre et en ordre parfait, que tous ses subordonnés exécutaient ses ordres ; j'ai vu là que ses décisions, ses ordres étaient judicieux et

¹ Qu'il sait mesurer les forces du peuple et les diriger.

² Il sait développer les ressources du peuple (*Ho-meng-tsun*).

Les entretiens familiaux de Confucius

réfléchis, qu'ainsi son gouvernement était sans aucun désordre. Donc ayant vu cela, bien que je l'aie loué trois fois, ai-je épuisé l'expression de ses qualités (gouvernementales) ?

6. Le roi Tchao de Tchou traversait un jour le Kiang ; dans ce fleuve il vint un animal grand circulairement comme un boisseau et de couleur rouge qui se heurta contre la barque du souverain. Des hommes de l'équipage s'en saisirent et le présentèrent au roi qui, fort étonné, demanda à ses officiers ce que c'était ; mais personne ne put le lui expliquer. Il envoya alors un de ses gens interroger Kong-tze. Celui-ci lui répondit que ^{p.074} c'était un ping-kuo ¹, que l'on pouvait le découper et le manger. Sa prise était un heureux présage ; les officiers du prince pouvaient le capturer ; qu'il appartenait aux Pas seuls.

Le roi le mangea donc et le trouva de goût excellent.

Tze-lou ² demanda alors à Kong-tze comment il savait cela. Le Maître répondit :

— Jadis, allant à Tcheng ³, je traversais les champs de Tchên ⁴. J'entendis un jeune homme qui chantait en marchant :

Le roi de Tchou en traversant le Kiang
Prit un poisson rouge, grand comme un teou.
Il le fit découper et le mangea.
Il était doux comme du miel.
C'était ce qui convenait au roi.

C'est ainsi que je l'ai appris.

7. À Tsi il y eut un oiseau long d'un pied qui vint percher sur le palais du prince ⁵. Il y battait des ailes et sautait tout à l'aise. Le prince

¹ Litt. fruit d'algue, poisson vivant dans les marais et étangs couverts d'algues etc.

² Var. Le délégué royal demanda, etc.

³ Aujourd'hui le nord du Hoa-tcheou.

⁴ Aujourd'hui Nan-tchêou-tcheou.

⁵ *Tong-tchi* : Sous la cour du prince ; il se tenait devant la grande salle etc. Peut-être n'ayant qu'un pied.

Les entretiens familiaux de Confucius

de Tsi tout étonné envoya à Lou interroger Kong-tze à ce sujet. Le Sage répondit :

— Cet oiseau s'appelle shang-yang ; c'est un présage de pluie. Jadis les jeunes gens se tenaient sur un pied, se frappaient l'épaule et chantaient en remuant les sourcils et sautant. Le ciel enverra une forte pluie, le shang-yang se soulève et danse. Maintenant voici Tsi qui en possède un dont l'arrivée coïncide avec ce présage. Allez vite l'annoncer au peuple pour qu'il prépare les fossés et arrange les digues, car il y aura ^{p.075} grande inondation des eaux ; cette calamité qui arrivera prochainement produira de grands ravages.

En effet, peu de temps après il y eut grande pluie. Longtemps les eaux inondèrent tous les pays et causèrent de grand dommage au peuple. Il n'y eut que là où les gens de Tsi avaient fait des fossés et des digues que rien ne fut détruit. Le duc King voyant cela, s'écria :

— La parole des Saints est digne de toute confiance ; elle se vérifie certainement.

@

CHAPITRE XV

Les six racines

@

1. Kong-tze disait :

— Les actes internes ont six racines ; quand la racine tient ferme alors on devient un kiun-tze.

Se régler soi-même a un principe de droit ; la piété filiale en est la racine ¹. Les actes du deuil ont des rites ; la compassion en est la racine.

Les combats ont leurs règles ; la bravoure en est la racine. Le gouvernement a ses principes ; l'agriculture en est la racine. L'établissement, la constitution d'un État a ses procédés ; l'ordre de succession en est la racine. La production des richesses a ses moments propres ; le labeur en est la racine.

Si la racine posée n'est pas ferme, on ne peut attendre des branches prospères (la prospérité initiale ne durera pas) ². p.076

Si les proches ne sont point satisfaits, on cherchera en vain d'heureux rapports extérieurs. Si les affaires n'ont point le cours voulu, elles n'auront pas beaucoup de succès. Si les faits relatés ne sont pas dignes de louanges, il ne servira à rien de jaser beaucoup. Si les parents proches ne sont point contents, en vain voudra-t-on gagner les autres éloignés.

C'est à réintégrer sa racine et à gagner ses proches que consiste la conduite du kiun-tze. Mais on ne doit point détruire les fondements de la vérité, son critérium, ni ceux de la juste mesure en toute chose ³.

¹ C'est la tête de tous les actes.

² D'après les commentaires.

³ Du oui et non, du plus ou du moins ; de la diminution ou de l'augmentation.

Les entretiens familiers de Confucius

Quand le soleil est arrivé au milieu du ciel il décline ; quand la lune est pleine elle se mange. Le ciel et la terre sont pleins ou vides selon que les saisons croissent ou diminuent ¹. Aussi le sage, le saint n'ose point se prévaloir de sa prospérité. S'il monte en char et rencontre trois personnes, il en descend ; s'il en rencontre deux, il s'incline sur la barre du devant du char. Régulant en lui le bien et la privation, il sait faire durer sa prospérité.

(Entendant ces paroles) Tze-hia s'écria :

— Que c'est beau ! Je voudrais relire cela jusqu'à la fin de mes jours.

2. Kong-tze disait :

— Après ma mort je grandirai, m'étendrai ². On estimera les chefs selon qu'ils pratiqueront mes doctrines. Pour moi je me suis appliqué à reprendre, à avertir ³. p.077

3. Kong-tze lisait le *Yi-king* ; arrivé aux koua *sun yi*, il poussa une exclamation en soupirant. Tze-hia se levant de sa natte, lui dit :

— Maître, pourquoi soupirez-vous ?

Kong tze :

— Après *sun* (la diminution) doit venir *yi* (l'accroissement). L'accroissement doit être suivi de la diminution ⁴. Voilà pourquoi je soupire.

Tze-hia :

— De cette manière les étudiants ne peuvent-ils gagner en accroissement ?

¹ Passage tiré du second commentaire du *Yi-king*.

² Ce passage est obscur. Je donne le sens que suppose Ho-meng-tsun (R.)

³ C'est le premier devoir d'un ministre fidèle. Les fautes du prince le mettent en danger. Un ministre fidèle ne peut le voir courir des dangers sans chercher à le sauver.

⁴ Que les Com. égalent à *sun* diminuer. Litt. de la diminution et l'accroissement etc.

Les entretiens familiaux de Confucius

Kong-tze :

— Non. Les principes de sagesse, le Tao est le vrai accroissement.

Plus le Tao grandit, plus la personne, le corps diminue ; les étudiants doivent diminuer leur égoïsme. Quand le vide (du cœur) se fait en l'homme, alors il peut parfaire sa vraie plénitude (qui est celle de la sagesse). Que c'est grand ! Quand le Tao du ciel est accompli, il doit se produire une transformation. Car conserver sa plénitude quand on l'a atteinte, c'est ce qui n'a jamais eu lieu ¹. Jadis Yao occupant le trône de l'empire, du monde, exerçait le pouvoir avec parfaite droiture et respect. Il savait céder pour gagner ses inférieurs. Ainsi il grandit sans cesse et jusqu'aujourd'hui, il a brillé de plus en plus.

4. Kie des Hia ², se remplit de biens sans limite, bravant les esprits sans mesure et coupa le peuple ^{p.078} comme l'herbe. L'empire le mit à mort comme il avait décimé le peuple et, pendant mille ans, la haine de ce tyran resta vivante.

Kong-tze :

— Les bonnes plantes médicinales sont amères à la bouche mais bonnes et utiles aux malades. Les paroles sincères offensent l'oreille mais sont utiles pour l'action. Tang et Wu-wang (en écoutant) des paroles sincères ³ ont acquis de la gloire.

Kie et Sheu (toujours flattés) par un assentiment ⁴ (dangereux) ont péri.

¹ Tout ceci est fortement entaché de taoïsme. Lao-tze prêchait la diminution de soi-même, le vide. Quant au changement nécessaire, c'est une idée que les Chinois ont puisé au spectacle des phénomènes naturels. Quand la chaleur est en son plein, elle diminue ; il en est de même du froid. Quand les arbres ont porté leurs fruits ils perdent même leurs feuilles etc.

² Je laisse de côté les mots *Kwan-wou* (nom d'un État révolté et conquis par Kie) que portent certains textes et qui sont déplacés.

³ Litt. par des paroles sincères...

⁴ Par oui, oui.

Les entretiens familiaux de Confucius

Le prince, le père, le frère aîné qui n'ont point de ministres, de fils ou de frères cadets zélés à leur service ; l'époux qui n'a point d'épouse empressée ; le lettré qui n'a point d'ami zélé, ne peuvent manquer de commettre des fautes. C'est pourquoi l'on dit que ce que le prince perd son ministre le recueille etc.

Ainsi les États sont sans cause de danger de destruction, les familles sans maux de trouble, ni désobéissances. Les pères et les enfants, les frères aînés et les cadets ne faillent point et sont en heureux rapports, les amis ne voient point leurs liens se rompre.

5. Kong-tze dit :

— Les conseils qu'un ministre fidèle donne à son prince sont de cinq natures. Les uns sont artificieux ¹, les seconds de compassion ², les troisièmes de soumission ³, les quatrièmes de ferme sagesse ⁴, les cinquièmes de critique par allusion ou figure ⁵.

p.079 (Mes textes présentent ici une lacune que je ne puis combler, ils n'ont qu'une fin de dialogue).

Kong-tze dit : On s'élève quand on aime à vivre avec des gens de son espèce. On se perd quand on se plaît à fréquenter des gens qui ne nous sont pas semblables.

On doit chercher à connaître ceux que l'on fréquente. Si on ne connaît pas un fils, on doit examiner quel est son père (et le juger d'après cela). Si l'on ne connaît pas un homme, qu'on examine quels

¹ Al. « trompeurs » ou « médisants ». On y dit du mal d'un autre, on blâme etc.

² Sans hostilité. Com.

³ Par lesquels on s'abaisse dans les formes pour se faire écouter.

⁴ Com. « Tao » ; sans vue personnelle.

⁵ Quand on n'ose reprendre directement le souverain, mais qu'on le fait par allégorie, allusion, langage, détourné.

Les entretiens familiaux de Confucius

sont ses amis. Si l'on ne connaît pas un prince, qu'on recherche ses envoyés. Si on ne connaît pas une terre, qu'on examine ses plantes. C'est pourquoi on dit : fréquenter des gens de bien, c'est comme habiter une serre d'Aglaé ! bien qu'on n'en sente pas le parfum on s'en pénètre. Fréquenter de mauvaises gens, c'est comme habiter un marché de poissons salés. Bien qu'on n'en sente pas la mauvaise odeur, on s'en pénètre. Un vase contenant du cinabre rouge est rouge, un vase de vernis noir est noir. C'est pourquoi le kiun-tze observe soigneusement avec qui il se trouve.

@

CHAPITRE XVI

Des insignes différents

@

1. Le prince de Tan ¹ était venu présenter ses hommages à la cour de Lou. Le duc de Lou (lui donna un _{p.080} banquet, étant à table) ; un grand de Lou lui demanda :

— Shao-hao donna à ses ministres et fonctionnaires des noms empruntés aux oiseaux. Pourquoi cela ?

Le prince de Tan lui répondit... etc.

La note indique pourquoi nous nous arrêtons ici. Nous nous bornerons à faire remarquer ces deux particularités bien dignes d'attention. Les Empereurs Hoang-ti, Shen-nong, Kong-kong et Fu-hi sont donnés comme chefs de peuples non chinois, et Kong-tze vient s'instruire chez des barbares.

2. Le cocher de Shu-sun nommé Tze-tzu, étant allé chercher du bois à brûler dans le Ta-yai, captura un ki-lin. Il lui tailla le pied gauche de devant pour le rapporter chez son maître. Celui-ci estimant que c'était de mauvaise augure le fit porter et déposer en dehors de la ville et envoya l'un de ses gens en avertir Kong-tze. Le sage arriva aussitôt et dit :

— C'est un lin, pourquoi est-il venu ? pourquoi est-il venu ?

Et retournant sa manche il s'essuya le visage, tandis que ses larmes coulaient et mouillaient le bord de ses habits. Shu-sun ayant appris ce que c'était, le fit reprendre et rapporter. Cependant Tze-kong demandait à Kong-tze :

— Maître, pourquoi pleurez-vous ?

¹ Petite principauté fondée en 2560 (?) ; à présent le Tan-tching-hien au Shan-tong. Ceci est indiqué au *Tso-tchuen*, Tchao-kong An. 17 en automne. Le grand de Lou y est appelé Tchao-tze. — Comme l'histoire entière est relatée au *Tso-tchuen* et traduite par Legge, il serait superflu de la reproduire.

Les entretiens familiers de Confucius

Il répondit :

— Le lin ne vient que pour un roi sage et éclairé. Quand il vient hors de son temps, il annonce des malheurs. C'est pourquoi je me déssole ¹.

@

¹ Cette histoire est en abrégé au *Tso-tchuen*, liv. XII Gai-kong, an. 14, printemps.

CHAPITRE XVII

Les questions du duc Gai sur le gouvernement

@

1. p.081 Le duc Gai (de Lou) interrogeait Kong-tze sur la manière de bien gouverner. Le Sage lui répondit :

— La manière de gouverner de Wen-Wang et de Wou-Wang est exposée dans les Annales, sur les feuilles carrées de bambou.

Quand le prince subsiste, se tient ferme, son gouvernement florit. S'il défaille, son gouvernement périt.

Le procédé, le tao du ciel, sait produire les êtres vivants ; celui de la terre sait faire pousser les végétaux ; celui de l'homme a son habileté à gouverner. Le gouvernement est comme une chenille ¹ ; (il a pour but de transformer les hommes). Son perfectionnement se fait par une transformation. Aussi le gouvernement consiste à gagner les hommes. On gagne les hommes par son dévouement ; on se forme soi-même par le Tao ; on cultive le tao par la bonté. La bonté, c'est l'homme (ce par quoi l'on est homme).

Traiter ses parents avec l'affection voulue, est le summum (de la bonté).

La justice, c'est la parfaite convenance ; honorer les sages, en est le plus haut point ². La doctrine qui enseigne ces deux vertus, leurs principes, sont ce qui p.082 engendrent les rites.

Les rites sont le fondement du gouvernement ; c'est pourquoi le kiun-tze ne peut se dispenser de perfectionner sa personne. Voulant cela, il ne peut ne point servir ses

¹ Ce mot est remplacé par d'autres dans différents textes, mais cette leçon est évidemment la meilleure ; les autres, roseaux, etc. ont un sens défectueux.

² D'après Meng-tze. Aimer ses parents, c'est la bonté (*jin*), honorer les sages, c'est la juste convenance (*i*). Les rites en sont la mesure, la règle.

Les entretiens familiaux de Confucius

parents ; dans cette vue, il doit nécessairement chercher à connaître les hommes, et pour cela il doit connaître le ciel.

2. Il y a cinq principes qui pénètrent et animent le monde entier et trois qui le font agir.

Les cinq premiers sont les lois de relation des princes et sujets, des pères et enfants, des époux et épouses, des frères aînés et cadets, et des amis ¹.

Les trois derniers sont la science, la bonté et le courage.

La vertu, la force qui pénètre le monde entier et ranime, est une. C'est la droiture.

Il est des hommes qui possèdent la science en naissant ; d'autres par l'étude ; d'autres par l'expérience douloureuse ².

Tous aboutissent à une seule connaissance nécessaire (la droiture).

Quelques-uns la pratiquent dans le calme de l'âme (la science) ; les autres par la bienfaisance (la bonté) ; les troisièmes par activité et force (le courage) ³ ; et tous ont un même mérite final : la droiture.

3. Tsai-ngo demandait un jour à Kong-tze :

— J'ai entendu parler des noms des kwei et des esprits, mais je ne sais pas ce qu'ils sont. Oserais-je le demander ?

Kong-tze répondit :

— L'homme en naissant a un ^{p.083} principe vital (*khi*) et un principe rationnel, *hwun*, plus un principal corporel, animal, *pe* ⁴.

¹ Ce sont, respectivement, le droit, l'affection, la distinction, le rang et la fidélité qui régissent ces divers rapports.

² Les efforts vaillants, le support des maux.

³ Ce sont les savants par nature, par étude, ou souffrance, virilité. (Voir les 3 vertus ci-dessus).

⁴ Ho-meng-tsun prétend contrairement au texte que le khi et le hwun ne diffèrent aucunement ; le hwun ne serait que le khi, principe de mouvement.

Les entretiens familiaux de Confucius

Quand le *khi*, le *hwun* et le *pe* se réunissent, on dit qu'on naît ¹.

Le *khi* est ce qui parfait l'esprit *shen*, et le *pe* ce qui parfait le *kuei* ².

Dès qu'il y a vie, il y a mort. Quand le corps et le *pe* retournent à la terre, ce qu'ils composent est le *kuei* ; quand le *hwun* et le *khi* retournent au ciel, cela s'appelle l'esprit, *shen*.

Invoquer le *kuei* et le *shen* et leur offrir des présents, c'est la science la plus élevée. C'est pourquoi on leur élève des temples, avec sanctuaire, on construit des chapelles pour y placer les tablettes des ancêtres ³. Au printemps et en automne on y prie, on y fait les différents sacrifices que réclame la proximité ou l'éloignement de la parenté. On apprend ainsi au peuple à retourner à l'antiquité, à remonter à son origine sans oser oublier ceux dont on provient, dont on tient la vie ⁴.

Respecter ce qui nous a donné la vie, remonter à son origine par ces hommages, c'est le respect le plus élevé.

Le principe des anciens Saints, la vertu des hommes ^{p.084} vraiment bons est l'instruction. Jadis les sacrifices de Wen et Wou servaient les morts comme les vivants. Bien qu'ils pensassent aux morts, ils ne pouvaient leur rendre la vie ; aussi leur douleur durait tout le jour funèbre. En prononçant leurs noms, ils pensaient les voir devant eux ; leurs offrandes étaient d'une sincérité parfaite : ils pensaient voir leur place, ils aspiraient à revoir leur forme extérieure.

¹ D'après le même, le *pe* serait le *khi* en tant que résidant dans le corps, la forme visible. Tout cela est contraire au texte.

² Ces idées n'étaient point, sans doute, celles de Kong-tze. On ne voit dans ses paroles authentiques aucune trace de notions semblables.

³ Dans le *Kong* on expose les tablettes des derniers morts avec celle de l'ancêtre originaire. Dans le *Tsih* on les remise après les cérémonies. Dans les chapelles on place ceux trop éloignés pour avoir place au miao.

⁴ Ses père et grand-père et le premier aïeul.

Les entretiens familiaux de Confucius

Le *Shi* dit : Quand la lumière (du soleil) commence à jaillir, je ne puis dormir ; mon cœur embrasse mes deux parents ¹. C'est un chant de Wen et de Wou. Respecter ses parents, les soutenir, leur obéir, penser à eux le jour du sacrifice, leur faire des offrandes, les réjouir ; mêler la joie à la douleur ; la joie de leur approche ; la douleur de leur départ : tel est le désir du fils pieux. C'est la vertu que Wen et Wou-Wang ont su pratiquer.

@

¹ II, 2, ode 5.1.

CHAPITRE XVIII

Yen-Hoei ¹

@

1. Le duc Ting de Lou dit un jour à Yen-hoei :

— J'ai entendu parler de l'excellent cocher de Pih du tong-yai ².

Yen-hoei répondit :

— Quand il est habile, il l'est ; mais néanmoins ses chevaux, avant peu, briseront leur joug. p.085

Ting n'en dit pas plus ³ mais rentra dans ses appartements et dit à ses lieutenants :

— Ce personnage est vraiment un détracteur.

Trois jours après, son chef d'écurie (S.) vint lui dire :

— Les chevaux de Pih du tong-yai ont brisé leur frein ; les deux de dehors ont rompu les rênes et fui de côté ; ceux du milieu sont rentrés à l'écurie.

Le duc entendant cela, bondit à travers son siège et fit appeler Yen-hoei en toute hâte. Quand le philosophe fut arrivé, le prince lui dit :

— L'autre jour je n'avais point compris la réponse de mon Maître ! Comment saviez-vous que cela arriverait ?

— Votre serviteur, répondit Hoei, l'a compris par la manière d'agir de cet homme. Jadis l'empereur Shun excella à gouverner les hommes et Tso-fu ⁴ à conduire les chevaux. Le premier n'épuisait pas les forces de son peuple, ni le second

¹ Disciple de Kong-tze.

² Ta-fou de Lou. Tchuang-tze raconte cela du cocher de Mou-Wang. Tong-yai est le nom du ta-fou d'après Ho. Pih était son ming.

³ Var. mécontent.

⁴ Cocher de Mou-wang des Tcheous.

Les entretiens familiers de Confucius

celles de ses chevaux ; c'est pourquoi ni l'un ni l'autre n'excitèrent les rébellions. Quant au cocher de Pi, en montant en char il prend les rênes et conduit, presse ses chevaux avec raideur, le corps droit. Il les fait aller, courir, galoper avec violence contre les règles de cour ; il leur fait faire de longues courses, courir des dangers ; leurs forces s'épuisent. Quand il en a besoin, il ne les trouve plus. C'est ainsi que votre serviteur l'a prévu.

Le duc reprit alors :

— Ce que mon Maître dit est d'une grande justesse. Je voudrais qu'il continuât un peu.

Hoei reprit :

— Les oiseaux épuisés veulent becquer : l'animal épuisé cherche à mordre ; l'homme épuisé trompe ; le cheval épuisé brise son frein. De l'antiquité ^{p.086} jusqu'aujourd'hui, on n'a pu épuiser ses inférieurs sans courir des dangers ¹.

1. Yen-hoei interrogeait Kong-tze sur les qualités du kiun-tze. Le Maître lui répondit :

— Une affection proche de la bonté parfaite, une mesure proche de la sagesse, ne point considérer ce qui est à soi comme grave et ce qui est à d'autres comme peu important, c'est ce qui constitue le kiun-tze.

— Et l'homme vulgaire ? ajouta Hoei.

Kong-tze :

— Croire très judicieux de détruire le bien des autres, estimer sage d'user d'artifice pour accuser, d'aimer à tromper, être

¹ Cela engendre la jalousie et les querelles. Le sens pourrait être : mortifier ceux qui veulent s'instruire et se moquer des incapacités naturelles. Cette historiette est mentionnée dans Tchuang-tze, dans Sun tze et autres, avec des variantes. Pour l'un il s'agit du cocher de Mou-wang : pour Tchuang-tze c'est celui de Tchuang-kong de Lou.

Les entretiens familiaux de Confucius

heureux des défauts d'autrui, rougir de s'instruire, et se prétendre capable de ce qu'on ne sait pas faire ¹, c'est là l'homme bas et vulgaire.

2. Yen-hoei disait de Tze-lou :

— Une vertu, un courage porté jusqu'à la violence, obtient rarement une mort naturelle.

Shu-sun ayant fait visite à Yen-hoei ne lui parla que des défauts et fautes des autres et les censurait. L'autre lui dit :

— J'ai entendu ceci de Kong-tze : « Parler du mal d'autrui, de ses vices, ne vaut pas se perfectionner, se corriger soi-même. C'est pourquoi le kiun-tze corrige ses propres défauts et non ceux des autres.

@

¹ Phrase résumée.

CHAPITRE XIX

La première visite de Tze-lou

@

1. p.087 La première fois que Tze-lou se présenta à Kong-tze, le Maître lui dit :

— Qu'est-ce que vous aimez le plus, quel est votre goût ?

Tze-lou :

— C'est de manier le glaive.

Kong-tze :

— Ce n'est pas là ce que je vous demande. Je vous parle de ce dont vous êtes capable et que vous pouvez augmenter par l'étude.

Tze-lou :

— L'étude, l'instruction ! À quoi cela sert-il ?

Kong-tze :

— Le prince lui-même, sans sage conseil, dévie certainement du droit ; le *shi* sans ami qui l'instruise, l'avertisse, manque certainement à son devoir. Celui qui conduit un cheval méchant, ne relâche pas le fouet. Celui qui veut tenir son arc (et s'en servir) ne le remet pas dans sa gaine ¹. Le bois qui suit le cordeau est droit ² ; l'homme qui prend conseil est saint. Si l'on étudie, que l'on estime l'instruction, à quelle perfection n'arrivera-t-on point ? ³

¹ Var. Celui qui use d'un arc ne le remet pas droit. Les arcs chinois étaient droit au repos et se pliaient violemment en arrière pour y mettre la corde.

² Il s'agit d'un arbre dessiné.

³ Com. Quand on sait abaisser son esprit pour s'instruire et interroger les autres on perfectionnera cet esprit par cet enseignement et l'on deviendra bon. Var. Qui, étudiant, etc. n'atteindra pas la perfection. Var. *hio* ou *tze* lettres. Si on fait cas d'interroger pour s'instruire.

Les entretiens familiers de Confucius

Abaissier les autres ¹, haïr les gens comme il faut, fait approcher le châtimeut. Aussi l'homme distingué, le kiun-tze, ne sait point ne pas s'instruire. p.088

Tze-lou :

— Les montagnes du midi ont un bambou qui ne plie pas, mais reste droit ; on doit le casser pour pouvoir en faire usage. (Fait en flèche) il traverse la peau d'un rhinocéros. À propos de celui-là que doit-on apprendre pour s'en servir ² ?

Kong-tze :

— Faites-en une flèche en lui mettant des plumes ; faites-lui une pointe aiguë avec le couteau et la pierre ponce ; ainsi elle entrera, n'est-ce pas, plus profondément.

Tze-lou à ces mots s'inclina profondément et dit :

— Je reçois cette leçon avec respect.

2. Plus tard, voulant visiter les pays de l'ouest, il vint l'annoncer à Kong-tze. Celui-ci lui dit :

— Vous ferai-je présent d'un char ou de sages paroles ?

Tze-lou :

— Je vous en prie, des paroles.

Kong-tze :

— Ne point violenter ceux qui sont incapables de grandes actions ³ ; ne point presser qui est incapable de mérite ; ne point se fier à ce qui est dépourvu d'amitié ⁴ ; se défier de qui n'agit point selon ses paroles ; ne point respecter qui manque aux rites : si l'on est fidèle à observer ces cinq points, on

¹ Var. Violier les règles de la bonté.

² Ou : comment l'instruira-t-on ? (métaphore).

³ Ou : incapables de porter loin ses pas, sa vertu.

⁴ Com. Si l'on ne perfectionne point son cœur pour être utile aux autres, ceux-ci ne pourront avoir de reconnaissance et nous rendre des bienfaits.

Les entretiens familiaux de Confucius

pourra grandir et durer, n'est-ce pas, et conserver longtemps son élévation.

Tze-lou : Je désire observer cela jusqu'à la fin de ma vie.

4. Tze-yu avait la mine d'un sage, d'un homme supérieur, mais dans ses actes il ne savait point se vaincre et garder l'attitude convenable. Tsai-yo ¹ avait un _{p.089} parler élégant et habile, mais il ne savait point se raisonner et choisir un parti sage.

Kong-tze dit à ce sujet :

— On augure des qualités d'un cheval, quand il traîne un char (par sa manière), et de celles d'un lettré quand il est inoccupé. De cette manière on ne faillit point. Mais juger un homme à son apparence, c'est le juger mal ; il en est ainsi de Tze-yu. Le juger d'après ses paroles, c'est également se tromper. Ainsi en est-il de Tsai-yu.

5. Kong-mie demandait à Kong-tze quel était le principe de sa conduite propre. Le Maître répondit :

— Connaître et ne point faire est pire que de ne point savoir. Aimer et ne point être fidèle est pire que de ne point aimer.

Si vous êtes dans la joie pour quelque chose, portez-la à son comble ², mais ne vous enorgueillissez pas. Si vous êtes dans la peine, soyez-en souverainement préoccupé et ne vous laissez pas abattre l'esprit.

Kong-mie reprit :

— Agir, pratiquer cela sur soi-même est-ce tout ?

¹ Tsai-yo ou Yu, disciple de Kong-tze cité plusieurs fois au *Lun-yu*. Kong-tze le considérait comme paresseux incorrigible (V. 9) mais très éloquent (XI. 2). Tze-Yu est également cité comme ministre de Tcheng (XIV. 9). Cp. *Tso-tchuen*, Siang-kong, an. 29.

² Ou : Soyez-en extrêmement joyeux. Com. livrez-vous à la joie, ne soyez pas de petit esprit en vous enorgueillissant.

Les entretiens familiaux de Confucius

Kong-tze :

— Régler ce qu'on ne peut pas faire (s'en abstenir) ; chercher à parfaire autrement ce dont on est incapable ; ne pas croire qu'un autre est incapable de faire ce qui est au-dessus de soi ¹ ; ne pas mépriser les autres à cause de ses capacités propres ; parler tout le jour, de manière à ne laisser aucun chagrin derrière soi ² ; agir de façon à ne point laisser de souci après p.090 son départ, c'est là ce qu'un sage seul sait accomplir.

Conséquemment détestez tout qui cause du chagrin ; faites avec une soigneuse diligence tout qui souffre des difficultés.

Ce qu'on a fait jusqu'à la fin de sa vie, une seule parole mauvaise peut le détruire. Comment ne pas se mettre en garde contre ce danger ³ ?

@

¹ Com. Ne point douter qu'un autre puisse faire parce que moi je ne puis.

² Ne dites rien qui laisse les autres en peine après votre départ.

³ Cette phrase est absente du texte de Tong-tchi, ordinairement plus prolixe que l'autre.

CHAPITRE XX

Kong-tze en danger

@

Tchao, roi de Tchou, avait envoyé un ambassadeur inviter Kong-tze à sa cour ; celui-ci alla au-devant de lui pour le saluer et lui faire ses hommages. Chemin faisant, il passa par le pays de Tchen et Tsai ¹.

Les grands et ministres de Tchen et Tsai se réunirent pour délibérer et se dirent : Kong-tze est un saint et un sage. Tout ce qu'il conseille, tourne à bien pour les princes ; s'il se met au service de Tchou, nos États seront fort en danger. Depuis longtemps ce que les grands de Tchen-tsai décident est contraire à sa pensée. Tchou est un grand royaume et cependant son prince vient recevoir Kong-tze ; s'il le gagne à son service, Tcheng-tsai servira et les grands y seront tous en grand danger.

Pour y parer, on fit cerner Kong-tze dans la ^{p.091} campagne par des hommes d'armes, en sorte qu'il ne pût s'échapper. Il n'avait que des provisions insuffisantes ; elles étaient interceptées. Pas d'issue ; impossible de se procurer du riz, des soupes, sept jours durant. Ses disciples qui l'accompagnaient, tombèrent malades. La grande âme de Kong-tze, de plus en plus ferme, ne se laissa point abattre ; il causait, chantait et jouait du kin. Mais voyant la mine défaite de ses disciples, il appela Tze-lou et lui dit :

— Le Shi porte : « Nous ne sommes ni des rhinocéros, ni des tigres, et nous sommes menés dans cet affreux désert. » Ce qui est à faire, m'échappe. Comment en sommes-nous venus là ?

Tze-lou, rouge de colère, se contraignit et dit :

¹ Deux États dont le territoire est maintenant au Ho-nan. Cp. Lun-yu, XI. 2.

Les entretiens familiaux de Confucius

— Le kiun-tze est sans abattement. Je ne puis croire que mon Maître n'ait pas été bon pour les gens, qu'il ne soit pas aimé d'eux. Je ne puis penser qu'il n'ait pas su être sage dans ses rapports avec eux ¹.

J'ai entendu cent fois notre Maître dire : Celui qui fait le bien, le ciel le récompense par les prospérités ; celui qui fait le mal, le ciel le rétribue par des calamités. Maintenant le Maître a accumulé en lui les vertus, il a embrassé la justice, et la pratique depuis longtemps. Comment donc est-il tombé dans cette extrémité ?

Kong-tze reprit :

— Yeu, vous n'avez pas bien compris la chose. Comme je vous l'ai dit, si l'on donnait toujours sa confiance en ceux que l'on juge d'une bonté parfaite, Pe-i et Shu-tsi ² ne seraient pas morts de faim au mont ^{p.092} Sheou-yang. Si ceux que l'on juge sages étaient toujours employés, le Wang-tze, Pi-kan ³ n'aurait pas eu le cœur ouvert. Si tous ceux que l'on estime fidèles étaient toujours récompensés, Kuan-long-fong ⁴ n'aurait point vu les supplices. Si ceux que l'on estime de bon conseil étaient toujours écoutés, Wou-tze-seou ⁵ n'aurait pas vu la mort. Que l'on réussisse ou pas, c'est l'occasion qui en est cause. Ce qui fait le sage et l'incapable, c'est la capacité. Le sage, le kiun-tze étend son instruction et approfondit les

¹ Selon Wang-su. Litt. Cette pensée que... je ne puis croire.

² *Pe-i* et *Shu-tsi*, deux frères célèbres par leur amitié fraternelle. Fils du prince de Kou-tchou qui avait désigné le cadet pour lui succéder, ils renoncèrent tous deux au pouvoir, l'aîné par respect pour la volonté paternelle, l'autre par respect pour son frère aîné. Quand Wou-Wang eut détrôné le dernier des Shang, ils restèrent fidèles à la dynastie déchue et se retirèrent au désert de Sheu-yang où ils moururent de faim.

³ Parent du tyran auquel celui-ci fit ouvrir le corps pour voir, disait-il, si le cœur a réellement sept orifices comme on le dit. Il voulait ainsi le punir de ses remontrances.

⁴ Officier de Kie, le dernier des Hia mis à mort par ce tyran pour le même motif que Pi-kan.

⁵ L'histoire de ce ministre est racontée au *Tso-tchuen*, liv. *Gai-kong*, an. XI [p.671]. Il servait le prince de Wou et lui conseillait de réduire l'État de Yue. Le prince ne l'écouta pas et l'envoya en mission à Tsi. Là, Tze-sen confia son fils à une famille du pays et changea son nom. Le prince de Wou fut irrité de cet acte et à son retour il le força à se tuer.

Les entretiens familiaux de Confucius

conseils, et cependant manque (parfois l'occasion) ; ceux qui manquent le temps sont nombreux ¹.

Comment Kieou seul (échapperait-il à cette condition de l'humanité ?)

Le coriandre, l'aglaé naissent dans la profondeur des forêts ; mais malgré l'absence des hommes, ces fleurs n'en ont pas moins de parfum ².

Le kiun-tze observe le tao et rend la vertu parfaite en lui ; mais pour éviter le malheur, la pauvreté, il ne change point de ligne de conduite. Les actes, leurs qualités dépendent de l'homme ; la naissance et la mort tiennent de l'ordre céleste. p.093

C'est ainsi que le prince de Tsin Tchong-er eut le cœur irrité et projeta la vengeance à Tsao et Wei ³. Il en fut de même de Sun-tsien, roi de Yue à Hoei-ki ⁴, de Siao-pe de Tsi à Ken.

Ainsi quand on est dans un État inférieur et sans affliction, la pensée ne s'étend pas au loin ; quand on est miséreux et qu'on se livre à l'oisiveté, la volonté, la pensée ne s'élargit pas ⁵. Qui peut prévoir la fin des aventures, l'issue des épreuves ?

Là-dessus Tze-Lou s'en alla appeler Tze-kong. Le Maître lui répéta ces paroles. Tze-kong, entendant cela, s'écria :

— La doctrine du Maître est vraiment d'une grande élévation. Le monde n'est point capable de supporter notre Maître, qui en montre toute la bassesse.

¹ C'est là qu'est la cause de l'infortune des sages. Com. T.

² Ainsi le sage n'a pas moins de vertu malgré ses malheurs. Litt. Ce n'est pas à cause de l'absence des hommes qu'ils ne sont pas parfumés.

³ Tchong-er, fils de Huan prince de Tsin, exilé par son père, eut de longues aventures que raconte le *Tso-tchuen* au règne de Hi-kong, an. 22 à 28. Dans sa fuite il fut méprisé par le prince de Wei ; le prince de Tsao voulut le faire déshabiller pour voir la forme extraordinaire de ses côtes. Tchong-er s'en vengea plus tard. An. 28.

⁴ Ce prince avait été défait par le roi de Wou et avait dû se réfugier dans la forteresse de Hoei-ki. V. *Tso-tchuen*, Gai kong, an. 1, 13, 17.

⁵ Ho-meng-tsun explique ceci en en rapprochant le passage de *Meng-tze* VI. 6. 2. § 15, où il est dit : Quand le ciel veut conférer une grande dignité, il commence par l'éprouver par des malheurs, la misère etc. pour l'exciter et le fortifier.

Les entretiens familiers de Confucius

Kong-tze, à ces paroles, reprit :

— Le bon agriculteur peut semer, mais il ne dépend pas de lui de récolter. L'artiste habile peut exercer son art, mais il ne peut suivre les idées des hommes.

Le kiun-tze peut cultiver ses principes, il peut poser les fils et les mettre en ordre dans son tissu ; mais les tenir en ordre et bien réglés, c'est ce qu'il ne peut assumer sur soi ¹. p.094

Maintenant vous ne savez pas pratiquer votre doctrine et vous cherchez à être capable. Tze votre pensée est bien étroite. Vous ne savez pas porter vos vues au loin.

Tze-kong partit là-dessus et Yen-hoei arriva à son tour. Kong-tze lui tint le même langage qu'aux deux autres. Yen-yuen s'exclama comme Tze-kong et ajouta :

— Malgré cela, notre Maître a su pratiquer cette doctrine.

Cette incapacité, quel malheur ! et malgré cela on paraît un kiun-tze. Que cette doctrine ne soit pas cultivée, c'est ce que je déteste. Cette doctrine parfait la personne ; qu'en ce temps nous ne sachions pas la mettre en pratique, c'est la honte d'un État. Qu'on ne la partage pas, quelle douleur pour notre Maître !

Kong-tze entendant ces ardentes paroles, fut satisfait et répondit en souriant :

— C'est bien ainsi. La descendance des Yeu a fait de vous un homme à grande ressource, moi je serai votre intendant.

Après cet entretien Kong-tze envoya Tze-kong à Tchou (avertir le roi de ce pays de sa situation). Le roi Tchao arriva aussitôt avec des soldats et ainsi Kong-tze put échapper au péril ².

¹ Il peut parfaire ce qui dépend de lui, il ne peut déterminer ce qui dépend des autres. On ne peut sortir de la nature.

² L'histoire du danger que courut le grand philosophe est raconté par différents historiens avec des variantes. Elle est mentionnée dans la biographie du grand homme par Sse-ma-tsien ; Sun-tze, Lie-tze et autres encore la rapportent mais sans ces discours qui font l'ornement de ce passage. La fin de l'aventure est racontée au *Sze-ki* comme dans notre livre. Le *Lun-yu* fait allusion plusieurs fois au danger où se trouva

Les entretiens familiaux de Confucius

2. Lorsque Kong-tze fut en péril entre Tsai et Tchen, il fut privé de nourriture pendant sept jours ; ses disciples étaient malades de faim. Pour lui il jouait du kin et chantait. p.095

Tze-lou étant venu près de lui, lui dit :

— Ces chants du Maître sont-ils bien convenables ?

Kong-tze ne répondit pas d'abord, mais quand il eut achevé sa strophe, il dit :

— Yen, venez, je vous le dirai. Quand l'homme supérieur aime la musique, il est sans orgueil ; l'homme vulgaire qui s'y plaît n'est point peureux. Qui sait cela ? Seigneur, vous êtes-vous attaché à moi, sans me connaître ?

Tze-lou, peu satisfait de ces paroles, prit sa hache et se mit à danser ¹. Après trois mouvements, il s'en alla et Kong-tze continua à faire de la musique pendant les sept jours, sans cesser.

Tze-lou finit par s'irriter et vint le trouver pour lui dire :

— Est ce bien là le temps de faire de la musique ?

Kong-tze continua ; puis quand son air fut joué, il lui répondit :

— Yen, je vous ai dit précédemment que Huan de Tsi eut le cœur ému et irrité à Keu, Keu-tsien à Tsang-ki et Weu de Tsin contre les Li. Celui qui ne vit point dans l'obscurité, ne pense pas au loin ; celui qui n'est point éprouvé, n'a qu'une sagesse bien étroite. Quand on sait cela, comment n'atteint-on pas à cette sagesse ?

Et là-dessus, il se leva. Le lendemain matin, il fut tiré de cette position périlleuse. Tze-kong prit alors les rênes du char et dit :

son héros entre Tchen et Tsai. Le fait est bien authentique mais les détails ajoutés ici ne le sont aucunement. *Tchuang-tze*, C. 28 raconte une partie de ces détails.

¹ Var. Son bouclier. D'après le *Tso-tchuen* on dansait ainsi le Ta-hia. Tchuang-tze met aussi un bouclier dans la main de Tze-lou. Il nous montre également tous les disciples découragés et Kong-tze demeurant ferme.

Les entretiens familiers de Confucius

— Nous, disciples de Kong-tze, c'est en suivant notre maître que nous sommes tombés dans ce péril ; nous ne l'oublierons jamais.

Kong-tze répliqua :

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? Un proverbe le dit : Que l'on se casse trois fois l'avant-bras, un habile médecin répare ce mal. Ce qui est arrivé entre Tchen et Tsai est l'effet de la bonne ^{p.096} fortune de Kong-tze, et ses disciples qui l'y ont suivi sont d'heureuses gens. Je l'ai entendu dire : un prince qui n'a pas été dans la détresse, n'est pas un souverain accompli. Un homme distingué qui n'a point connu le malheur, n'a point une vie achevée ; sa conduite n'atteint point la perfection. (Les plus grands princes ont connu le malheur.) Tang a été dans la détresse à la Tour des Hia ¹ ; Wen-wang a été prisonnier à Yeu li ² et Mou, prince de Tsai, à Hiao ³. Huan de Ts'i fut dans l'angoisse à Tchang-tcho ⁴.

Ainsi les malheurs, les détresses arrivent de l'hiver à l'été et des temps chauds aux froids. Le sage seul comprend cela, mais l'explique difficilement. Le *Yi* dit : dans la détresse, succès et raffermissement. L'homme vraiment grand est heureux et sans remords ; il ne se fie pas aux bruits qui courent ⁵. Le saint a difficilement confiance dans les hommes. Dans ma situation critique entre Tchen et Tsai avec mes quelques disciples, j'ai commencé à apprendre qu'ils manquaient de zèle et de force d'âme. Cela donna lieu à des pensées pénibles.

@

¹ Où Kie l'avait enfermé.

² Wen-Wang fut tenu prisonnier par Sheou.

³ Voir le *Tso-tchuen*, duc Hi, 32^e année, défaite de l'armée de Ts'in à Hiao. Tout cela est raconté dans ces annales et aux *Kue-yu*.

⁴ *Ibid.* *Tchuang*, Xe année.

⁵ Paroles de Tang en prison.

CHAPITRE XXI

De l'entrée en charge

@

1. p.097 Tze-tchang interrogeait Kong-tze sur l'entrée en charge.

Le Maître lui dit :

— Conserver le calme intérieur ¹ quand on recherche des louanges, est chose fort difficile.

Tze-tchang :

— Comment donc faut-il faire ?

Kong-tze :

— Quand on a des vertus, des mérites, ne point présumer de soi, n'apporter aucune négligence à apprendre ce qu'on ne sait pas encore faire, ne point laisser paraître ses défauts ², ne point mettre à exécution une parole fautive, ne point imiter ce qui est mauvais, ne point retarder une affaire qui peut être faite présentement. Le kiun-tze qui a ces 6 qualités a le calme intérieur, et les louanges lui arrivent, sa gestion prospère.

C'est de l'irritation ³ que naissent les procès et les jugements criminels. Repousser les bons conseils, c'est ce qui arrête les délibérations (nécessaires à la réussite des affaires). Agir trop précipitamment, c'est la source des manquements aux règles, aux rites. La négligence fait perdre l'occasion favorable, fait arriver trop tard. L'esprit de dépense, la prodigalité rend

¹ C'est ce par quoi on perfectionne son intelligence ; les louanges recherchées ont pour but de conserver longtemps ses fonctions. Le Com. observe que Kong-tze dit *tsiu*, recevoir, prendre, et pas *tek* obtenir.

² Com. ne point s'en irriter.

³ Ou : celui qui s'irrite est celui de qui naît.

Les entretiens familiaux de Confucius

toutes les ressources insuffisantes. Vouloir tout faire par p.098 soi-même, c'est le moyen de ne point achever parfaitement.

Le kiun-tze entrant en fonction rejette ces six manières d'agir, et alors il est en paix, les louanges lui viennent, son gouvernement prospère. Il entre en charge, se tourne vers le midi (comme le souverain) et selon la justice, il la règle ; d'une sagesse essentielle, il la pratique généralement ¹.

Il cherche en tout ce qui est avantageux (au peuple) et évite ce qui lui nuit, sans viser à la récompense. Aussi si le fonctionnaire mis en charge ne gouverne pas bien, les troubles naissent bientôt, et les querelles, les luttes surviennent. Aussi le prince éclairé est alors indulgent à supporter les défauts de son peuple. Bienveillant, compatissant il fléchit, adoucit le peuple ; et le peuple se conduit de soi-même comme il faut (ou : atteint sa fin). Le prince placé en haut est le modèle du peuple, sa règle ; les fonctionnaires investis de l'autorité, sont comme son vêtement extérieur ². Ses officiers proches du prince ³ recherchant sa faveur, sont le fondement de tous les droits, de toutes les convenances.

Quand les principes ne sont pas maintenus droits, le peuple faillit. Quand le vêtement extérieur n'est pas ce qu'il doit être, le peuple est dans le trouble. Quand les officiers royaux recherchent la faveur ⁴, alors les fonctionnaires manquent à leur devoir, se souillent de fautes.

Jadis les chefs des nations portaient le bonnet *Mien* avec les enfilades de perles par devant, couvrant ainsi les yeux. Les rubans des côtés couvraient les oreilles, p.099 arrêtant ainsi les

¹ Une autre construction est aussi possible.

² Qui le protège contre le froid, etc.

³ Qui servent la personne du souverain.

⁴ Com. *te long yu kiun-tche*.

Les entretiens familiaux de Confucius

sons extérieurs (pour rester dans le recueillement et la méditation des principes de sagesse).

L'eau parfaitement pure est sans poisson ; l'homme parfaitement sage, n'a point de suivants adulateurs ¹. Ce qui est courbe, il le redresse et fait qu'on l'emploie de soi-même ². La bienveillance rendue indulgente, il fait qu'on la brigue pour soi-même. Se conformant aux lois d'une manière bien pondérée, il fait qu'on les recherche pour les pratiquer.

Si quelqu'un du peuple commet une faute légère, il recherche ses bonnes actions pour pouvoir pardonner. S'il s'agit d'une grande faute il en scrute la cause pour pouvoir, usant d'humanité, faire une commutation de peine. En cas de crime digne de mort, il accorde encore la vie, poussant ainsi la bonté à son comble ³.

Ainsi le haut et le bas s'entr'aident et ne se divisent pas ; le tao corrige, se propage et rien ne le voile.

C'est la perfection du gouvernement du peuple, le grand service de l'exercice des fonctions publiques.

Quand il eut entendu ce discours, Tze-tchang se retira et le mit par écrit.

2. Tze-Lou demandait à Kong-tze :

— Le kiun-tze s'afflige-t-il jamais ?

Le Maître répondit :

— Nullement. Quand le kiun-tze entreprend une chose, s'il ne réussit pas, il est content de son dessein. S'il réussit, il se réjouit de son succès. Ainsi il est toujours dans la joie jusqu'à la fin de son être et n'a point un seul jour de peine.

¹ Aucun n'est attaché à soi-même.

² Com. *tze-min* peuple.

³ D'après les Com.

Les entretiens familiaux de Confucius

L'homme vulgaire est tout autrement. S'il ne réussit pas, il s'afflige de son insuccès ; s'il a gagné quelque chose, il craint de le perdre. Ainsi il est toujours dans la peine et n'a pas un jour de joie.

3. Tzeng-tze, un jour, vêtu de mauvais habits, labourait au pays de Lou. Le prince l'ayant appris, envoya lui demander de venir à la capitale. Tzeng-tze refusa avec persistance. L'envoyé lui dit :

— Maître, ce n'est point vous qui cherchez les hommes ; ce sont eux qui vous recherchent. Pourquoi n'acceptez-vous pas ?

Tzeng-tze répondit :

— Je l'ai entendu dire, ceux qui reçoivent les autres et les favorisent, les craignent toutefois¹. Ceux qui donnent, traitent ceux qui reçoivent avec hauteur. Si, servant le prince, j'ai des dons, cela ne m'enorgueillirait-il pas ? Puis-je ne pas craindre ? J'aime mieux être pauvre et ne point m'abaisser que d'être riche et de craindre les hommes.

Kong-tze ayant appris cela, dit :

— Les paroles de Tzeng-tze suffisent pour comprendre en elles toutes les règles. S'il n'en était point ainsi, comment en formuleraient-on (mieux) l'ensemble ?

@

¹ Ou : ceux qui sont reçus et favorisés de dons.

CHAPITRE XXII

Tze-kong cherche le repos

@

1. Tze-kong dit à Kong-tze :

— Je suis fatigué de l'étude, comme épuisé à la pratique de la sagesse ; je voudrais me reposer et servir le prince. Puis-je le faire ?

Kong-tze répondit :

— Le *Shi* porte ceci : toujours attentif et soumis, du matin au soir appliqué aux _{p.101} affaires entreprises ¹ ; servir le prince, c'est chose difficile. Pourrait-on s'y reposer ?

Tze-kong :

— S'il en est ainsi, je désirerais me reposer (en retournant chez moi et vivant) au service de mes parents.

Kong-tze :

— Le *Shi* dit : « le fils pieux n'est jamais fatigué ² ; rendant constamment service, faisant sans cesse quelque bien à ses parents, exerçant sans cesse les œuvres de la bonté du cœur. »

Servir ses parents n'est pas chose facile, peut-on penser à s'y reposer ?

Tze-kong :

— En ce cas je me reposerai (en me mariant) avec ma femme et mes enfants.

Kong-tze :

¹ P. IV. 3 od. § 2.

² III, 2, 3, 5.

Les entretiens familiaux de Confucius

— Le *Shi* dit : « Je dois servir d'exemple à mon épouse et jusqu'à ses frères et ainsi bien gouverner sa maison et l'État ¹. »

Une épouse ! c'est un sujet difficile, pourrait-on avec elle se reposer ?

Tze-kong :

— Soit ; je me reposerai avec des amis.

Kong-tze :

— Le *Shi* porte : « Les amis doivent s'entraider pour se porter mutuellement à respecter les principes des vertus ². »

Les rapports entre amis sont choses difficiles. Comment s'y reposer ?

Tze-kong :

— Alors je me reposerai dans la culture des champs.

Kong-tze :

— Le *Shi* dit encore : « Pendant le jour recueillez les herbes ; à la nuit liez-les en gerbes ; montez vite à vos greniers, nous devons commencer ^{p.102} à semer les grains ³ ». — La culture est un ouvrage difficile. On ne peut s'y reposer.

Tze-kong :

— Ainsi il n'y a point pour moi de repos.

Kong-tze :

— Voyez au loin ces collines en promontoires ; élevées, immobiles, comme des urnes (les cimetières) et vous saurez comment, où l'on peut se reposer.

¹ III, I, 6, 2. C'est Wen wang qui parle.

² III, II, 3, 4. Le sens de cette phrase vague est un peu différent ici de ce qu'il est au *Shi* : avec un maintien grave et digne.

³ Après que les fourrages ont été récoltés. I, 15, 1, 7.

Les entretiens familiaux de Confucius

Tze-kong :

— Quel langage élevé. La mort ! C'est le lieu du repos pour le kiun-tze. L'homme vulgaire seul cesse son travail (en ce monde).

2. Tze-lou demanda à Kong-tze :

— Y a-t-il ici-bas des gens qui se lèvent le matin et se couchent à la nuit, qui cultivent leurs champs, leurs plantations et le reste, qui ont les pieds et les mains durcis de muscles, calleux de peau en travaillant pour nourrir leurs parents et qu'on ne peut appeler des fils pieux ? Comment cela se ferait-il ?

Kong-tze :

— Ce sont ceux qui ne sont point respectueux en leurs manières, ni soumis dans leurs paroles, dont le visage ne porte point les marques de la joie (qu'ils ont à entretenir leurs parents au prix de leurs peines).

Les anciens avaient ce dicton : Un habit même bien arrangé autour du corps et même doublé ne vous suffit pas ¹ (N'est pas ce sur quoi vous pouvez vous reposer).

Maintenant le fils qui s'épuise à faire ce que vous dites et auquel il manque ces trois choses ² ne peut encore être qualifié de pieux. Pourquoi cela ?

Yeou, vous restez sans répondre ³. Je vais vous le p.103 dire : Quoique l'on ait la force, la puissance d'un officier d'État ⁴ on ne peut de soi-même s'élever en vertu. On ne le peut sans énergie vigoureuse. La violence n'y suffit point ⁵.

¹ Bien que le fils donne un habit à son père, l'en revête et l'enveloppe parfaitement, si ce fils n'a pas un cœur soumis, son père ne peut se reposer, compter sur lui. Sun-tze explique un habit défectueux.

² Le respect, la soumission, l'air joyeux.

³ Sun-tze qui rapporte ce fait dit que « Tze-lou restait à réfléchir ».

⁴ *Kue-shi*.

⁵ *Puh-ho*. Var. *puh-pien*.

Les entretiens familiers de Confucius

Aussi à l'intérieur, quand on agit, on ne corrige pas ses propres défauts ; à l'extérieur quand on parle on ne recouvre point les fautes de ses amis. C'est pourquoi le kiun-tze, chez lui, tient une conduite droite et correcte ; hors de chez lui, il témoigne de l'amitié aux sages ; comment ne mériterait-il pas le titre de fils pieux ?

3. Kong-tze était venu de Wei à Tsin ¹. Arrivé au Ho, il entendit dire que Kien-tze de Yue avait tué Tao-tcheu, Ming-tu et Shun-hoa ². Il s'approcha du fleuve et dit en soupirant ³ :

— Que c'est beau, cette eau coulant sans cesse ! Et Kieu ne peut la traverser, vu son destin.

Tze-kong ⁴, le voyant, accourut et dit :

— Oserais-je demander ce que vous voulez dire ?

Kong-tze répondit :

— Tao-tcheu, Ming-tu et Shun-hoa étaient de sages officiers de Tsin : Kien-tze de Yue (ayant d'abord besoin des services de ces deux hommes) étant encore irrésolu, les employa ; puis gouvernant lui-même et parvenu à ses fins, il les mit à mort et gouverna seul.

Mais je l'ai entendu dire : quand on fait mourir en ouvrant le ventre, alors le ki-lin ne vient point à cette banlieue. Quand on épuise les étangs en pêchant, les dragons n'habitent plus les profondeurs.

¹ Ceci se passait la 5e année du duc Gai, quand Kong-tze avait 62 ans. Sse-ma tsien le raconte comme arrivé quand Kong-tze avait abandonné Tchen pour se rendre à Wei. Ling-kong de Wei, vieux et négligent, n'avait point su mettre le sage en fonction. Aussi s'en allait-il & Tsin voir Kiuen-tze lorsqu'il apprit la nouvelle du meurtre.

² Sse-ma-tsien donne autrement le nom du premier.

³ Nan-hoa-tzo dit qu'il prit sa lyre et chanta.

⁴ Al. Tze-lou.

Les entretiens familiers de Confucius

Quand on renverse les nids et brise les œufs, les phénix ne viennent plus planer sur cette ville. Comment, en ce cas, pourra-t-on éviter les calamités de ce genre ?

Les oiseaux et les animaux savent éviter ce qui n'est point conforme à la nature. À bien plus forte raison les hommes doivent-ils le faire.

Là-dessus il s'en retourna et s'arrêta à Tsao-hiang ¹ où il composa une ode pour exprimer sa douleur de ce meurtre.

4. Kong-tze s'en allait à Song ². Un homme de Khuang, nommé Kien-tze, le fit envelopper par des cuirassiers. Tze-lou indigné agitait sa lance et voulait lui livrer le combat. Kong-tze l'arrêta et lui dit :

— C'est mal. Avez-vous cultivé la bonté et la justice pour ne point savoir éviter les vices des profanes et des gens vulgaires (leur amour du trouble et des luttes) ? Si vous ne connaissez pas bien le *Shi* et le *Shu*, si vous ne vous êtes pas exercé à la musique et aux rites, c'est ma faute. Mais si vous suivez les anciens rois dans leur amour des règles antiques et tombez en quelque malheur, ce n'est point moi qui en suis cause ³ ; c'est le destin céleste. Au lieu d'attaquer, chantez, et je vous _{p.105} accompagnerai.

Tze-lou prit alors son luth et chanta ; Kong-tze l'accompagna. À la fin de la troisième strophe, les gens de Khuang défirent leurs cuirasses et cessèrent leur opposition ¹.

5. Kong-tze disait :

¹ Point la localité de ce nom en Lou, dit Ho. L'ode est ici désignée par son nom : *pien-tao*.

² Ceci se passait la 14^e année du duc Ting, le 10^e mois. Kong-tze avait quitté Wei et se rendait à Tchen. Il traversait le pays de Khuang au royaume de Wei. Un homme de la ville le prenant pour un ancien chef qui avait tyrannisé ce canton voulut l'arrêter.

³ S'il vous arrive comme à Yang-hu (le tyran de Khuang) ce n'est point la faute de Kieu.

Les entretiens familiaux de Confucius

— Celui qui n'a point visité les hautes montagnes, comment connaîtrait-il les dangers des précipices, des chemins escarpés ? Celui qui n'est pas descendu dans les abîmes profonds, comment connaîtrait-il les dangers de l'immersion dans les flots ? Celui qui n'a point vu la vaste mer, comment connaîtrait-il les périls du vent et des flots ? Celui qui a évité ces conjonctures ne se trouve point dans le cas de savoir ce qui en est, n'est-ce pas ? ². Le lettré qui considère attentivement ces trois pensées évite de compromettre sa propre personne ³.

6. Keu Pe-yu de Wei était un sage, mais le duc Ling ne le mit pas en charge. Tze-hia, par contre, en était indigne et le prince lui confia une haute fonction. Sze-yu en fut fort affligé ; il donna de nombreux conseils à Ling, mais celui-ci ne les suivit pas. Sze-yu étant tombé malade et sur le point de mourir, appela son fils et lui dit :

— Quand je serai mort, prépare mon deuil dans le tang du nord. J'étais à la cour de Wei ; je n'ai pu mettre en charge Keu Pe-yu et écarter Ni-tze-hia. J'étais sujet et ne pouvais reprendre mon prince ; mais ce que je n'ai pu vivant, je le puis mort, en n'exécutant pas complètement les rites. Place mon cadavre sous la fenêtre pendant toute la cérémonie dont je serai l'objet ⁴.

p.106 Son fils fit ce qu'il avait prescrit. Le prince vint faire ses condoléances et voyant la position du corps du défunt, il en exprima son étonnement. Le fils le lui expliqua d'après les ordres de son père. Entendant cela, le prince se troubla, perdit contenance et dit :

¹ Tchuang-tze raconte la même histoire à peu près dans les mêmes termes (ch. XVII) mais fait tenir un long discours qui ne se trouve point ici. Ce n'est point une *forgery* comme dit Giles.

² Al. Celui qui ne s'est point trouvé etc. c'est celui qui etc.

³ Al. De se compromettre avec d'autres.

⁴ Peut-être : à la fin, quand je serai fini etc. Le cadavre devait être placé dans l'embrasement de la porte, puis au haut de l'escalier de l'est, enfin à la place des hôtes sur l'escalier de l'ouest, selon les cérémonies du petit, du grand ensevelissement et de l'enterrement.

Les entretiens familiers de Confucius

— C'est ma faute, à moi, malheureux !

Et là-dessus il fit mettre le cadavre à la place des hôtes, mit en charge Keu Pe-yu et enleva la sienne à Ni-tze-hia qu'il éloigna de la cour.

Kong-tze ayant appris ce fait, s'écria :

— Jadis les conseillers savaient mourir, et c'était tout. Il n'en fut point comme Sze-yu dont le cadavre sut encore instruire et émouvoir son prince. Ne peut-on pas le dire fidèle et droit par excellence ?

@

CHAPITRE XXIII

Les vertus des cinq Tis

@

1. Tsai-ngo demandait à Kong-tze ce qu'était Hoang-ti. Le Maître répondit :

— Hoang-ti, en naissant, avait déjà toute l'intelligence. À peine né, il savait déjà parler ; il était d'une perspicacité intuitive et d'âme pure. Fort, généreux, habile, droit, sincère ; parvenu à l'âge viril, il était d'une intelligence parfaite.

Il gouverna les cinq khis (la substance des cinq éléments) ; il fixa les cinq mesures (la balance et ses poids, le setier et le muid, le pied, la coudée (de dix pieds), le _{p.107} li (de mille pas). Il mesura les 4 plages du ciel, il apprivoisa les bœufs et attela les chevaux. Il dompta les bêtes féroces. Il combattit Yen-ti dans la plaine de Yuen, et le vainquit après trois combats. Il créa les longs vêtements des deux espèces principales ¹. Il commanda au prince du Vent et aux régents des quatre plages (*fang-mu*) et préposa Ta-Hong au gouvernement du peuple ².

Se conformant aux lois du ciel et de la terre, il connut les causes de tous les faits clairs ou mystérieux ; il pénétra les principes ³ de la vie et de la mort ; de la subsistance et de la déperdition. Il sema à leur temps, les cinq espèces de céréales ; il éprouva le goût des végétaux. Il étendit sa bonté sur les oiseaux, les quadrupèdes, les vers, les insectes. Il considéra le soleil, la lune, les étoiles et les planètes. Il mit en

¹ Blanc et noir et noir et bleu avec des haches comme ornement.

² On ne sait ce que c'est, dit Ho-meng. Au Yong-tcheu il y a une famille Hong et Ta-hong est un lieu de sépulture (Shi-tchuen).

³ Litt. ce qui s'en dit.

Les entretiens familiers de Confucius

œuvre toute l'énergie de son cœur, ses oreilles et ses yeux ; il usa avec mesure, il régla l'usage de l'eau, du feu, des richesses, des êtres vivants pour entretenir la vie du peuple.

2. Tsai-ngo :

— Oserais-je vous interroger au sujet de Tchuen-hiu ?

Kong-tze :

— Tchuen-hiu était calme et pur, d'un esprit profond pour éclaircir les doutes, pénétrant la nature des choses ; s'appliquant à développer les richesses pour le bien de la terre ¹ ; observant les temps pour décrire et représenter le ciel ; se conformant aux esprits pour régler les rapports (du haut et du bas) ; gouvernant la ^{p.108} nature du principe vital pour instruire les masses ² ; se purifiant, se perfectionnant lui-même par les sacrifices et les prières ; parcourant les 4 mers pour donner la tranquillité aux peuples ; au nord jusqu'à Yen-ling ³ ; au sud jusqu'au Kiao-tchi ⁴ ; à l'ouest jusqu'aux grands déserts de sables ; à l'est jusqu'au Fan-Mu ⁵.

L'origine du mouvement et du repos, la nature du grand et du petit, la source de la lumière du soleil et de la lune, il n'est rien qu'il n'approfondît.

3. Tsai-ngo :

— Pourrais-je vous interroger au sujet de Ti-kou ?

Kong-tze :

— Kao-sin ⁶ en naissant était plein d'intelligence ; de lui-même il dit son nom. Généreux, bon, répandant les bienfaits,

¹ Com. pour les êtres vivants.

² Com. le Khi des 4 saisons, la nature des 5 éléments pour réformer les hommes.

³ Actuellement Yen-tcheu.

⁴ La Cochinchine au-dessus de laquelle le soleil semble passer.

⁵ Île au milieu de la mer, où s'élève le mont Tu-suk, couronné d'une forêt.

⁶ Nom particulier de Ti-Kou.

Les entretiens familiaux de Confucius

sans regard sur lui-même ; perspicace au point de voir les choses lointaines, pénétrant par son intelligence les mystères secrets, se conformant aux lois du ciel et de la terre, connaissant ce qui angoisse le peuple, bon et digne, bienveillant et sincère, il se gouvernait, se perfectionnait lui-même et le monde lui obéissait. Recevant les ressources du pays, il les employait avec prudence ; s'occupant d'instruire le peuple, il l'engageait à mettre son instruction à profit.

Il observait la venue du soleil et de la lune ; à la nouvelle lune il saluait son arrivée et accompagnait son départ. Il mit en lumière les conditions des esprits et des kuei, il les honorait et servait, son visage respirait ^{p.109} la concorde, sa vertu était d'un grand poids, son action conforme aux saisons ; ce qu'il suivait était la nature supérieure.

Il suivait toutes les transformations que subissent le soleil et la lune en leur lumière, le vent et la pluie en leur venue.

Tsai-ngo :

— Et l'empereur Yao ?

Kong-tze :

— Sa bonté était comme celle du ciel, son savoir comme celui des esprits. On allait vers lui comme vers le soleil ; on le regardait de loin comme les nuages (bienfaisants dont on attend la pluie). Riche, il était sans orgueil ; grand, il savait s'abaisser ¹ (sous lui). Pe-i forma les rites et Kuei-long ², la musique. Il exila les quatre grands criminels et le monde fut soumis. Sa parole était sans duplicité ; sa vertu, sans aucun vice. Entre les quatre mers partout où ses vaisseaux ou ses chars arrivaient, les barbares en étaient heureux.

¹ Tse-ma-tzi, dit-il, ne se relâchait pas.

² D'après le *Shu*, ce sont deux personnages, dont le premier régla la musique et le second (Long), la langue.

Les entretiens familiaux de Confucius

Tsai-ngo :

— Oserais-je encore vous interroger quant à Shun.

— Shun était d'une piété, d'une amitié célèbres dans tout l'univers. Il servit ses parents à Tao-yu. Généreux, doux, noble de cœur, habile, il connaissait les temps, craignait le ciel et aimait le peuple. Plein de pitié pour les morts, il chérissait les vivants. Il reçut le mandat suprême par suite de son double mariage. Éclairé, sage, perspicace, il fut le souverain du monde.

Empereur, il commanda à vingt-deux ministres ¹. Il imita Yao en tout ; il exerça ses fonctions avec la _{p.110} plus haute intelligence, toujours attentif sur lui-même et c'est tout ².

Le ciel fut en paix et satisfait ; la terre atteignit sa perfection ; il exerça sa surveillance jusqu'aux quatre mers par des visites personnelles qu'il faisait une fois tous les cinq ans.

Il fut trente ans sur le trône, ayant succédé à Yao à l'âge de 50 ans. Enfin il mourut ³ et fut enterré à Tsong-wu.

Tsai-ngo :

— Pourrais-je enfin vous parler de Yu ?

Kong-tze :

— Le prince de Hia (Yu) était plein de talents, généreux, supérieur en tout, de cœur pur ; sa vertu était sans défaillance ; sa bonté pleine d'affection ; sa parole absolument sûre ; sa voix parfaitement harmonique ; toute sa personne, la loi vivante. Fort et constant, profond dans ses conceptions, il était de tous les événements et la chaîne et la trame ; toute

¹ Les quatre *yo* ou chefs des régions, les 9 *tchins* ministres des divers départements et les 12 *mous* ou gouverneurs de provinces.

² Au *Lun-yu*, Kong-tze dit : Celui qui gouverna sans agir ce fut Shun. Comment, attentif sur lui-même, droit et juste, se tenant tourné vers le sud ; c'est tout.

³ Il monta le mont Fang, *fang-yo*. Le *Shu* n'a que les 2 premiers mots. Voir Legge p. 5.

Les entretiens familiaux de Confucius

son activité était dirigée vers le Maître de tous les esprits ¹. Par sa bienveillance il était le père-mère du peuple.

À sa gauche était la règle et le cordeau ; à sa droite, le compas et l'équerre ² ; suivant la marche des quatre saisons, atteignant les quatre mers, pacifiant les neuf provinces, il soutenait les neuf cieux ; d'une ouïe et d'une vue très claire il dirigeait le monde. Il avait créé ses ministres Kao-yao et Pe-i pour soutenir son gouvernement. Aussi de tous les peuples, jusqu'aux quatre ^{p.111} extrémités du monde, nul n'osait ne point se soumettre. Il leva six armées pour châtier ceux qui ne venaient pas rendre hommage.

@

¹ (U.) Termes très remarquables. Ce que le commentaire explique par Shang-ti.

² Il faisait tout avec mesure et selon la plus stricte justice.

CHAPITRE XXIV

Les cinq Tis

@

Ki-k'eng-tze demandait à Kong-tze :

— J'ai entendu jadis le nom des cinq Tis, mais je ne sais pas ce que c'est en réalité. Oserais-je vous prier de me le dire ?

Kong-tze répondit :

— Je l'ai moi-même entendu expliquer jadis par Lao-tan de cette façon.

Le ciel a cinq éléments : le bois, le métal, le feu, l'eau et la terre.

Ces cinq substances se partagent le temps ¹ ; transformant et développant, ils constituent tous les êtres. Leurs esprits, on les appela les cinq Tis ².

Les anciens souverains, à chaque dynastie nouvelle, changeaient de nom appellatif en suivant l'ordre des cinq éléments. Les éléments alternent. Se succédant ainsi l'un à l'autre, les rois figuraient leur règne par l'image de ces cinq principes ³. Vivants, ils furent des rois illustres ; morts, ils s'associèrent les cinq éléments.

K'eng-tze :

— Comment Tai-hao commença-t-il par le bois ? Le bois fut-il son commencer ? _{p.112}

Kong-tze :

¹ L'année ayant 360 jours, chaque élément en a 72, pour former les êtres, rien n'est sans eux.

² Ils aident le ciel à former convenablement les êtres (*li-wuh-tche*).

³ Le premier commençant par le bois, le second prit le métal pour emblème.

Les entretiens familiaux de Confucius

— Les cinq éléments, dans leur action, commencent par le bois. Le bois, les arbres, appartiennent à l'est d'où naît toute chose. C'est pourquoi les rois réglant ceci, ont, principalement par la vertu du bois, régné sur le monde. Après cela on suivit l'ordre de l'engendrement des éléments pour établir le nécessaire.

Keng-tze :

— J'ai entendu dire que Keu-mang était régent du bois, Tcho-yong, du feu ; Yuk-sheu, du métal ; Hiuen-yueu, de l'eau et Heu-tu, de la terre.

Ainsi Ta-hao (Fu-hi) ayant pris le bois pour associé, Ho-ti (Shen-nong) prit le feu ; Hoang-ti, la terre ; Shao-hao, le métal, et Tchien-hu, l'eau ¹.

Ainsi il se fit que les éléments naquirent (se produisirent) ² et ne furent plus troublés (comme dans le chaos).

Le prince :

— Dites-moi, je vous prie, ce que sont les Tis en eux-mêmes ?

Kong-tze :

— Les cinq régents des éléments ont le nom de fonctionnaires, administrateurs des cinq éléments. Ceux-ci assistent Shang-ti et complètent ses œuvres ³.

Leurs régents ont été appelés *Ti* parce que Fu-hi et ses successeurs lui ont associé les éléments. De là leur titre posthume.

Le fils de Shao hao avait quatre oncles ⁴ appelés *Tchong, Kao, Seu* et *Hi*. p.113

¹ On dit qu'ils régnèrent successivement par la vertu du bois, du feu, du métal, etc.

² L'édition de Shang-hai porte en plus : Les éléments dans leurs opérations commencèrent par le bois. Le bois vient de l'est, lieu d'origine de tous les êtres. C'est pourquoi les rois ont mis en tête la vertu du bois pour le gouvernement du monde, et ont fait suivre les autres éléments selon leur ordre.

³ Com. *tching T'ien sse*.

⁴ Meng-tsun le fait leur descendant *Hi heu tchi tze sun*. (Voir plus loin.)

Les entretiens familiers de Confucius

Il fit Tchong, *keu-meng*¹ ; Kao fut, de même, *zhu sheu* (ou chef des moissons)² ; Seu et Hi furent *hiuen ming* (ou régents des ténèbres)³.

Le fils de Tchuen-hu, appelé Li, fut fait régent du feu et celui de Kong-kong, Keu-long, devint *heu-tu* ou régent de la terre. Chacun ainsi eut ses fonctions selon ses aptitudes.

Vivants, ils étaient des princes de haut rang ; morts, ils furent des esprits distingués. Mais ils ne pouvaient être égalés aux Tis et recevoir le même titre : ils furent appelés les cinq Tze.

K'eng-tze :

— Comment les Tis et les Wangs, prenant successivement des noms d'après l'ordre et la vertu des éléments, et ayant ainsi chacun ce qui lui convient, ont-ils ainsi changé de titre et à quelle fonction principale chacun d'eux a-t-il présidé ?

Kong-tze :

— Ils ont pris un nom selon l'objet qu'ils ont le plus tenu en honneur, et la vertu, la puissance d'après laquelle ils ont régné.

Hia Heou-shi régna par la vertu du métal, et comme couleur prit le noir.

Les Yin régnèrent par la vertu de l'eau et prirent la couleur blanche.

Les Tcheous régnèrent par le bois et choisirent le rouge. p.114

Keng-tze :

— Quelles furent les couleurs favorites de Shun et de Yao, qu'eurent-ils le plus en honneur ?

¹ Je n'ai point trouvé d'explication de ce nom. C'est le génie protecteur des mois de printemps au Yue-ling des *Li-ki*. Litt. épi courbé « crooked awn ».

² Protecteur des mois d'automne.

³ Protecteur des mois d'hiver. (Litt. ténébreux, mystérieux). L'explication de ces personnages varie selon les auteurs. Pour quelques-uns les deux derniers n'en forment qu'un seul. Au Tso-tchuen ce sont les oncles de Shao-hao. D'autres traduisent « agents habiles ». Nous ne pouvons entrer dans ces détails très insignifiants d'ailleurs.

Les entretiens familiers de Confucius

Kong-tze :

— Yao régnant par le feu, préféra le jaune, et Shun, régnant par la terre, choisit la couleur verte.

@

CHAPITRE XXV

La tenue des rênes

@

1. Wen-tze-hien, disciple de Kong-tze, était demandé comme gouverneur de Pi ¹. À cette occasion, il interrogea Kong-tze sur la manière de gouverner.

Kong-tze répondit :

— Gouvernez par la vertu, selon les lois. La vertu et les lois sont pour diriger le peuple, ce que la bride et le mors sont pour les chevaux. Le prince est l'homme (en char), les ministres sont les rênes et les châtiments sont l'aiguillon. Quand le gouvernement du prince tient ce fouet et ces rênes, c'est assez.

Tze-hien dit alors :

— Oserais-je vous demander qui exerçait le gouvernement chez les anciens ?

Kong-tze :

— Le gouvernement des anciens était ainsi : le Fils du ciel regardait les Nei-sze comme ses auxiliaires de droite et de gauche. Il estimait la vertu et les lois comme le mors et la bride, les fonctionnaires comme les rênes, les châtiments comme les fouets, les officiers comme les mains (du conducteur), le peuple comme les p.115 chevaux. Ainsi ils gouvernaient le monde des cent ans et sans faillir.

Celui qui sait conduire des chevaux, tient fermes le mors et la bride, et les rênes égales ; il use du fouet avec régularité ; il

¹ Act. *Pi-hien* au Shan-tong. Cette ville appartenait à la puissante famille Ki. Le chef de cette famille voulait avoir Wen-tze pour gouverneur de la cité. Celui-ci s'y refusa. Voir *Lun-yu*, VI, 7.

Les entretiens familiaux de Confucius

tient les chevaux au même niveau de force, il câline leurs cœurs. Sa bouche est sans voix et les chevaux obéissant à sa volonté, vont à pas égaux ; il ne soulève ni les rênes, ni le fouet, et ses coursiers parcourent mille lis rapidement.

Ainsi celui qui sait diriger le peuple, règle parfaitement sa vertu et ses principes de conduite. Il tient en ordre et justice tous ses officiers ; il use avec égalité des forces du peuple, il fait régner la paix et le calme dans les cœurs ; il ne répète point ses ordres et le peuple lui obéit ; il n'use pas de châtiment et le monde est en ordre, est bien gouverné. Ainsi le ciel et la terre le comblent de vertus et le peuple entier le chérit.

Les anciens chefs de l'empire le gouvernaient avec six ministères. Celui du *ta-tsai*¹ pour conserver parfaits les principes de sagesse. Celui du *sse-tou* pour entretenir la vertu en sa perfection. Celui du *tsong-pe* pour parfaire les actes de la bonté. Celui du *sse-ma*_{p.116} pour parfaire les mérites. Celui du *sse-keou* pour parfaire la justice. Celui du *sse-kong* pour parfaire les rites.

Ces six ministères étaient dans leurs mains comme des rênes, et faisant régner une bonté impartiale, ils formaient les guides intérieures².

C'est pourquoi l'on dit que les conducteurs de quadriges prennent six rênes et les gouvernants du monde établissent six ministères.

¹ Le *ta-tsai* est le chef du ministère des officiers civils, spécialement du palais. C'est le grand administrateur général, qui tient en paix les quatre régions ; c'est pourquoi il est le gardien des principes. Le *sse-tou* est le chef de l'instruction, le grand instructeur du peuple chargé de le prêcher, de le moraliser.

Le *tsong-pe* est le chef des cérémonies religieuses destinées à obtenir les faveurs du ciel et de concilier les esprits et les hommes ; d'où la bonté est son but. Le *sse-ma*, chef du ministère de la guerre, les chevaux (*ma*) étant la chose la plus importante pour la guerre. Les soldats sont les gens les plus méritants ; de là le but indiqué. Le *sse-keou* est le chef de la justice criminelle et le *sse-kong*, celui des travaux publics. Il veille à tout ce qui est nécessaire au bien de la terre suivant les règles, ce qui lui vaut sa destination de gardien des rites.

² Le conducteur des quadriges avait six rênes, une pour chaque cheval, puis deux intérieures servant à tenir les coursiers de front.

Les entretiens familiaux de Confucius

2. Tze-hia demandait à Kong-tze :

— Je l'ai entendu dire : le Yi porte ceci : Les hommes vivants, les animaux, oiseaux, quadrupèdes, insectes et rampants ont chacun les propriétés du pair et de l'impair. Le khi en eux se différencie et n'est point égal. Chaque homme ne connaît pas ses dispositions et capacités propres ; il n'y a que ceux qui comprennent bien le tao et la vertu qui puissent pénétrer jusqu'à leur être intime, leur racine.

Le ciel fait un ; la terre, deux ; l'homme, trois. Trois fois trois font 9 ; 9 fois 9 font 81. Le nombre un domine le soleil, et le soleil a pour nombre 10 ¹. C'est pourquoi l'homme naît à dix mois.

8 fois 9 font 72. Étant pair, ce nombre suit l'impair et le reçoit en soi. L'impair domine le cycle de Shin. Celui-ci forme la lune ². La lune préside aux chevaux. C'est pourquoi les chevaux naissent après 12 mois de gestation.

7 fois 9 font 63. Trois domine le Teou ³, et celui-ci domine les chiens. C'est pourquoi le chien naît à 3 mois. p.117

6 fois 9 font 54. Quatre domine les saisons ⁴ ; les saisons régissent les porcs. C'est pourquoi ces animaux naissent à 4 mois.

5 fois 9 font 45. Cinq régit les sons musicaux ⁵. Les sons dominant les singes. C'est pourquoi ceux-ci naissent à 5 mois.

4 fois 9 font 36. Six domine les lü ⁶ ; et les lüs dominant les cerfs ; aussi les cerfs naissent-ils à 6 mois.

¹ Les dix signes cycliques. Le nombre 1 est celui du Yang, lequel compose le soleil. 1 et 9 font 10, nombre du soleil.

² Le cycle duodénaire ou des branches tze, etc. Le pair ou le Yin reçoit l'impair ou le Yang. La lune suit le cycle des 12 signes.

³ La grande ourse avec ses trois chevaux du char.

⁴ Parce qu'il y en a quatre.

⁵ Les cinq notes fondamentales à intervalle d'un ton.

⁶ Les six notes dominantes.

Les entretiens familiaux de Confucius

3 fois neuf font 27 ; sept domine les astres ¹ et ceux-ci les tigres ; aussi ces bêtes féroces naissent à sept mois.

2 fois 9 font 18 ; 8 domine le vent ², et le vent domine les insectes. C'est pourquoi ils se transforment à huit mois.

Tous les autres animaux suivent leurs espèces. Les oiseaux et les poissons naissent du Yin et se rattachent au Yang ; aussi naissent-ils tous d'un œuf.

Ceux qui mangent en avalant et sans dents, ont huit orifices et naissent d'un œuf ³. Ceux qui mâchent et ruminent, à dents inégales, ont neuf orifices et naissent d'une matrice ⁴. Ceux qui naissent le jour, tiennent de leur père et ceux qui naissent la nuit tiennent de leur mère ⁵.

Oserais-je vous demander si tout cela est de cette façon ⁶ ? p.118

Kong-tze :

— Il en est ainsi ; j'ai entendu de la bouche de Lao-tze tout comme vous venez de dire.

Tze-hia :

— D'après ce que j'ai entendu dire, le *Shan-shou* ⁷ porte ce qui suit :

L'est à l'ouest de la terre est sa partie transversale. Du nord au sud est sa direction droite. Les montagnes sont un amas

¹ Le soleil, la lune et les cinq planètes.

² Il y a 8 vents N., E., S., O., N.-E., S.-E., N.-O., S.-O.

³ Les oiseaux etc.

⁴ Les hommes et animaux terrestres.

⁵ Le soleil qui les voit naître est du Yang ou principe mâle ; la nuit est du principe femelle.

⁶ Les éditeurs de Tong-tchi ont ajouté encore plusieurs traits à ces données scientifiques. En hiver les hirondelles et autres petits oiseaux entrent dans la mer et s'y transforment en libellules. Les chenilles mangent et ne boivent pas ; les cigales boivent et ne mangent pas. Les fourmis ne boivent ni ne mangent, etc.

⁷ Un livre semblable au *Shan-hai-king*, mais non celui-là même.

Les entretiens familiers de Confucius

de forces, la force amassée ¹ ; les fleuves sont comme des châtiments accumulés ².

En haut est la vie ; en bas est la mort ³. Les collines sont mâles ; les vallées sont femelles. Les mollusques, les tortues, les perles croissent et décroissent avec la lune (pleines ou vides).

C'est pourquoi les gens des terres dures sont fermes et forts, ceux des terres molles, doux et faibles ; ceux des rives des fleuves sont grands, et ceux des terres de sable, très petits.

Dans les beaux sites ⁴, les hommes sont beaux. Dans les lieux déserts, dévastés ⁵, ils sont hideux.

Les animaux à plumes sont de 360 espèces, et le phénix en est le chef. Ceux à poils sont du même nombre, et le lin est leur chef. Ceux à cuirasse en comptent autant, et la tortue est à leur tête. Autant ^{p.119} d'animaux à écailles qui ont le dragon pour chef. Autant encore d'animaux tout nus et l'homme est à leur tête ⁶.

Oserais-je demander s'il en est ainsi ?

Kong-tze :

— Oui ; ce que vous dites est bien ce que j'ai entendu dire par Lao-tze.

@

¹ Elles renferment des richesses accumulées, elles sont un produit de la vie terrestre.

² Par le choc de l'eau contre les pierres.

³ Le haut reçoit le Yang : le Yin se tient en bas.

⁴ Wan-suh.

⁵ *Id.* — Le *Tcheou-li* distingue cinq espèces de terre, dont les habitants se différencient : les monts et forêts, les marais, les collines, les rives des fleuves, les sources.

⁶ Des idées de ce genre sont exposées chez tous les philosophes naturalistes de la Chine. Il nous est impossible de donner ici une idée de ces différents systèmes qui varient à l'infini avec les fantaisies particulières.

CHAPITRE XXVI

Du destin fondamental

@

Le duc Gai de Lou demanda à Kong-tze : Quel rapport y a-t-il entre le ming (destin) et la nature ?

Kong-tze répondit :

— Ce qui est distribué pour la conduite, les actes de la vie ¹, s'appelle le destin, l'ordonnance (céleste). Ce qui se forme en un être particulier ², est la nature ³.

Se transformer par le Yin et le Yang, prendre forme et se produire au dehors, c'est ce qu'on appelle naître. p.120

Se modifier, s'affaiblir et s'épuiser complètement, c'est mourir. Ainsi le destin est le principe de la nature, la mort est la fin de la vie. Quand il y a commencement, il doit y avoir fin.

L'homme naissant peut avoir cinq défauts qui le rendent incomplet : être aveugle, ne pouvoir manger, ne pouvoir marcher, ne pouvoir parler, ne pouvoir se former ⁴.

Quand l'homme est né, il reste trois mois les prunelles immobiles et comme dérobées. Après cela il peut voir. À huit mois il pousse des dents et peut manger. À un an les mâchoires se joignent et il sait marcher. À trois ans son crâne se joint et il peut parler. À seize ans l'élément vital a pénétré partout et pris toute son extension, il peut se former complètement.

¹ Tao qui doit être pris dans ce sens.

² Un *un* : *Yu-yi*.

³ Ces notions sont expliquées différemment selon les auteurs. Ainsi pour Tchong-tze le *ming* est ce que le ciel dispose. Pour Lie-tze, c'est ce que le peuple reçoit entre ciel et terre pour sa vie. — La forme est ce qui se manifeste dans les êtres. La nature est ce que chaque être reçoit selon Tchong-tze. — Chaque être reçoit une portion de Yang et de Yin, de fort et de faible et tout cela prend forme en un être unique particulier.

⁴ Litt. se transformer, devenir adulte, homme fait.

Les entretiens familiaux de Confucius

Le Yin s'épuisant retourne au Yang ; ainsi par le Yin, le Yang se modifie. Le Yang épuisé retourne au Yin et par le Yang le Yin se transforme en se renforçant.

Ainsi les garçons, à huit mois, font leurs dents ; à huit ans perdent les dents de lait pour en faire d'autres ; à deux fois huit ou seize ans ils se forment en hommes faits. Les filles ont tout cela à 7 mois, à 7 et 14 ans.

Ainsi un Yin et un Yang, un impair et un pair s'associent, se combinent (en succession perpétuelle). Leur mode d'action subséquente est une combinaison harmonique, une modification qui amène à leur perfection, l'achèvement de l'être. Le principe de son destin et de sa nature prend une existence propre et sensible de cette manière.

Le duc Gai :

— D'après les rites, les garçons forment ^{p.121} une maison (se marient et tiennent maison) à trente ans. Les filles à 20 ans ont un époux. Pourquoi ne peut-on manquer à cette règle ?

Kong-tze :

— Ce précepte des rites est ce qui en est de plus élevé ; on ne peut donc s'y soustraire. Les garçons à 20 ans prennent le bonnet viril. C'est ce qui les constitue hommes faits et capables d'être père.

Les filles, à 15 ans, sont déjà aptes au mariage ¹ ; on peut les conduire à la demeure d'un époux ².

Tout qui naît accumule en soi le Yin ; c'est le principe de son développement et de son perfectionnement. Aussi les saints suivent le temps convenable ³ pour unir les garçons et les

¹ Alors on leur met solennellement l'épingle qui indique leur maturité, mais on ne les marie qu'à 20 ans.

² Litt. *Habetur ducendi hominis modus*.

³ Ils attendent l'âge où le Yin soit suffisamment accumulé dans leurs corps.

Les entretiens familiaux de Confucius

filles par le mariage, et pour cela ils observent avec le plus grand soin les nombres du ciel.

Quand le soleil arrive au Scorpion ¹ et que les travaux des femmes mariées sont achevés ², le mariage a lieu.

Quand la glace se défait, commencent la culture des champs et l'élevage des vers à soie. Les rites du mariage naissent et meurent de là ³.

L'homme est (à la place) dans la voie du ciel pour faire croître toute chose ⁴. Ainsi il élucide les principes ^{p.122} des relations humaines établies par le ciel et fait connaître les distinctions qui en proviennent ⁵. La femme suit les instructions de l'homme et fait croître l'élément (produit par l'homme ⁶). Aussi ne doit-elle point s'appliquer aux principes des décisions ⁷. Elle a trois principes de soumission (trois supérieurs auxquels elle doit se soumettre selon les circonstances). Enfant, elle obéit à son père, ou à son frère aîné (s'ils sont orphelins de père). Mariée, elle obéit à son époux. Veuve, elle obéit à son fils aîné. On dit qu'elle ne doit pas boire deux fois le vin des noces ⁸.

Ses volontés, ses ordres ne sortent pas de la porte des appartements intérieurs. Ses occupations consistent à préparer les aliments et les boissons ; c'est là tout ; son

¹ 20 octobre. Litt. Quand les frimas descendent.

² Filage, tissage, soie, etc. On ne doit pas enlever les jeunes filles à leur famille avant qu'elles aient achevé les travaux de l'année.

³ Ho-meng-tsun : Au solstice du printemps, les hommes cultivent les champs et les femmes, les mûriers. Plus de repos. Si on les néglige, les rites du mariage périclitent.

⁴ Le Yi dit que le *K'ien*, principe mâle, céleste, produit toutes choses. L'homme est son lieutenant. C'est la même idée.

⁵ La distinction entre l'homme et la femme qui fait la base des droits et des devoirs.

⁶ *Khi-li*. Expliqué d'après les Comm.

⁷ C'est l'homme qui décide.

⁸ Se marier deux fois.

Les entretiens familiaux de Confucius

assentiment ou son blâme ne passent pas le seuil de la porte de son quartier ¹.

Il y a sept causes de divorce et trois motifs de ne point répudier.

Les sept premières sont : 1° ne point obéir aux père et mère (du mari) ; 2° être sans enfants ; 3° la conduite impudique ; 4° la jalousie ; 5° une mauvaise maladie ; 6° la trop grande loquacité ; 7° le vol.

Ne point obéir aux père et mère, c'est ruiner la vertu. Être sans enfant, interrompt la descendance. ^{p.123} L'inconduite trouble la famille, et la jalousie, le ménage. Une mauvaise maladie fait que l'union sexuelle ne peut s'accomplir. Le trop grand bavardage trouble l'affection et le vol viole la justice.

Les trois motifs qui défendent de congédier une épouse sont aux cas suivants : 1° Quand, tenue auparavant, elle n'a plus personne chez qui elle puisse retourner ; 2° quand on a porté ensemble le deuil de trois ans ; 3° quand on l'a épousée pauvre et de basse naissance et qu'elle est devenue riche et élevée. C'est ainsi que les Saints favorisent l'union des hommes et des femmes et donnent tout soin et toute importance au principe du mariage ².

@

¹ Cp. Sh. II, 4, 3, § 9. On a cru que cela signifiait que la fille ne pouvait ni bien ni mal faire, ce qui est très erroné ; ou qu'il suffisait à la jeune fille de ne pas mal faire, qu'on ne lui demandait pas plus ; ce qui est évidemment faux. Le vrai sens est bien celui que je donne ici. Ou peut être : Elle ne peut rien faire en dehors de cette porte, ni mal, ni bien elle ne peut en sortir (V.).

² Tout ceci est de la doctrine vulgaire des dogmatisant chinois. On les retrouve au *Li-ki*, à la *Siao-hio* (voir notre traduction) etc. Nous ne pouvons nous y arrêter.

CHAPITRE XXVII

Des rites

@

Kong-tze était dans un temps d'inoccupation. Tze-tchang, Tze-kong et Tze-yu étaient à ses côtés. La conversation en vint à traiter des rites. Kong-tze leur dit :

— Je veux vous expliquer à vous trois, près de vous me trouvant, ce que sont les rites. Je veux faire en sorte que vous soyez en état de les propager partout et que tous s'y soumettent.

Tze-kong traversant sa natte vint devant le maître et p.124 lui dit :

— Oserais-je demander l'explication de ces paroles ?

Kong-tze répondit :

— Être attentif, respectueux et ne point toucher au cœur des rites, ne point s'y conformer, c'est ce qu'on appelle rusticité. Faire des politesses et ne point atteindre les rites, c'est ce qu'on appelle obséquiosité servile. Être brave et sans rites, c'est avoir un esprit rebelle.

Le Maître dit encore :

— L'obséquiosité servile fait perdre la bienveillance et la bonté ¹.

Le Maître dit ensuite :

— Shi, vous dépassez le but et Shang n'y atteint pas ². Tze-tchan est comme la mère des hommes. Il sait les nourrir mais pas les instruire ³.

¹ Ceux qui veulent gouverner les hommes par l'abondance des paroles, ont rarement la vraie bonté ; les saints la haïssent et sont sobres de discours.

² Extraits du *Lun-yu*, 15, 1, où Kong-tze juge ainsi ses deux disciples, Tze-tchang et Tze-hia.

³ Au *Lun-yu* Kong-tze vante la bonté et dit qu'il peut être une mère, mais n'est pas capable de jouer le rôle d'un père.

Les entretiens familiaux de Confucius

Tze-kong se leva aussi de son siège et dit :

— Oserais-je interroger le Maître sur les rites. Quel est ce centre, ce cœur des rites qu'il faut atteindre ?

Kong-tze :

— Les rites ! les rites ! c'est ce par quoi on règle le milieu dans le cœur.

Tze-kong se retira et Tze-yu s'avança :

— Oserais-je encore questionner quant aux rites. Est-ce réprimer le mal et accumuler le bien ?

Kong-tze :

— Précisément.

Tze-yu :

— Comment alors doit-on faire cela ?

Kong-tze :

— Les rites du Kiao et du She-tsi ont pour but de témoigner son amour pour les esprits. Le grand sacrifice quinquennal (Ti) et le Tchang ¹ servent de même en ce qui concerne les aïeux (*Tchao* et *muh*). Les _{p.125} rites des libations et des offrandes d'aliments ont également pour fin l'amour des défunts et leur deuil. Ceux du tir et du vin, donnés dans les Hiang, montrent l'affection pour les concitoyens. Ceux des repas et dons, en font autant pour les hôtes et visiteurs.

Celui qui pénètre le sens du Kiao et du She, et qui comprend les rites du Ti et du Tchang, a aussi facile de gouverner l'État que de regarder, de montrer la paume de sa main.

Ainsi les rites à la maison, dans la famille, distinguent les grands et les jeunes. De ce que les appartements intérieurs et féminins ont leurs rites, les trois genres des rapports

¹ Ou leurs souteneurs.

Les entretiens familiaux de Confucius

familiaux sont maintenus harmoniquement ¹. Des rites de la cour proviennent les rangs des fonctionnaires. De ce que les chasses ont leurs rites, proviennent les exercices militaires en leurs temps. De ce que les armées ont leurs rites, les actes guerriers se font avec perfection. De ces rites viennent les justes mesures des palais et demeures ², la forme des vases cérémoniels, et le goût des aliments de leur saison ; la musique a sa mesure, les chars ont leurs modèles ; les esprits reçoivent leurs offrandes, les règles du deuil ont leurs sentiments de douleur ; les discussions touchent leur point précis ³ ; les magistrats ont leurs attributions ; les affaires gouvernementales ont leur succès. On travaille à son avantage et sait le préparer à l'avance. Tout ce que l'on entreprend, se fait selon sa convenance. p.126

Après ce beau discours, Tze-yu se retira et Tze-tchang s'avança et dit :

— Oserais-je vous demander ce que sont les rites ; s'ils sont le principe de tous les actes ?

Kong-tze répondit :

— Oui. Le kiun-tze a une règle pour toutes ses actions. Dès qu'il doit agir, il a une règle. Régir un royaume sans rite, c'est comme de vouloir battre du tambour sans bâton, comme un aveugle sans guide. Comment serait-ce possible ?

C'est comme si à la fin de la nuit on cherchait un objet dans sa chambre sans lumière. Comment pourrait-on le voir ? Sans rites, les pieds et les mains sont comme sans mouvement ; les yeux et les oreilles sans perception. Avancer, reculer, saluer, céder, seraient sans règles.

¹ Sacrifice d'automne, des premiers fruits aux ancêtres.

² Litt. que les palais etc. obtiennent leurs rites, les vases leur forme etc.

³ Les pères et les fils, les frères, les époux remplissent leurs devoirs.

Les entretiens familiaux de Confucius

Mais si les jeunes et les vieux n'observent pas leurs distinctions dans la famille, si les trois relations manquent de leur harmonie, et les dignitaires à la cour, de leurs conditions différentes ; si les chasses et les actes guerriers n'ont plus leur modèle, si les armées et les opérations militaires sont sans la force voulue, si les maisons n'ont point leur mesure réglée, etc. ¹, alors les ancêtres ne favorisent point le peuple.

Aussi les kiun-tze d'autrefois ne manquaient jamais de se tenir dans les prescriptions des rites en tous leurs actes.

@

¹ Le texte répète toute l'énumération précédente.

CHAPITRE XXVIII

Le tir cantonal

@

1. p.127 Kong-tze regardait le tir à l'arc au chef-lieu de canton ¹. Il dit en soupirant :

— Composer son corps et tirer, et ne point manquer la cible, c'est ce que peut un sage seul.

Là-dessus il se retira et alla, avec le portier, s'exercer au tir dans le jardin de Kio-siang ². La foule qui vint les regarder formait comme un mur tout autour d'eux.

Quand le tir vint au sze-ma ³, Kong-tze envoya Tze-lou avec arc et flèches à la main, sortir de l'enceinte vers les tireurs et leur dire : « Le général d'une armée en déroute, les hauts fonctionnaires d'un État perdu et l'héritier continuateur d'un défunt ne peuvent obtenir l'entrée (au tir cantonal). Tous les autres le peuvent. » Il en résulta que la moitié seule des concurrents put entrer ; le reste fut écarté.

Après cela, Kong-tze envoya Keou de la famille Kong-wang et Sin-Lien présenter la coupe (à l'hôte principal) et tenir le petit discours prescrit. Keou présenta la coupe et dit :

— L'homme jeune et fort, fils pieux, bon frère, jusqu'à 60 et 80 ans aimant les rites, ne suivant point les mœurs corrompues, composant son p.128 corps pour imiter les (ancêtres) défunts, peut (seul) occuper cette place.

De là une moitié dut quitter et l'autre resta.

¹ Concours de tir à l'arc organisé pour donner lieu aux hommes, surtout aux fonctionnaires, de faire preuve d'habileté, de vertu, de respect des rites etc. Voir le *Li-ki* et l'*I-li*, chapitre du tir cantonal.

² Nom d'endroit que les Com. n'expliquent pas.

³ Chargé d'une partie de la direction du tir. Cp. mon *I-li*, traduit (Maisonnette, Paris).

Les entretiens familiaux de Confucius

Sin-lien vint à son tour et dit :

— Celui qui aime l'instruction sans se fatiguer, qui aime les rites sans changer, qui jusqu'à 90 et 100 ans suit les principes de sagesse sans en rien troubler (peut être ici) ; nul autre ne doit pas siéger à cette place ¹.

Conséquemment il n'y en eut guère qui restèrent.

Le tir terminé, Tze-lou s'avança et dit :

— Comment Yeou pourrait-il être sze-ma avec ses condisciples ?

Kong-tze répondit :

— Ils le peuvent si c'est en vertu d'un ordre.

Puis il ajouta :

— J'ai vu ce qui se passait dans le canton ; je sais que les principes des (bons) rois changent, s'altèrent aisément.

2. Tze-kong regardait célébrer le sacrifice *Tcha* ². Kong-tze lui dit :

— Tze, y avez-vous du plaisir ?

Tze-kong répondit :

— Quand tous les hommes d'un même État sont comme fous, je ne sais ce qu'est le plaisir.

— Les peines, les travaux d'un jour ³ forment le plaisir, la grâce d'un seul, repartit le Maître. C'est ce que vous ne savez pas encore.

Tendre l'arc et ne point le détendre, c'est ce que Wen et Wou ne pouvaient faire ; le tenir détendu et ne point le tendre, c'est ce qu'ils ne faisaient point. Tantôt tendre et tantôt détendre, tel était leur principe.

¹ D'après les Comm. (X.)

² Au solstice d'hiver pour la nécessité des semailles etc.

³ Allusion aux services exigés du peuple, aux travaux imposés.

CHAPITRE XXIX

Le sacrifice Kiao à Shang-ti

@

p.129 Le duc Ting demanda à Kong-tze :

— Le sacrifice Kiao a pour but d'honorer le ciel ; comment se fait-il qu'on y associait son premier ancêtre ?

Kong-tze répondit :

— Tous les êtres ont leur racine dans le ciel. L'homme a la sienne dans son premier ancêtre. Le sacrifice Kiao a pour but et effet de témoigner la reconnaissance envers sa racine et de faire retourner à son principe ¹. C'est pourquoi on les associe à Shang-ti ².

C'est le ciel qui fait paraître et soutient les êtres visibles dans l'espace ³. Le saint se conformant à sa loi, offre le Kiao pour faire connaître et resplendir les lois célestes.

Le prince :

— Moi, pauvre homme, j'ai entendu parler du Kiao, mais ne sais pas adéquatement ce que c'est.

Kong-tze :

— Le Kiao s'offre en allant saluer l'arrivée du jour où le soleil grandit et revient. On témoigne par là sa reconnaissance au ciel ; principalement à cause du soleil auquel on associe la lune. C'est pourquoi les Tcheous ont commencé à offrir ce

¹ On témoigne ce sentiment par les libations etc. On retourne par le cœur et ses sentiments.

² Le ciel et le premier ancêtre sont les deux sources de l'existence de l'homme. C'est pourquoi on les associe et l'on sacrifie à Shang-ti comme premier ancêtre, procréateur de tous les êtres et des hommes en particulier.

³ Le soleil, la lune et les autres astres reçoivent leurs formes du ciel.

Les entretiens familiers de Confucius

sacrifice et ont choisi p.130 pour mois celui du plus haut point d'élévation du soleil ¹, et pris comme jour propice le premier jour sin ².

Quand on en arrive au mois où les êtres sortent de leur torpeur hivernal (où les insectes renaissent), on prie de nouveau Shang-ti pour les fruits du sol ³.

Ces deux sacrifices appartiennent au Fils du ciel, seul. Lou n'a point de droit à cette grande cérémonie du solstice d'hiver. Il dégraderait le Fils du ciel, il n'est point son égal.

Le duc :

— Qu'est-ce donc que ce Kiao ? Que veut dire ce mot ?

Kong-tze :

— On fait une élévation servant d'autel du côté du midi, afin de désigner ainsi la région du Yang, sa position, et d'aller vers elle. On fait cela au Kiao, d'où vient ce nom au sacrifice.

Le duc :

— Quels sont les victimes et les instruments de cette cérémonie ?

Kong-tze :

— Pour Shang-ti, la victime est un taureau à cornes poussantes, comme une châtaigne nouvelle et que l'on a entretenu trois mois durant. Pour Heou-tsi, un taureau quelconque suffit. On distingue ainsi la dignité du service de l'Esprit céleste et de l'âme humaine. Pour victime on emploie un cheval, et l'on estime surtout le rouge ⁴. On offre un bélier pour honorer les

¹ D'après le *Tcheou-li* ou Tcheou-Kuân, c'est le mois du solstice d'hiver que l'on choisit pour honorer l'Esprit du ciel.

² Le jour sin de la première décade du mois.

³ Cela se fait le premier jour du mois ou plutôt le premier jour tchin (du premier mois du printemps). Le Fils du ciel manie lui-même la charrue et fait trois sillons etc.

⁴ Sous les Tcheous.

Les entretiens familiaux de Confucius

esprits. Les vases sont en poterie ou faits d'une gourde pour représenter la nature du ciel et de la terre. p.131

Le duc :

— Pourrais-je apprendre de vous quels sont les rites du Kiao offert par le Fils du ciel ?

Kong-tze :

— J'ai entendu dire que quand le Fils du ciel demande au sort le jour du Kiao ¹, il va chercher l'ordre de le faire au temple ancestral, puis il consulte la Tortue Sacrée dans la salle (de son père) ², honorant ainsi ses ancêtres et témoignant de son affection pour les anciens.

Le jour de la consultation du sort, le Fils du ciel vient se mettre dans le temple et écoute lire l'ordre impérial pour instruire et remonter ³. On place ce décret à l'intérieur de la porte du magasin de l'État pour avertir les fonctionnaires. Un autre suspendu au tai-miao avertit tout le peuple ⁴.

Le jour du sacrifice, le Fils du ciel, portant le chapeau de cuir, vient entendre la prière d'action de grâces du sacrifice, par laquelle on exhorte le peuple à vénérer les esprits.

Ceux qui sont en deuil ne pleurent pas à cette cérémonie ⁵. On ne peut porter des habits grossiers (comme on doit le faire en certain deuil) ⁶. On répand de l'eau pour abattre la poussière et aplanir ⁷ la route. Les gens d'alentour placent des torches allumées pour éclairer la voie. Sans attendre des ordres ils viennent attendre le souverain.

¹ On devait consulter le sort sur le choix d'un jour propice, puis aller au miao annoncer la cérémonie.

² Wang-su.

³ Com. L'empereur instruit ; les officiers remontrent.

⁴ Les avertit qu'ils doivent assister à ce sacrifice.

⁵ Les pleurs pour un homme sont incompatibles avec le culte.

⁶ Les habits grossiers ne peuvent être introduits dans le temple. (Wang-su.)

⁷ Var. *tsing*, purifier.

Les entretiens familiaux de Confucius

Le jour du sacrifice, le Fils du ciel revêt son grand p.132 manteau de fourrure couvert de broderies. Il porte cet habillement pour représenter le ciel ¹. Il monte le char blanc (de porcelaine) pour honorer l'élément éthéré. Son drapeau ² porte 12 dragons rampant au bord avec des images du soleil et de la lune représentant le ciel. Il prend sa robe brodée pour allumer le grand bûcher ³, et le bonnet à douze pendants ⁴ pour reproduire le nombre du ciel ⁵. Cela étant, le kiun-tze n'oserait point manquer par légèreté aux rites ⁶, (mettre de la légèreté en traitant de ces graves sujets).

@

¹ Il est chargé de figures du soleil, de la lune et des astres.

² Il a 9 drapeaux à dragons serpentants.

³ On brûle des bois en même temps qu'on immole la victime, on la brûle, afin que la fumée pénètre le ciel. Cette coutume se voit déjà au *Shu-king*.

⁴ Ce bonnet est noir uni, rond par devant et carré par derrière. Il a des pendants ornés de morceaux de jade des cinq couleurs et enfilés. Ceux du souverain sont rouges, blancs, jaunes et noirs.

⁵ Le nombre des mois qui forment l'année.

⁶ Le texte de Shang-hai fait précéder cette dernière phrase des sentences suivantes :
Votre serviteur l'a entendu dire : Comprendre les trois cents odes du *Shi*, ne vaut pas une offrande sacrificielle ordinaire, et celle-ci ne vaut pas le grand sacrifice aux ancêtres.
Les rites de cette dernière cérémonie n'équivalent pas à ceux du sacrifice aux cinq Tis, et ce dernier est encore inférieur au sacrifice à Shang-ti. C'est pourquoi le kiun-tze, etc.
Mais la mention des cinq Tis rend ce passage plus que suspect. Il n'a pu être introduit que sous les Han.

CHAPITRE XXX

Des cinq genres de supplice ¹

@

p.133 Le disciple Yeou demanda à Kong-tze :

— Autrefois les 3 Hoangs et les 5 Tis n'employaient pas les 5 genres du supplice des coupables, n'est-ce pas ?

Kong-tze répondit :

— La manière des Saints de mettre une digue (aux passions) consiste à faire prévaloir l'absence de rébellion contre les lois. Régler les supplices et ne point en user, c'est le suprême art gouvernemental. S'il y a des épouses infidèles (méchantes), voleuses, violant les lois, d'une conduite déréglée, cela vient de ce qu'elles sont insatiables ; ce dernier défaut naît de l'absence de modération, de règle.

Ainsi quand les chefs ont établi les règles, le peuple sait ce qui doit l'arrêter. Quand il sait cela, alors il ne viole pas (les lois). Aussi, bien qu'il y ait des criminels de mauvaise conduite, voleurs, larrons, etc. on n'a pas besoin de faire descendre sur eux les châtiments. Que le peuple n'ait pas la piété filiale, cela vient du manque de bonté de cœur. C'est par les rites du deuil et des sacrifices que l'on enseigne la bonté et l'affection. Aussi, bien qu'il y ait des méchants sans piété filiale, il n'y a pas lieu de leur infliger des châtiments.

Que les sujets, les gens du peuple, tuent leur prince, cela vient du manque de principes. Les rites des audiences de cour sont ce qui fait connaître les principes de convenance. Quand ceux-ci sont bien connus, le peuple ^{p.134} ne se rebelle pas

¹ Les supplices établis par les lois pénales, déjà au temps du *Shu-King*. Le nombre cinq est cherché.

Les entretiens familiaux de Confucius

contre eux. Alors bien qu'il y ait des scélérats capables du régicide, il n'y a pas lieu de leur infliger des supplices. (Ils ne commettent pas ce crime.)

Que le peuple ait des troubles, des luttes, cela vient des compétitions de cupidité, et ce vice naît de l'absence d'ordre, de rang entre les vieux et les jeunes, de l'oubli du respect et de la modestie. Les rites du vin donné à boire dans les cantons sont ce qui fait connaître les rangs et mette en honneur ces vertus. Quand cela est, bien qu'il y ait des méchants, auteurs des révoltes et des luttes, il n'y a pas lieu de leur infliger des châtiments. (Il n'y a pas de révolte.) Les désordres, l'inconduite naissent de l'absence de séparation des garçons et des filles, ce qui fait que les époux oublient leurs devoirs. Les rites du mariage, les visites, les présents font faire cette séparation et illustrent les devoirs des époux. Cela étant, bien qu'il y ait des gens d'inconduite, il n'y a pas lieu d'infliger des châtiments.

Voilà les cinq faits qui donnent lieu aux supplices, chacun ayant sa source particulière. Si l'on ne met pas un arrêt, une digue à cette source, mais qu'on veuille simplement en diriger, modérer le cours, cela s'appelle construire une fosse pour le peuple et l'y faire tomber. Le procédé des 3 Hoangs et des 5 Tis pour corriger le peuple était tel que, bien qu'il y eut les 5 supplices, ils n'en usaient point. N'est-ce pas ce qui doit être ?

Yeou interrogeant Kong-tze lui dit :

— Les rois précédents, en établissant les lois, ont fait que les châtiments n'atteignent point les ta-fous et que les rites ne descendent point jusqu'au peuple. Ainsi on ne peut pas punir les ta-fous rebelles et criminels et le peuple, gérant ses affaires, ne peut être contenu par les rites !

Kong-tze répondit :

— Ce n'est point ainsi en réalité. ^{p.135} En tout gouvernement le kiun-tze dirige son cœur selon les rites en le faisant dépendre

Les entretiens familiaux de Confucius

des règles de la modération et de la pudeur. Ainsi jadis quand un ta-fou en place était immodérément cupide et déréglé, et se retirait, ceux qui le congédiaient ne le qualifiaient point de cupide, etc., mais l'appelaient une corbeille sans ornement ¹.

Dans les mêmes conditions un ta-fou d'une conduite immorale, ne connaissant pas la distinction, la séparation des sexes, était qualifié de rideau mal fait ². Un ta-fou rebelle ³ et sans fidélité était appelé sujet d'ordre incorrect, instable. Tel autre, épuisé de force, faible, incapable de ses fonctions, était appelé « magistrat inférieur, sans intelligence » ⁴. Enfin le ta-fou qui attaque l'ordre de succession de l'État était qualifié comme « gérant les affaires sans demander des ordres ».

Ainsi ces cinq genres de ta-fous se faisaient d'eux-mêmes qualifier de criminels d'espèce déterminée. Comme ils ne pouvaient supporter ce blâme public, on leur criait ces qualifications selon ces règles. Ainsi on leur faisait éviter ce par quoi on les couvrait de honte ⁵.

Ainsi les ta-fous restent dans le domaine des châtiments. Si (la faute du ta-fou) vient à être connue (du souverain) et que la réprimande survienne (de sa part), le ta-fou doit porter un bonnet blanc avec des cordons ^{p.136} faits de crin ⁶, un bassin, de l'eau ⁷ et un glaive ⁸ et venir ainsi à la porte du palais reconnaître son crime.

¹ Corbeilles ou vases ronds et carrés. L'ornement est une figure de tortue sur le couvercle. La tortue est l'emblème de la frugalité. Un couvercle sans tortue est celui des passions immodérées.

² Non bien arrangé, ne servant pas à séparer, à cacher.

³ Sans chef : Wang shang.

⁴ Leç. *Kan houe tchi ki* qui attaque les annales du royaume.

⁵ Phrase obscure qui donne lieu aux variantes les plus diverses. Celle-ci me paraît la meilleure.

⁶ En signe de deuil.

⁷ Comme symbole de la purification nécessaire. Al. la surface égale de l'eau indique l'égalité des lois (!)

⁸ Du sacrifice, ou pour se tuer soi-même. Les commentateurs sont très embarrassés d'expliquer ces choses.

Les entretiens familiaux de Confucius

Le prince n'a pas besoin d'envoyer un exécuter le saisir, le lier, l'emmener de force pour lui faire subir sa peine. S'il a commis une faute de gravité moyenne, aussitôt qu'il en a entendu l'ordre, il s'exécute ¹ de lui-même.

Le prince ne lui envoie pas quelqu'un qui lui inflige le châtement, le cou baissé. Si son crime est de la plus haute gravité, quand il en a entendu l'ordre, il se tourne vers le nord, se prosterne à genoux deux fois et s'exécute ². Le prince n'envoie personne pour le saisir et le mettre à mort. On lui dit : Seigneur ta-fou, faites (prenez) cela vous-même. J'attends que vous observiez les règles.

Ainsi parce que les châtements ne s'élèvent pas jusqu'aux ta-fous, ils n'évitent pas la peine de leurs crimes. L'instruction agit de cette façon.

Quant à ce qu'on dit que les rites ne descendent pas jusqu'aux gens du peuple, cela veut dire que ces gens gérant rapidement leurs affaires ne sont pas capables d'accomplir les rites.

C'est pourquoi on ne les élève point en honneur par (l'exigence de) l'observation des rites.

(À ces mots) Yeou écarta sa natte et dit :

— Ces paroles sont magnifiques. Yeou ne les a jamais entendues.

Là-dessus il se retira et alla les consigner par écrit.

@

¹ Com. « meurt ».

² Se tue lui-même.

CHAPITRE XXXI

Des 5 châtiments légaux

@

p.137 Tchong-ki demanda à Kong-tze :

— Je l'ai entendu dire, pousser à l'extrême les châtiments, n'est pas le moyen de gouverner. Le parfait gouvernement se fait sans emploi des châtiments. Le premier procédé est ce qui s'est fait au temps de Kie et de Sheou ; le second est celui de l'époque de Tang le parfait et de Keng. Est-ce digne de foi ?

Kong-tze répondit :

— La pratique gouvernementale des Saints est de corriger ; il faut pour cela que les châtiments et l'administration s'entremêlent, s'entr'aident. Dans la haute antiquité, on éduquait le peuple par la vertu, on le réglait par les rites. Par la suite, on le dirigea par les pratiques gouvernementales, on le contint par les châtiments. Il y avait des peines, mais on ne punissait pas. Si on veut corriger le peuple et qu'il ne change pas, le diriger sans qu'il obéisse, si les bonnes mœurs se détruisent¹ par la perte des principes, alors on emploie les châtiments. Les châtiments sont des avertissements qui parlent aux sens. Ces avertissements perfectionnent (les hommes). Une fois peut s'opérer ce perfectionnement, mais point se renouveler. Aussi le Saint épuise (les efforts de) son cœur.

Kong-tze dit :

— Jadis les ministres de la justice réglaient parfaitement les peines et faisaient briller les lois, afin d'instruire justement les procès criminels. Ces p.138 procès requièrent trois enquêtes qui

¹ Litt. qu'on détruit.

Les entretiens familiaux de Confucius

ont pour sujets les magistrats, les scribes et le peuple. Celui qui dénonce sans pièces probantes n'est pas écouté. Le renforcement des peines peut s'appliquer aux délits légers et l'indulgence aux graves. Celui qui volontairement commet un délit même léger, ne mérite pas d'indulgence ¹.

Ce qui règle les 5 châtiments n'est que les principes du ciel et de plus ² le châtiment doit correspondre au fait.

Quiconque instruit un procès criminel doit approfondir l'affection des pères et des fils, et les droits et devoirs des princes et sujets et par l'attention à un juste équilibre, établir les degrés du léger et du grave ; il scrute soigneusement les limites du superficiel et du profond, afin de bien distinguer ces choses ; il instruit d'une manière complète et montre, les portant au plus haut point, sa droiture et sa bienveillance, afin de mener tout à bonne fin ³. En un procès douteux on doit en traiter avec le peuple ; si celui-ci doute également on pardonne.

Dans l'instruction on doit mesurer le petit et le grand en leurs rapports pour la conduire justement. Quand on a terminé le procès on en rédige l'acte et celui-ci est annoncé, communiqué par le scribe aux magistrats du lieu ⁴. Ceux-ci l'examinent ; puis l'acte est transmis par eux au ministre du criminel. Celui-ci examine l'affaire en son palais ⁵ et fait rapport au souverain lequel ordonne aux trois kongs ⁶ de revoir le tout et ceux-ci p.139 font leur rapport au prince. Pour ce dernier il y a 3 cas d'indulgence ⁷, en dehors desquels il prononce la peine.

¹ Cp. *Shu-king*, II, 2 § 11, 12. Pour les 3 enquêtes, voir *Tcheou-li*, liv. XXXV, § 25. Les avertissements et défenses, voir *Tcheou-li*, XXXV, §§ 34-38.

² Y.

³ Ou : de les rendre parfaites.

⁴ Z.

⁵ A.

⁶ Cp. *Tcheou-li*, XXXV, 20.

⁷ L'ignorance, l'inadvertance, l'inintelligence. *Tcheou-li*, XXXVI, 35 : Le jeune âge, la vieillesse, l'idiotisme.

Les entretiens familiers de Confucius

Ainsi les juges délibèrent à la cour avec le peuple, les exécuteurs achèvent avec lui sur le marché ¹.

@

¹ Où a lieu l'exécution. Tout se fait en public.

CHAPITRE XXXII

Des rites

@

Kong-tze assistait un jour au sacrifice Tcha en qualité d'hôte principal. Quand la cérémonie fut terminée, il alla se promener sur l'observatoire de la porte ¹. Il se mit à soupirer et gémir.

Yen-yuen, qui l'assistait, lui dit :

— Pourquoi notre Maître soupire-t-il ?

Kong-tze :

— Le triomphe de jadis du Grand Tao et l'éclat des 3 dynasties, je n'ai pu les atteindre (par la vue) ; mais il y a les Annales (qui en font foi). Le triomphe du Grand Tao, c'est que le monde pratique la justice, choisisse les sages et les gens capables (pour les fonctions), soit sincère en son parler et cultive la concorde. Alors non seulement les hommes traitent leurs parents en parents et leurs enfants en enfants, mais cela fait que les vieillards ont une heureuse fin, que les forts ^{p.140} ont leurs emplois convenables, et les jeunes leur croissance, que les orphelins, les abandonnés, les rejetés, les malades ont leur entretien. Alors les hommes ont leur attribution et les femmes leur appui. Les riches détestent les prodigalités inutiles ² et ne thésaurisent pas pour eux-mêmes. La force déteste qui ne la déploie pas hors de soi et ne l'emploie que pour soi ³.

Ainsi l'inconduite cherche à se renfermer à l'intérieur et ne se montre pas. Les voleurs, les perturbateurs, les assassins ne surgissent pas, ne pratiquent pas. Aussi (on a) des portes

¹ De la capitale de Lou.

² Litt. le jeter à terre.

³ On est juste dans les profits.

Les entretiens familiers de Confucius

extérieures et on ne les ferme pas. C'est ce qu'on appelle (l'âge de) la grande concorde (Ta-hong). Maintenant le Grand Tao s'est éclipsé ; le monde est (tout dans) la famille. Chacun traite bien ses parents en parents et ses fils en fils, mais où il y a richesse c'est pour soi seul, la force, au service personnel. Le souverain suprême a fait de l'hérédité la règle des dignités ; des forteresses et des fossés, le moyen de sécurité.

Les principes des rites sont la trame de tout. Ainsi on règle les rapports du prince et des sujets, on met en concorde les pères et les fils, en amitié les frères, en harmonie les époux, on fixe les mesures, on délimite les champs et les localités ; on estime sages les puissants et les savants ; le mérite n'est recherché que par soi-même. Aussi on ne pense qu'à cela et les guerres en proviennent.

Yu, Tang, Wen, Wou, Sheng-wang et Tcheou-kong se déterminaient d'après cela ; ces six princes étaient des kiun-tze et ne délibéraient de rien que selon les rites. L'origine des rites est concomitante à celle du ^{p.141} ciel et de la terre. S'il y a quelque chose qui s'établisse et n'en provienne pas mais vienne de la force, c'est considéré comme un grand mal ¹.

C'est ce qu'on appelle l'époque de la petite félicité.

Yen-yuen reprit :

— Est-ce ainsi que l'on doit être zélé pour les rites ?

Kong-tze :

— Les rites, c'est ce par quoi les anciens rois soutenaient le tao du ciel pour gouverner les passions humaines. Celui qui le perd meurt ; celui qui l'atteint, vit.

¹ Je suis ici le texte de Tao-kouang, plus rationnel.

Les entretiens familiers de Confucius

Les *Shis* portent ¹ : Les rites ont des formes régulières ; les hommes seuls sont sans règles, sans rites ; c'est pourquoi ils ne peuvent éviter la mort. Aussi les rites ont leur racine dans le ciel et sont en relation avec la terre. Ils règlent ce qui est propre aux esprits humains et célestes. Ils pénètrent (tout ce qui concerne) le deuil, les sacrifices, le tir cantonal, la conduite des chars, la prise du bonnet, le mariage, la tenue de la cour, les visites princières.

Aussi les Saints promulguent tout cela selon les rites. Ainsi les États de ce monde peuvent subsister correctement.

Yen-Yuen :

— Aujourd'hui les hommes en dignités ne savent plus qu'il y a des règles ; comment cela se fait-il ?

Kong-tze :

— Hélas ! Hélas ! O douleur ! Je vois les principes des Tcheous obscurcis, amoindris, détruits ². J'habite Lou, mais où irais-je ? Les sacrifices au Kiao et à tous les ancêtres qu'on célèbre à Lou ne sont pas conformes aux rites. C'est pour Tcheou-kong sa propre destruction.

p.142 Le Kiao de Ki ³ a Yu (pour ancêtre associé au ciel). Song ⁴ a Kie. C'est la fonction du Fils du ciel de conserver cela ; mais le Fils du ciel n'est plus que le continuateur de Ki et de Song, de leurs deux rois ⁵. Tcheou-kong assista le gouvernement et fit régner une grande paix. Il fut l'égal du Fils du ciel. C'était rite.

¹ I. 4. 8. § 1. Nos textes diffèrent en 2 mots, *peau* au lieu de *corps* et *principe* au lieu de *rite*.

² Texte de Shang-hai.

³ Petit État au Ho-nan actuel, dont les princes descendaient de Yu.

⁴ État donné aux descendants des Yin après leur déchéance de l'empire.

⁵ Les princes de Lou, parce qu'ils descendaient de Tcheou-Kong, s'arrogeaient des droits qui appartenaient à l'empereur seul.

Les entretiens familiaux de Confucius

Le Fils du ciel sacrifie au Ciel et à la Terre ; les princes sacrifient aux génies du sol et des céréales. Les temples ancestraux des deux degrés reçoivent tous deux leurs règles ainsi que leurs prières d'impétration et de bénédiction ¹. On n'oserait rien changer à ces lois perpétuelles. C'est ce qu'on appelle la grande félicité.

Les Saints savent considérer le monde comme une seule famille et le royaume du milieu comme un seul homme et ne les traitent point selon leurs idées propres ². On doit savoir que les affections humaines se produisent au dehors par leur principe constitutif, se manifestent par ce qui les favorise, se développent par ce qui les contrarie. Quand on en est là, elles peuvent agir sans être instruites pour cela d'elles-mêmes.

Qu'est-ce qu'on appelle passions de l'homme ?

Ce sont la satisfaction et la colère, la douleur et la crainte, l'amour, la haine et le désir. Toutes sept agissent sans être instruites.

Qu'est ce qu'on appelle le principe régulateur de l'homme ? p.143

C'est l'affection chez le père, la piété des fils, la générosité des frères aînés, les sentiments fraternels des cadets, la justice des maris, l'obéissance des épouses, la bienveillance des hommes faits, la soumission des jeunes gens, des enfants, la bonté des princes, la fidélité des sujets. Ces dix choses sont ce qu'on appelle les principes essentiels de l'homme.

Pratiquer en parole la sincère droiture, opérer la concorde, c'est le *li*, l'avantage de l'homme ; les compétitions, les rapt, les meurtres (s'entre-tuer), ce sont les tourments, les maux de l'homme. C'est pourquoi ce par quoi les Saints gouvernent les sept passions, c'est pratiquer les 10 principes, parler

¹ Les premières au commencement du sacrifice ; les secondes à la fin.

² B.

Les entretiens familiers de Confucius

sincère, cultiver la concorde, estimer la bienveillance et la modestie, éviter les querelles et les violences.

L'observance des rites comment la dirige-t-on ? C'est lorsque le violent désir du boire et du manger, des rapports de sexe est réfréné et le mal de la mort, du dépérissement, de la pauvreté, de la douleur est arrêté. Ainsi le désir et la détestation ¹ sont les deux grands principes de mouvement du cœur.

L'homme fait de son cœur un réceptacle caché, mais il ne peut le sonder, le mesurer. Quand le bien et le mal y résident encore on ne peut en voir l'apparence extérieure.

Quand on a le désir d'une chose c'est ² en s'en tenant aux rites qu'on l'amortit.

C'est ainsi que l'homme est la vertu du ciel et de la terre, la mise en relation du Yin et du Yang, l'union des kuei et des esprits, l'élément florescent des 5 corps primitifs. Aussi quand le ciel concentra le Yang il ^{p.144} produisit ³ le soleil et les étoiles. Quand la terre concentra le Yin elle porta les fleuves et les montagnes.

(Le ciel) répandit, partagea les 5 éléments entre les 4 saisons ⁴, concilia les 4 principes des 4 saisons et alors la lune vint à l'existence. C'est pourquoi après 15 jours elle est pleine, après 15 autres jours elle fait défaut. Ainsi les rites ont nécessairement leur racine dans le *Tai-Yi* ⁵. Celui-ci, divisé, forma le ciel et la terre, développé, il constitua le Yin et le Yang ; se transformant il produisit les 4 saisons ; perfectionnant, il fit les kuei et les esprits.

¹ Ces deux *affectus* les résume tous les sept.

² *Ho-i* est ici exclamatif. Voir le Com.

³ Il laisse descendre.

⁴ Le bois régit le printemps ; le feu, l'été ; le métal, l'automne et l'eau, l'hiver.

⁵ La grande Unité ; l'être primitif comprenant tout en lui.

Les entretiens familiaux de Confucius

Son action descendant sur la terre est le destin ¹, son agent est au ciel. Aussi les Saints tiennent le gouvernail ² de la justice et l'ordre des rites pour diriger les passions humaines. Celles-ci sont le champ d'opération des Saints ; par les rites bien constitués ³ ils le labourent ; par les principes de rectitude bien établis, ils l'ensemencent ; en y répandant l'instruction ils le sarclent ⁴ ; par la bonté principale ils le récoltent ⁵ ; par la joie répandue ils lui donnent le repos ⁶.

Ainsi gouverner un État sans suivre les rites, c'est comme de labourer sans charrue. Pratiquer les rites sans les fonder sur la rectitude, c'est comme de labourer et ne point ensementer. Pratiquer la rectitude sans la propager par l'instruction, c'est comme ensementer et p.145 ne point sarcler. La propager par l'instruction et ne point harmoniser par la bonté, c'est sarcler et ne point moissonner. L'harmoniser par la bonté et ne point donner le repos par la satisfaction, c'est comme moissonner et ne point manger. Donner ainsi le repos et ne point aller jusqu'à l'observation des devoirs envers autrui ⁷, c'est comme manger et ne point engraisser, se fortifier. Les quatre membres bien formés, la peau bien remplie, c'est l'embonpoint de l'homme. Père et fils sincères, frères en concorde, époux d'accord, c'est la graisse de la maison. Les hauts fonctionnaires fidèles aux lois, les inférieurs retenus, les relations observées entre les fonctions, le prince et ses ministres en rapports corrects, c'est la florescence de l'État. Que le Fils du ciel regarde la vertu comme son char et la satisfaction comme le cocher ; que les princes se traitent

¹ La part assignée à chaque être.

² Litt. le manche.

³ La construction peut être différente, mais le sens est le même.

⁴ En écartent les erreurs.

⁵ Ils y accumulent les fruits (?) *Li ye tche i tchi shit ye*.

⁶ Comme au champ en jachère, ou pendant l'hiver.

⁷ Plus loin je traduis « l'observance ».

Les entretiens familiaux de Confucius

selon les rites ; que les ta-fous aient leurs rangs selon les règles et les shis se considèrent avec sincère droiture ; que les familles privées se soutiennent avec bonté, c'est le bon État (la graisse du monde). C'est ce qu'on appelle la *Grande observance*. C'est le principe d'après lequel on entretient les vivants, on honore les morts ¹ et l'on sert les esprits.

@

¹ J'ai expliqué plus haut ces termes.

CHAPITRE XXXIII

Du bonnet viril ¹

@

p.146 Yin, prince de Tchou, avait pris possession du trône et devait prendre le bonnet viril ; il envoya le ta-fou I-tze demander à Kong-tze les rites de cette cérémonie. Le philosophe répondit :

— Ils sont tout semblables à ceux du prince héritier. On prend le bonnet au haut de l'escalier de l'est pour indiquer la substitution (du père au fils). La présentation du vin se fait à la place de l'hôte principal ; là on impose (le bonnet) à (celui qui a atteint l'âge d')homme complet. Les trois impositions sont de plus en plus élevées, honorantes. On stimule de plus en plus la pensée (du récipiendaire) ².

On impose le bonnet et donne le tze ou nom d'adulte, en honorant ainsi son nom. La cérémonie du bonnet doit se faire au temple ancestral. On y fait les offrandes de vin aromatique, on l'achève selon les rites. On règle les actes de la cérémonie par la musique des instruments de métal et de pierre.

Ainsi par leur inférieur ³ on honore les ancêtres. On apprend ainsi à ne point oser s'arroger des droits.

I-tze dit alors :

— Quand le Fils du ciel parvient au trône avant l'âge du bonnet, le prend-il quand il a grandi et atteint l'âge ?

Kong-tze répondit :

¹ Cp. l'*I-li*, chap. I ou le sens de ce mot est démontré. Cp. ma traduction.

² Par les paroles d'exhortation qui accompagnent l'imposition du bonnet ; on impose successivement 3 bonnets (V. *ibid.*)

³ Leur descendant.

Les entretiens familiaux de Confucius

— Jadis quand les héritiers des p.147 souverains, bien que jeunes encore, prenaient possession du trône, on honorait leur qualité de souverain en leur attribuant les actes des hommes faits. Comment leur imposerait-on le bonnet ?

I-tze reprit :

— Ainsi la prise du bonnet par les princes vassaux diffère de celle du Fils du ciel ?

Kong-tze :

— Quand le souverain est mort, le prince héritier préside au deuil ; c'est là sa prise du bonnet. Il n'y a point de différence entre lui et le souverain.

I-tze :

— Ainsi l'acte du prince de Tchou est contraire aux rites ?

Kong-tze :

— Que les princes aient les rites du bonnet, ce n'est point l'œuvre de Hia. Cela est venu de soi-même et maintenant cela est sans blâme. Le Fils du ciel prend le bonnet viril.

Quand Wou-wang fut mort, Tchong-wang succéda au trône à l'âge de 13 ans. Tcheou-kong l'assista au gouvernement pour régir le monde. Il imposa le bonnet à Tchong-wang et tint audience dans le temple ancestral pour présenter le jeune souverain aux princes. Il établit Yong ministre de la prière (*Tcho*) et lui fit donner cet ordre par l'euchologue : « Dites les paroles de la prière pour le roi, pénétrantes ¹ mais peu nombreuses. »

Le prieur Yong dit : « Que le roi soit proche (du cœur) du peuple et (aille) loin dans les années ; qu'il soit économe du temps (du peuple) et charitable dans (l'usage) des richesses, aimant les sages et mettant en place les hommes capables. »

¹ Ou « pleines de sens ».

Les entretiens familiers de Confucius

Son assistant euchologue dit (à son tour) : « En ce mois propice, en ce jour heureux, le roi commence à prendre les habillements supérieurs ¹ (des hommes faits). ^{p.148} Qu'il abandonne les idées du jeune âge et revête les pensées du souverain ². Qu'il se conforme à son auguste destin ³, que les 6 plages du ciel lui donnent son modèle, qu'il imite ses deux aïeux (Wen et Wou). Toujours, toujours sans terme final. »

Tel fut le précepte de Tcheou-Kong.

I-tze :

—En quoi les bonnets des trois (dynasties de) rois diffèrent-ils ?

Kong-tze :

— Les Tcheou ont le *pïen* ; les Yin avaient le *su* et les Hia le *shao-pïen* ⁴ ; mais tous portaient le *pïen* de cuir avec rubans de soie blanche.

L'air calme et tranquille est le mode des Tcheou ; l'éclat, la beauté était celui des Yin. Ne point laisser dépasser (les cheveux) ⁵ celui du chef des Hia-Yu.

@

¹ *Yuen* = *ta*. À l'*I-li* le sens est différent.

² Litt. du vêtement de peau (que portait le souverain). Nous dirions « la pourpre ».

³ Var. *T'ien*, ciel.

⁴ Voir la forme de ces deux coiffures au *Li-ki* de Legge, T. I, p. 169.

⁵ Shao veut dire « rassembler ». On rassemble les cheveux sous le bord postérieur.

CHAPITRE XXXIV

Les règles des miao

@

Wen-tze, généralissime de Wei, voulait élever un miao pour les généraux ¹ dans sa propre demeure. Il envoya Tze-ko consulter Kong-tze à ce sujet. Ce dernier répondit :

— Je ne sache point que cela fût considéré comme contraire aux rites dans les temps anciens.

p.149 Tze-ko demanda alors quelles étaient les règles (de l'érection) des miao ; s'il osait s'enquérir de la manière d'honorer les aïeux.

Kong-tze répondit :

— Le monde a des rois (qui) partageant la terre, ont constitué des États, établi des capitales et fondé des villes. Ils ont construit des miao et des *sacraria*, des autels et des aires sacrificielles, et y ont sacrifié pour leurs parents, proches et éloignés, selon le nombre plus ou moins grand (fixé par les rites) ².

C'est pourquoi le Fils du ciel érige 7 miao, 3 pour les *tchao*, trois pour les *mou* ; ce qui avec celui du *tai-tsou* en forme sept. On appelle cet ensemble le *Tai-miao* ; il a un autel et une aire sacrificielle (par devant).

Ces miao s'appellent *Kao-miao* (du père), *Wang-kao-m.* de l'aïeul, *Hoang-kao-m.* du bisaïeul, *Hien-kao-m.* du trisaïeul et *Tsou-kao-m.* ou de l'ancêtre originaire. On y sacrifie une fois par mois.

¹ Var. pour les anciens princes *siang-kiun*.

² 7, 5. 3 ou 1. Voir plus loin. Il ne s'agit nullement ici de l'importance des États comme le pensait Legge.

Les entretiens familiaux de Confucius

Le miao des parents éloignés s'appelle theao ; il y en a deux (un pour les *tchao* à droite, l'autre pour les *mou* à gauche). On y fait des offrandes (aux 4 saisons) et c'est tout. Pour ceux qui (trop éloignés) sont ôtés du theao on fait l'autel ; pour ceux qui n'ont pas place à l'autel on fait l'aire sacrificielle. L'un et l'autre ont leur sacrifice quand on y prie ; si on n'y prie plus, on n'y fait plus rien. Bannis de l'aire, les ancêtres éloignés deviennent des *kuei*.

Les princes érigent cinq miao, deux de *tchao*, deux de *mou*, lesquels avec celui du *tai-tsou* ¹ ou ancêtre originaire forment les cinq de règle. On appelle le tout _{p.150} le *Tsou-kao-miao* ou de l'ancêtre originaire ; il a un autel et une aire.

Ces miao s'appellent *Wang-hao-m.*, *Hoang-kao-m.* ; on y sacrifie tous les mois. Au *Hien-kao-miao* et au *Tsou-kao-m.*, on fait des offrandes et l'on s'en tient là.

Au *Hien-kao-m.* (trisaïeul) et au *Tsou-kao* (originaire) on fait des offrandes aux quatre saisons et l'on s'en tient à cela. Pour les parents plus éloignés on fait un autel, et une aire pour les aïeux plus éloignés encore. En ces deux endroits on sacrifie quand on y prie ; sinon on s'en tient là. Au delà de l'aire sacrificielle, les morts restent *kuei*.

Les ta-fous érigent 3 miao : un *tchao*, un *mou* et celui du *Tai-tsou*. Cela forme le *Hoang-kao-miao* (ou du bisaïeul). Il y a un autel pour le *Kao-miao* et un sacrifice tous les mois au *Wang-kao*. Le *Hoang-kao* est l'ancêtre originaire, on lui fait des offrandes aux 4 saisons et c'est tout.

Le *Hien-kao* n'a pas de temple ; quand on prie pour lui on fait un autel et l'on y sacrifie. Quand il a quitté l'autel il reste *kuei*.

¹ C'est le titre assigné pour les princes.

Les entretiens familiaux de Confucius

Les shis supérieurs ¹ ont deux miao qui forment celui du *Wang-kao* qui a un autel. Ce sont ceux du *Kao* et du *Wang-kao* ; on y fait les offrandes et rien de plus ; le *Hoang-kao* est sans temple mais a des prières pour lesquelles on fait un autel et sacrifie.

Pour ceux qui n'en ont point, ils restent *kuei*.

Les chefs de fonctionnaires (de shis du 2^e et 3^e degré des princes) ont un seul miao appelé *Kao-miao* (ou du père). Au *Wang-kao* (aïeul) on sacrifie sans temple. Après lui tous les ascendants restent *kuei*. p.151

Enfin les shis inférieurs (du 2^e et 3^e degré des princes) ainsi que les gens sans fonction n'ont pas de miao. Après leur mort ils sont tous à l'état de *kuei* ².

Tel est l'état de choses qui depuis Yu jusqu'aux Tcheou n'a point été changé.

Jadis les *tsou* (ou fondateurs de dynastie de fiefs) étaient qualifiés de « pleins de mérite » et les *tsong* ou leurs successeurs (immédiats) de pleins de vertu. Des uns et des autres les miao n'ont point été abolis.

@

¹ Les fonctionnaires des trois degrés de l'empire et du 1^{er} degré des princes vassaux.

² Ce passage se trouve tout entier au *Li-ki* Chap. XX *Tchi-fà* ou lois du sacrifice. Peu de mots suffiront à son explication.

Le temple ancestral portant le nom de l'aïeul principal contient, comme il est dit, de 7 à 1 miao ou chapelles, tabernacles particuliers. Celui de l'ancêtre titulaire est au fond, au milieu ; les autres sont rangés à droite et à gauche en alternant et à partir du père défunt du propriétaire. Chaque chapelle renferme une tablette portant le nom du titulaire et qu'on expose sur un piédestal quand on officie en son honneur. Au décès du propriétaire sa tablette remplace celle de son père, laquelle ainsi que les autres est reculée d'un degré. La dernière délogée par le nouveau venu est portée au *theao* ou *sacrarium*, temple réservé aux aïeux déplacés et non encore replongés dans l'oubli.

CHAPITRE XXXV

De la musique

@

Tze-lou jouait du Shen ; il prenait le ton des pays du nord. Kong-tze l'ayant entendu dit à Yen-yeou :

— Tze-lou n'a pas le vrai talent. Les anciens rois réglant les sons musicaux prenaient les notes moyennes ¹ comme base p.152 d'harmonie. Le courant harmonique se portait dans le système du sud et ne retournait pas vers le nord. Le sud est le pays de la vie et du développement ; le nord est la terre de la mort et de la destruction. C'est pourquoi le kiun-tze prend le terme moyen comme point de départ et regarde la vie comme fondement. C'est pourquoi ses tons sont doux et mous ; il se tient au moyen pour entretenir l'esprit de vie et de développement ; les impulsions de la tristesse, de la douleur, du regret ne croissent pas dans son cœur ; les mouvements de la colère, de la cruauté, de la sensualité ne se trouvent pas dans son corps. C'est ce qu'on appelle l'habitude de la régularité et de la possession de soi-même, l'influence du calme et de la satisfaction. L'homme inférieur n'est point ainsi. Prenant le terme, il le traite comme le point de départ ; s'attachant à la force, il en fait sa base. C'est pourquoi ses accents musicaux sont rudes, grinçants ou fins, tenus (perçants) ², de manière à former l'esprit de mort et de destruction.

Le sentiment de la mesure harmonique, de la droiture qui garde le juste milieu n'a point place dans son cœur. Les impulsions de la douceur, de la gravité, du respect et de la justice n'existent pas en lui. C'est ainsi qu'il y règne l'habitude

¹ Voir mon opusculé *Deux traités de musique chinois*, p. 3-6 et 9, l. 3 ss.

² Les sons trop bas et trop hauts, *Ibid.* p. 9.

Les entretiens familiers de Confucius

du trouble et de la destruction, l'action de la violence et de la résistance.

Jadis Shun jouant du kin à 5 cordes, composa les chants du *Nan-fong*. Ces chants portaient :

Oh ! l'harmonie ¹ du Nan-fong ! On peut par lui dissiper les soucis de mon peuple.

Oh ! le temps du Nan-fong ! On peut par lui développer les richesses de mon peuple. _{p.153}

C'est en agissant ainsi qu'il s'est élevé.

Profondes en lui ses vertus se répandaient comme une source débordante. Jusqu'à présent les rois et les princes l'ont imité sans relâche. Scheou de Yin aimait à produire les sons du nord, il est tombé inopinément et jusqu'aujourd'hui les rois et les princes en ont fait leur risée.

Shun, sorti des gens du peuple ² a accumulé les vertus et maintenu l'harmonie ; il a suivi le juste milieu et pratiqué le bien ; il est resté souverain monarque jusqu'à la fin, tandis que Sheou, qui était Fils du ciel et aimait les actes de violence, de luxure, de cruauté, de destruction, a fini par périr misérablement. N'est-ce pas que chacun d'eux s'est attiré son sort ?

Voilà maintenant que Tze-lou est le suivant des gens vulgaires, l'égal des hommes du peuple ³ ; il ne pense point aux règles des anciens rois et s'exerce à la musique des États détruits. Comment pourra-t-il sauver son corps de six ou sept pieds ?

Yen-yeou informa Tze-lou (de ce qui avait été dit). Celui-ci s'écria :

— J'ai commis une faute, moi, Yeou ! L'homme inférieur ne peut pas tomber deux fois et revenir à ce qui lui convient ;

¹ Com. = *ho* concorde.

² Litt. : des habillements communs.

³ Le texte de Kien-long a perdu le mot *Sze*, que celui de Tong-tchi a conservé.

Les entretiens familiers de Confucius

c'est la parole du Maître (corrigions-nous donc). Je regrette d'être resté ¹ 7 jours sans manger, et d'être resté en vie ².

Ayant appris cela, Kong-tze dit :

— Tze-lou sait vraiment corriger ses défauts.

@

¹ Litt. mon corps avait subsisté. Voir plus haut le chap. Kong-tze en danger.

² De ne pas être mort alors pour ne plus commettre de faute.

CHAPITRE XXXVI

Du jade

@

1. p.154 Tze-kong interrogeant Kong-tze lui dit :

— Oserais-je demander pourquoi le kiun-tze estime haut le jade et méprise le yin (faux jade) ? Est-ce parce qu'il y a peu du premier et beaucoup du second ?

Kong-tze répondit :

— Comment pouvez-vous dire cela ? Ce n'est point pour ce motif ¹ ; mais jadis les kiun-tze comparaient la vertu au jade ; en effet, il est doux et mou d'aspect (comme la concorde) ; sans dureté comme la bonté ; d'aspect sévère, majestueux, égal comme la sagesse ; en même temps il est d'élément ferme et solide, ne cédant point comme la justice ; aigu, mais n'endommageant rien comme l'acte vertueux ; suspendu et comme tombant, (il représente) les rites ; se brisant sans fléchir (il figure) la bravoure. Le son qu'il rend quand on le frappe est pur, perçant, s'élève et s'étend au loin ; finalement se modulant, il représente la musique. Les défauts n'y cachent pas la beauté pure et celle-ci n'y couvre pas les défauts, c'est la fidélité vraie, sans fausseté, pénétrant largement ² comme la sincérité ; d'élément de halo comme le ciel ; d'élément spirituel, sortant des monts et des fleuves, il représente la terre. Formant les insignes ³ des magistrats, pénétrant ainsi d'une manière spéciale ⁴, il représente les p.155

¹ Le texte répète toute la phrase de la question.

² Com. Wu-pu-tong ; *nihil non penetrans*.

³ Le texte porte simplement les noms de deux de ces tablettes insignes.

⁴ À la cour, au miao.

Les entretiens familiaux de Confucius

vertus, les mérites. (À ce titre que) le monde ne peut pas ne point l'estimer hautement, c'est le Tao.

Aussi bien qu'il ait tout le poli possible, le Yin n'a point l'éclat du jade. Aussi le *Shi* dit : Si l'on apprécie par la parole la douceur du kiun-tze, elle est semblable au jade. C'est pourquoi le kiun-tze en fait un cas extrême.

2. Kong-tze dit :

— Quand on entre dans un État on peut aisément connaître ce qu'on y enseigne (tel son enseignement), tels sont ses habitants. S'ils sont doux, conciliants, grand de cœur, généreux, c'est le *Shi* qui y est enseigné ; s'ils sont intelligents, perspicaces, connaissant ce qui est au loin, c'est le *Shu*. S'ils sont de vues larges, faciles, nobles d'idées, c'est le *Yo-ki* (la musique). S'ils sont purs, calmes, géniaux, pénétrant les mystères, c'est le *Yi*. Respectueux, frugaux, forts, actifs et diligents, c'est le *Li*. S'ils s'attachent aux discours et comparent les actions, c'est le *Tchun-tsiou*.

Le *Shi* dissipe l'ignorance grossière ; le *Shu*, la superstition ; le *Yi*, la violence, les vols et la musique, le désaccord. Les rites bannissent les molestations et le *Tchun-tsiou* écarte les troubles, les révoltes (en en montrant les suites fâcheuses).

Tels sont les hommes. S'ils sont doux, conciliants, grands, généreux et point grossiers c'est qu'ils ont approfondi les *Shi*... etc. (Le texte continue en faisant l'application au *Shu*, au *Yi*, etc.).

Le ciel a 4 saisons : printemps, été, automne, hiver. Le vent, la pluie, la gelée et la rosée ne sont point sans enseignement. La terre porte la substance spirituelle ; elle émet ou contient le tonnerre et les nuages et ceux-ci répandent leurs formes ; tous les êtres naissent de la rosée. Cela n'est point sans

Les entretiens familiers de Confucius

enseignement. Quand une ^{p.156} intelligence pure et claire habite le corps, l'essence intellectuelle est comme un esprit.

Quand une chose doit survenir, ses pronostics la précèdent...
C'est pourquoi l'enseignement du Saint est identique à celui du ciel et de la terre.

@

CHAPITRE XXXVII

De l'abaissement

@

Tze-lou demanda à Kong-tze :

— Je l'ai entendu dire, un homme comme il faut, se trouvant dans le monde riche et considéré et ne sachant point faire profiter les êtres, ou bien vivant dans la misère et l'infériorité et ne sachant s'abaisser pour rechercher son relèvement, cet homme n'est en ce cas point digne qu'on parle de lui sur le sol des humains.

Kong-tze répondit :

— Le kiun-tze agissant sur lui-même vise à ce qu'il peut atteindre, pénétrer ¹. Quant à lui (Com.) s'il doit s'abaisser, il s'abaisse ; s'il faut s'étendre, il s'étend.

Celui qui est abaissé en son niveau ² par cela doit s'observer et attendre ³. Qui cherche à s'étendre, s'élever, doit le faire de manière à atteindre le moment favorable. Ainsi bien qu'il reçoive l'abaissement et ne ^{p.157} brise pas la mesure ⁴ sa pensée s'élève sans qu'il se rebelle contre la justice ⁵.

Kong-tze était à Wei lorsqu'il apprit que Tien-tchang (grand de Tsi, chef de la famille Tchên) voulait susciter des troubles, mais que craignant (l'opposition de) quatre grands du même État ⁶ il songeait à changer la direction de ses armes et attaquer Lou. Kong-tze l'ayant appris réunit ses disciples et le leur annonça en disant :

¹ Il ne peut que ce qui dépend de lui.

² Com. pauvre et bas ou : la mesure abaissant est ce par quoi on doit atteindre.

³ Com. et ainsi se garde.

⁴ Texte de *Tong-tchi*. Celui de *Kien-long* manque du mot *pu*.

⁵ Com.

⁶ Le *Kien-long* cite Kao-shou, Koue-Wou-pi, Pao-Kan et Yan-Ying par le 1^{er} mot de leur nom ; le Tao-kwang n'a que les deux derniers.

Les entretiens familiaux de Confucius

— C'est l'État de mes père et mère où sont leurs tombeaux ; nous devons le sauver. Je m'abaisserai devant Tien-tchang pour sauver Lou. Qui de mes disciples sera mon envoyé ?

Tze-lou voulait partir pour cette mission ; mais Kong-tze l'arrêta. Tze-tchang et Tze-shi en firent autant, mais Kong-tze ne consentit point. Tze-kong le demanda à son tour et le Maître y consentit.

Tze-kong partit donc, alla à Tsi, parler à Tien-tchang et lui dit :

— Lou est un État difficile à combattre ; et mon prince, s'il l'attaquait, commettrait une faute. Il vaut bien mieux de porter ses armes contre Wou ¹.

Tien-tchang ne fut point satisfait (de ce conseil). Tze-kong reprit :

— Les soucis qui se retiennent à l'intérieur assaillent le fort ; ceux qui se manifestent à l'extérieur assaillent le faible. J'ai appris que mon Maître avait reçu 3 fois un fief et les trois fois on n'avait point mené les projets à fin. Mais comme le premier ministre n'a point acquis de renommée ; maintenant il veut par ^{p.158} les combats et la victoire enorgueillir le prince, détruire un État (Lou) afin de rendre ses ministres ² dignes d'honneur sans que les mérites de mon Maître y prennent part ; celui-ci devra prochainement ³ recourir au prince et lutter contre Pao et Yan ; sa position sera en péril.

— C'est bien, repartit Tien-tchang ; cependant la guerre finie j'ajouterai (l'expédition contre) Lou, je n'y puis rien changer. Cela fait, je marcherai contre Wou, comment le ministre pourrait-il me suspecter ⁴ ?

Tze-kong répliqua :

¹ Nous suivons ici le texte de Tao-kwang plus sobre et plus rationnel, tout en y ajoutant par-ci, par-là quelques phrases du *Kien-long* nécessaires au sens.

² Il s'agit de P'en-koue et Yan-ying, d'après Wang-suh.

³ Un jour contigu.

⁴ Phrase de Kien-long.

Les entretiens familiaux de Confucius

— Si vous retardez l'expédition (contre Wou) je désire aller voir le roi de ce pays et lui demander de sauver Lou. Il sauvera Lou et attaquera Tsi et vous devrez venir à l'encontre avec vos troupes.

Tien-tchang acquiesça. Tze-kong s'en alla au midi voir le roi de Wou et lui dit :

— Le roi n'extermine point les États (dangereux) ; le Pa est sans ennemi puissant.

Maintenant avec Tsi et ses 10.000 chars, s'appropriant Lou aux mille chars, (le roi de Tsi) sera d'une force terrible pour lutter contre Wou. Ayez-en grand souci pour Votre Majesté. Mais si elle sauve Lou, elle illustrera son nom. Attaquer Tsi est très utile pour elle ; ayant pris possession (du fleuve) du Ssa, elle dominera tous les princes. Abattre le cruel Tsi pour servir le puissant Tsin n'est pas d'un grand avantage. Ce qui est glorieux, c'est de raffermir Lou périssant et abaisser le puissant Tsi. Les Sages n'en doutent point.

— C'est bien, répondit le roi. Mais j'ai combattu Yue et je l'ai vaincu à Hoei-ki ¹. Maintenant le roi de Yue s'efforce d'entretenir une armée. Il a à cœur de se venger ^{p.159} de Wou. Attendez. J'attaquerai Yue, après quoi cela se pourra faire.

Tze-kong répliqua :

— La puissance de Lou ne dépasse pas celle de Yue, ni la force de Wou celle de Tsi. Si Votre Majesté affermit Tsi en attaquant Yue, Tsi s'appropriera Lou. Par la puissance de Votre Majesté rétablir les (États) périssants, renouer le fil coupé (des existences) ², cela est glorieux.

Attaquer le faible Yue, et redouter le puissant Tsi, ce n'est pas courageux. Le brave n'évite pas les difficultés, l'homme bon

¹ Voir mon *Koue-yu* traduits T. II, discours de Wou.

² Com. D.

Les entretiens familiaux de Confucius

n'épuise pas le pauvre ; le sage ne perd pas le temps, le juste ne coupe pas les existences. Or affermir Yue, c'est témoigner à tous les princes de sa bonté (en épargnant le faible). Sauver Lou, attaquer Tsi, abattre Tsin toujours croissant (fera que) tous les princes viendront (vous) aider et (vous) faire la cour et le pouvoir du Pa sera affermi, complet.

Puisque Votre Majesté craint Yue, votre sujet demande d'aller à l'est voir son roi et lui enjoindre de se mettre en campagne pour seconder ce projet ; ainsi vraiment vous frapperez Yue et la gloire vous suivra. Les princes ainsi combattront Yue.

Le roi de Wou fut charmé de cette proposition et envoya Tze-kong à Yue. Là le roi alla à sa rencontre au faubourg et le conduisit lui-même à son hôtel. Il lui demanda :

— Ce royaume est un État barbare ; comment un haut magistrat (chinois) vient-il l'honorer et se déshonorer (par sa visite) ?

Tze-kong répondit :

— Je viens de parler au roi de Wou de sauver Lou et d'attaquer Tsi ; c'est là l'intention de son esprit ; mais son cœur craint Yue ¹. Si _{p.160} vous n'avez pas le dessein de vous venger et qu'on le soupçonne, c'est maladroit. Si vous l'avez et que vous le fassiez savoir c'est dangereux. Qu'on apprenne un projet avant qu'il soit exécuté c'est un danger. Ces trois choses sont des sujets d'anxiété pour toute entreprise.

Le roi de Yue courba la tête jusqu'au sol et dit :

— Pauvre orphelin j'ai, sans estimer les forces, excité Wou ; c'est très difficile, j'ai été comme prisonnier à Hoei-ki. L'anxiété me pénètre tout entier jour et nuit. Mes lèvres brûlantes, ma langue desséchée sont les conséquences de

¹ Il a dit : « Attendez j'attaquerai Yue ; alors cela se pourra et je le détruirai ».

Les entretiens familiaux de Confucius

mon désir d'obtenir un accord avec le roi de Wou et de mourir ; c'est l'aspiration de (moi) l'orphelin. Maintenant que le Haut Magistrat m'enseigne ce qui est utile ou nuisible.

Tze-kong répondit :

— Le roi de Wou est un homme dur et cruel ; ses officiers sont des incapables ; l'État est ruiné ; le peuple hait ses chefs ; le premier ministre a le cœur éloigné de son maître (changé) ; Tze-sin (son ministre) est mort pour avoir fait des représentations. Son grand intendant Ki est occupé par des entreprises et partage les fautes de son prince dans son intérêt privé. C'est le moment de vous venger de Wou.

Que le roi songe à lever des troupes et seconder les événements pour atteindre son but. Qu'il augmente ses richesses pour réjouir son cœur et diminue les discours pour faire honneur aux règles des rites ; alors l'attaque de Tsi sera nécessaire. C'est ce que le Saint appelle s'abaisser, chercher ce qu'il peut pénétrer. Cette lutte ne dépasse pas les ressources de votre royauté. Si elle triomphe il faudra attaquer Tsin par les armes.

Votre sujet demande d'aller au nord voir le prince de Tsin pour lui persuader par ses insistances qu'il doit affaiblir Wou. Cet État ayant ses armes si minces, ^{p.161} épuisées par Tsi ¹, Tchang-kia (roi de Tchao) étant prisonnier à Tsin, le pouvoir du roi étant abattu, Tsin détruira Wou.

Le roi de Yue fut très réjoui de cette proposition et y acquiesça. Tze-kong s'en retourna (à Wou). Cinq jours après le roi de Yue envoya le ta-fou Wen-tchong s'incliner devant le roi de Wou et lui dire :

— Yue a dans ses frontières 3.000 hommes prêts à servir votre royaume.

¹ Cette phrase a tant de variantes dans les différents textes que le sens en est très incertain. Dans tel texte on croirait que *hong* désigne un personnage.

Les entretiens familiaux de Confucius

Le roi de Wou dit alors à Tze-kong :

— Le roi de Yue désire servir ma petitesse. Cela se peut-il ?

Tze-kong répondit :

— Que tous les hommes servent leur chef, n'est-ce point justice ?

Le roi de Wou accepta donc les troupes du roi de Yue et le remercia ; il leva lui-même les troupes de ses États pour faire la guerre à Tsi qu'il défit complètement. Tze-kong alors se rendit auprès du roi de Tsin et lui persuada de déclarer la guerre à Wou ¹.

Tsin approuva cet avis et Tze-kong se retira pour s'en retourner à Lou.

Le roi de Wou livra bataille aux gens de Tsi près de Gai-ling ² et défit complètement ses adversaires ; p.162 sept corps d'armées ³ furent faits prisonniers ⁴ et ne retournèrent plus en leur patrie.

Après cette victoire le roi de Wou porta ses armes contre Tsin. Les deux armées se rencontrèrent sur les hauteurs de Hoang-tchi ⁵. La bataille fut des plus acharnées. Tsin l'emporta finalement et infligea une défaite sanglante à l'armée de Wou.

Vu cet événement le roi de Yue passa le Kiang pour surprendre Wou. Il porta son armée à 7 lis de la capitale. Wou apprenant cette nouvelle abandonna le pays de Tsin et retourna au secours de sa ville royale. Trois batailles furent livrées successivement à Wu-hu ⁶ et le roi

¹ Après ceci nous reprenons le texte de Kien-long, l'autre étant trop écourté. Les événements ici racontés se passaient en l'an du duc Gai de Lou. Il en est question au *Tso-tchuen* (h. anno) et au *Kue-yu* (États de Yue et de Wou) ; mais ils y sont racontés tout différemment et l'intervention de Tze-Kong n'y est pas mentionnée. En revanche on la retrouve au *Sze-ki*, livre des 72 disciples.

² Aujourd'hui Tchang-gai-hien. D'autres textes portent « près de la capitale de Wou ». Le *Tso-tchuen* emploie l'expression *kiao* « au faubourg ».

³ Les armes, les soldats de sept généraux. Le *Tso-tchuen* en nomme cinq et dit qu'on prit 3.000 hommes et 800 chars. Voir *Gai*, XI, 3.

⁴ L'auteur de ce chapitre ne semble pas bien connaître les faits. Wou avait déjà tiré vengeance de Yue la première année du duc Gai. La venue de l'envoyé de Yue avec les présents est raconté au *Tso-tchuen* an. XI. 3 [p. 671].

⁵ Alors au pays de Wei. Maintenant Fong-kieu-hien.

⁶ Les cinq lacs. Ceci ne s'accorde pas avec le récit du *Tso-tchuen* qui place les lieux des combats au faubourg de la capitale.

Les entretiens familiaux de Confucius

de Wou fut défait. Les portes de sa capitale n'étant point gardées, le roi de Yue y entra, assiégea son adversaire dans son palais et l'y tua ainsi que ses aides de camp. Ainsi il détruisit Wou. Trois ans après le roi de Yue acquit l'hégémonie des pays de l'Est ¹.

Ainsi Tze-kong en une mission affermit Lou, ébranla Tsi, perdit Wou, fortifia Tsin et donna l'hégémonie à Yue ². En dix ans, cinq royaumes furent ainsi ^{p.163} diversement transformés. Kong-tze dit de ces événements : Ébranler Tsi et raffermir Lou c'était mon premier désir. Fortifier Tsin, en perdant Wou, faire périr cet État en donnant la suprématie à Yue c'est l'éloquence de Tze-kong (qui opéra ces grandes choses). L'habileté de la parole détruit la droiture et le langage sincère et juste ³.

@

¹ D'après le *Tso-tchuen* (Gai, XXII) le roi de Wou s'étrangla lui-même.

² Plusieurs des événements mentionnés en ce chapitre ne sont point racontés au *Tso-tchuen*. Leur réalité est donc assez douteuse. Il en est ainsi par exemple de la défaite de l'armée de Wou par celle de Tsin. Il est remarquable que, contrairement à ses habitudes, le texte de Tong-tchi est plus court que celui de Kien-long. Nous devons laisser quelques mots effacés de notre texte.

³ Kong-tze était mort depuis 6 ans quand Wou succomba. Il y a donc ici un anachronisme qui nuit à l'autorité du Kia-yu. Aussi Wang-su n'hésite pas à l'excuser en disant que Kong-tze prévint et prédit cette chute.

CHAPITRE XXXVIII

@

Kong-tze se trouvait à Tsi. Le prince de Tsi partait en chasse, il appela le *yu-jin* ¹ en plantant sa bannière ². Mais celui-ci ne vint point. Le duc le fit arrêter ; l'officier dit alors :

— Jadis dans les chasses de nos anciens princes, la bannière était plantée pour un ta-fou que l'on appelait de cette manière ; par un arc, on appelait un officier de second ordre ³ et le *yu-jin* par un bonnet de peau. Votre sujet ne voyant pas de bonnet je n'ai pas osé venir et je me suis tenu à l'écart. p.164

Kong-tze l'ayant entendu raconter dit :

— C'est bien ! Il vaut mieux garder les règles de sa fonction que celles de la convenance ⁴.

Le kiun-tze applaudit à cette manière d'agir ¹.

2. Kong-tze consultait les annales de Tsin. Il y vit que Tchao-tchuen de Tsin avait tué Ling-kong. Tchao-tun s'était déjà enfui mais avant d'avoir gagné les montagnes il apprit le meurtre du tyran et revint. Le grand Annaliste écrit ceci : « Tchao-tun a tué son prince » et l'apprit ainsi à la cour. Tun protesta :

— Ce n'est pas vrai, dit-il.

¹ Le préposé aux montagnes et lacs, dit Ho-meng-tsun. Al. le gardien des forêts. Ceci se passait la 20^e année du duc Tchao de Lou. Kong-tze avait 30 ans.

² Composée de plumes rangées séparément, pas en touffe, et portées dans le char princier.

³ Un shi. C'était un des plus hauts officiers, un ministre qui portait la bannière.

⁴ Ho-meng-tsun explique ainsi : Accourir à l'appel du prince c'est la règle du Tao. Ne point venir quand l'objet-signal n'est pas celui qui doit être employé c'est la règle de la fonction qui doit être suivie avant tout. — Tchong Yue dit mieux : Il ne peut y avoir de règle contraire à celles de la fonction ; si on suit celles-ci on est certainement conforme au Tao. La fonction est la chose fondamentale, essentielle.

Les entretiens familiaux de Confucius

L'historien répliqua :

— Vous étiez intendant-général de l'État, vous vous êtes enfui, mais avant d'avoir franchi les frontières, vous êtes revenu et n'avez pas puni le meurtrier. Si ce n'est pas vous qui l'êtes, qui est-ce donc ?

Tun répliqua :

— Hélas ! Hélas ! « Mon affection m'a attiré cette douleur. »²
Cela peut bien se dire de moi.

(Ayant lu ces lignes) Kong-tze s'écria :

— Tong-hou (le grand historien) était un parfait historien des temps passés. En écrivant il prenait pour règle de ne rien cacher. Tchao-tun était un ministre intègre des anciens temps ; en ces actes il prit pour règle de supporter l'imputation de ce crime. Comme il mérite la pitié ! S'il eut franchi la frontière il eût évité ce mal³. p.165

3. Tcheng a un collègue d'arrondissement dont les employés ne sont pas chargés de fonctions gouvernementales⁴. Tching-ming désirait établir un collège semblable. Tze-tchan leur demanda comment cela devait se faire.

— Les gens de Tcheng, dit-il, viennent matin et soir en ce lieu retiré, se promener et consulter relativement à ce qui peut se faire de bien ou de mal par les gouvernants⁵. Ce qui est bien, je veux le faire aussi. Ce qui est mal je le corrigerai. Vous êtes mes maîtres, comment dois-je m'y prendre ?

¹ Cette histoire est racontée au *Tso-tchuen*. (Tchao, XXI, 5 [p. 325]). Là le yu-jin est appelé au moyen d'un arc et la bannière est désignée par un autre caractère.

² Cf. *Shi*, I, 3, 8, 1.

³ Cette histoire est encore empruntée au *Tso-tchuen*. Siuen, II, 4 [p. 572]. Ling-kong était un tyran débauché et des plus cruels, il avait plusieurs fois voulu faire assassiner Tchao-tun sans réussir.

⁴ Litt. ne sont pas discourant de gérer le gouvernement. Com. Fonctionnaires gouvernementaux occupés de gérer les affaires de l'État.

⁵ Le tout d'après le com. de Ho-meng-tsun.

Les entretiens familiaux de Confucius

Comme je l'ai entendu dire on doit être pour l'État droit, juste, bon afin de réprimer les colères. Mais on ne dit pas de maintenir sa dignité violemment pour endiguer la colère car vouloir faire cela c'est comme d'endiguer un torrent. Qui veut s'opposer aux grands flots nuit aux hommes fortement. Je ne pourrais y remédier, l'emporter sur ces flots et sauver de leurs ravages. Rien de tel que s'en prendre aux flots quand ils sont peu élevés et les diriger (dans un sens où ils se perdent et ne nuisent point) ¹ et ainsi remédier au mal comme je l'ai entendu dire ².

Tchong-ming s'écria :

— Maintenant je connais la bonté de mon maître digne d'être servi. Les hommes vulgaires n'ont point ^{p.166} ces vertus. Tchong n'a que deux ou trois fonctionnaires auxquels il puisse se fier.

Kong-tze ayant appris ces paroles dit :

— Maintenant je le vois bien par cela. On dit que Tze-tchan est sans bonté ; pour moi je n'en crois rien ³.

3. Tze-tchan de Tchong étant tombé malade dit à Tze-tai-shu ⁴ :

— Je meurs. C'est à vous à prendre le gouvernement (à ma place). L'homme vertueux seul peut soumettre le peuple par la bonté généreuse. Pour tout autre il n'y a que la sévérité. Le feu brille au loin, c'est pourquoi le peuple le voit à distance et le craint ; peu en meurent. L'eau est faible par nature ; le peuple

¹ Des eaux endiguées s'arrêtent pour un temps, puis grossissent au point qu'on ne peut plus y résister ; elles brisent les digues et ravagent tout sur leur passage. Ainsi vouloir endiguer la colère, ne produit que des effets désastreux. Si au contraire on cède à leur violence et les fait couler peu à peu, elles se répandent lentement et ne font aucun mal.

² Le bavardage ne peut être arrêté, on ne peut y remédier par des remèdes végétaux ou minéraux.

³ Nouvel anachronisme. Kong-tze n'avait alors que 20 ans. Aussi Ho-meng-tsun nous dit-il qu'il apprit cela plus tard. Mais la phrase ne se prête pas à cette fantaisie.

⁴ Haut magistrat de Tchong (tai-fu).

Les entretiens familiaux de Confucius

la méprise et s'en fait un jeu ; c'est pourquoi beaucoup meurent par elle ¹. Aussi la bonté généreuse est difficile.

Tze-tchan étant mort, Tze-tai-shu lui succéda au ministère. Comme il haïssait la rigueur, il fut bon et indulgent. Le royaume de Tcheng fourmilla bientôt de voleurs qui ravissaient les hommes et les biens dans les marais de Kuan-fa.

Tai-shu vivement peiné se dit : « Si j'avais écouté le conseil de mon maître, cela n'en serait pas venu là. »

Là-dessus il leva des troupes pour réprimer les brigands, il les détruisit complètement et les vols s'arrêtèrent quelque temps.

Kong-tze ayant appris cela, dit :

— Que c'est bien ! Quand le gouvernement est bienveillant le peuple néglige ses devoirs, alors on doit en venir à la sévérité. Mais la rigueur fait que le peuple périt, on doit alors la tempérer par l'indulgente bonté. Celle-ci donne sa ^{p.167} vraie mesure à la rigueur et respectivement. Quand la rigueur et la bonté se règlent l'une l'autre alors l'harmonie parfaite règne dans la manière de gouverner. La 1^{re} strophe du Shi, III, 2, 9 en donne un exemple, comme aussi IV, 3, 4, 4. « Ni dur ni mou, ni violent ni faible, il exerça son gouvernement d'une manière bienveillante, affectueuse et tous les biens s'y réunissaient et consolidaient ». C'est le summum de l'harmonie gouvernementale.

À la mort de Tze-tchan tous les gens de Tcheng furent plongés dans la désolation ; tous le pleurèrent comme s'ils avaient perdu un oncle, un père.

Kong-tze lui était uni d'une étroite amitié comme à un frère selon la nature. Ayant appris sa mort il sortit de chez lui en sanglotant et s'écria :

¹ Dans les inondations, noyades, etc.

Les entretiens familiaux de Confucius

— C'était pour moi comme un ami héréditaire tel qu'on en voyait au temps passé ¹.

4. Gai le duc de Lou, dit à Kong-tze :

— Je voudrais vous demander s'il est vrai que les pavillons ² construits à l'est sont néfastes. Faut-il croire cela ?

Kong-tze répondit :

— Il y a cinq choses malheureuses, mais les pavillons à l'est n'ont rien à faire avec elles. Chercher son seul avantage, c'est le mal de la personne. Repousser les gens âgés et accueillir les jeunes, c'est celui des maisons, des familles ³. Tenir les sages à l'écart et donner les charges aux incapables, c'est le malheur des États. Des vieillards ignorants, des jeunes gens qui ne s'instruisent pas, c'est la plaie du monde des personnes privées. Les sages humiliés, obligés de ^{p.168} se cacher, les insensés usurpant le pouvoir, c'est le malheur du monde entier. Voilà les maux à redouter, il y en a cinq et celui dont vous parlez n'y est point compris.

Le *Shi* porte : Observez chacun votre devoir et le destin céleste ne sera pas renversé ⁴.

Je ne sache point que ces bâtiments de l'est soient du destin.

@

¹ Tout ceci se trouve exactement au *Tso-tchuen*, Tchao, XX, fin [p. 328-330].

² Quartier sortant du bâtiment principal auquel il tient par un côté, ayant ainsi trois faces.

³ Le premier mal engendre les mécontentements et les rancunes ; celui-ci fait naître les discordes.

⁴ Hwei-nan-tze raconte que le duc Gai voulait avoir un pavillon à l'ouest, l'historiographe augure s'y opposa disant que c'était une situation néfaste. Le prince s'en irrita et consulta son grand intendant qui le rassura en lui disant qu'il n'y avait que trois choses néfastes : 1° violer les rites et la justice ; 2° boire des liqueurs sans mesure et 3° se moquer des remontrances.

CHAPITRE XXXIX

Les questions de Tze-kong

@

1. Tze-kong demanda à Kong-tze :

— Le duc Wen de Tsin a réellement convoqué le Fils du ciel et a fait venir tous les princes à une réunion des cours. Pourquoi le Maître a-t-il fait dire au *Tchun-tsiou* que le roi a tenu sa cour à Ho-yang ?

Kong-tze répondit :

— Qu'un sujet convoque son souverain c'est une chose impossible, illicite, qu'on ne peut apprendre aux autres. C'est pourquoi il est écrit qu'il réunit et conduisit les princes pour servir le Fils du ciel, et rien autre ¹. p.169

2. Kong-tze se trouvait à Long. Il alla voir Huan-tchin ². Celui-ci se préparait un monument funèbre en pierre depuis trois ans ; il n'était pas encore achevé ³. Le Maître tout affligé lui dit :

— C'est vraiment un excès. Quand on est mort ⁴, il n'y a rien de mieux que de hâter la mise en tombeau.

Entendant cela Yen-yen qui conduisait le char de Kong-tze ⁵ prit la parole et dit :

— Quels sont les rites ? Dans les choses douloureuses ne doit-on pas prévoir et préparer à l'avance ? Que voulez-vous donc dire ?

¹ Ce passage est pris ou plutôt imité du *Tso-tchuen*. Les termes sont différents bien que le fond soit identique. Spécialement à remarquer la dernière phrase. Le texte du *Tchun-tsiou* n'a pas du tout cela. C'était au suzerain seul à convoquer ses vassaux et non à un vassal de sommer ou même d'inviter son suzerain.

² Sze-ma de Song.

³ Parce que tous ses ouvriers étaient malades. (Tong-tchi). La réflexion de Kong-tze prouve que c'était plutôt le luxe du travail qui en était cause.

⁴ Texte de Tong-tchi. Kien-long a une variante fautive.

⁵ *Tze-po*.

Les entretiens familiaux de Confucius

Kong-tze répondit :

— Quand on est mort on cherche un titre posthume. Quand ce titre est fixé, on consulte le sort sur l'emplacement de la tombe. Quand le mort est enterré on élève un miao. Mais tout cela ne sont pas des choses que les sujets (et les enfants) puissent déterminer d'avance, encore moins préparer soi-même.

3. Kong-shu s'était attiré l'animadversion du duc Ting et avait été accusé auprès de lui à cause de ses richesses. Il s'enfuit à Wei où il demanda au prince de le faire rétablir dans sa dignité et pour le gagner à sa cause il lui présenta ses bijoux ¹.

Le Maître l'ayant appris, dit :

— Des richesses en ces conditions ², sont une source de malheur. Il vaut bien mieux être pauvre tout de suite (précipiter l'excès de pauvreté). p.170

Tze-yu qui était alors près de lui, demanda au Maître :

— Oserais-je vous demander ce que cela veut dire ?

Kong-tze répondit :

— Être riche et ne pas aimer les rites, c'est une cause de ruine. Kong-shu s'est perdu par ses richesses et ne s'est pas corrigé. Je crains qu'il ne lui en arrive encore malheur.

Kong-shu, à qui l'on répéta ces paroles, s'empressa d'écouter le Maître. Dès lors il se conforma aux rites et donna généreusement de ses grands biens.

4. Kong-tze se trouvait à Tsi ; ce pays avait souffert d'une grande sécheresse au printemps, la famine le désolait. Le duc Ting demanda à Kong-tze ce qu'il fallait faire (pour y remédier).

Le Sage lui répondit :

¹ Il voulait par cette brigue obtenir de ce prince qu'il intervînt en sa faveur.

² Quand le cœur y est trop attaché. Kong-tze détestait cela.

Les entretiens familiers de Confucius

— Les années de disette, les ouvriers ¹ restent inactifs, les routes impériales ne sont point réparées et entretenues. Les prières se disent avec les offrandes de soie ou de jade ² ; les sacrifices, les oblations ne se font point avec accompagnement de musique ³ ; on sacrifie des victimes d'ordre inférieur ⁴. Les princes sages s'abaissent, s'accusent eux-mêmes pour sauver le peuple.

5. Kong-tze dit un jour :

— Kuan-tchong ⁵ avait des plats sacrificiels artistement gravés, des pendants rouges (à son bonnet) ⁶, des écrans sur les vestibules et les chemins de la cour ⁷, et des crédences pour y déposer ^{p.171} les vases, des formes de montagnes sculptées sur ses chapiteaux de piliers et des fleurs peintes sur les poutres traversières ⁸. Un ta-fou sage pourrait difficilement le surpasser.

An-ping-tchong ⁹, sacrifiant à ses ancêtres (il offrait) une épaule de porc qui ne couvrait pas un téou (mais un tsou). Il portait une robe de peau de renard, vieille de trente ans. Un ta-fou sage pourrait difficilement descendre plus bas que lui.

Le kiun-tze s'abaisse et ne cherche pas à surpasser les grands, à s'arroger leurs droits, et les grands alors n'écrasent pas les petits.

¹ Les *fang-yi*, ceux qui travaillent la terre et les bois : *tu-mu tchi kong*.

² Et non avec des victimes.

³ Litt., n'ont point des suspensoirs des instruments de musique.

⁴ En dessous des bœufs, porcs et moutons.

⁵ Ministre de Tsi.

⁶ Rubans attachés par derrière, descendant le long du cou et remontant aux oreilles, attachés avec des épingles. Le rouge était la couleur impériale.

⁷ Pour cacher ce qui s'y passait.

⁸ D'après les Comm.

⁹ Autre ta-fou de Tsi. Les ta-fou devaient offrir des victimes de petite espèce et non des porcs et on devait mettre les épaules sur un petit ban et non sur un plat. Ces faits sont également cités au *Li-ki*, VIII *Li-hi*, I, 19, 20, mais avec des différences notables. Il n'y est pas question des écrans ni des crédences. Les sentences finales sont différentes, etc. etc. Au *Lun-yu*, le premier fait est attribué à un autre personnage. On voit comme tous ses souvenirs sont flottants.

Les entretiens familiaux de Confucius

6. Tze-yu interrogeait Kong-tze sur les préparatifs du deuil.

Kong-tze :

— On doit d'abord savoir ce que la famille de défunt possède, si elle est pauvre ou non.

Tze-yu :

— En ces cas que fait-on ?

Kong-tze répondit :

— Quand quelqu'un est mort, si la famille est riche, on ne va pas au delà des rites (quant aux frais). Si la famille est pauvre on réunit et lie ses mains et ses pieds, on recouvre le corps ¹. Pour enterrer on descend le cercueil au moyen de cordes et l'on recouvre de terre. Comment les hommes quand ils le peuvent, manquent-ils à ces prescriptions ? Quant aux p.172 rites du deuil, des cérémonies surabondantes et une douleur insuffisante valent moins qu'une douleur excessive et des cérémonies incomplètes. Il en est de même des cérémonies du sacrifice ². Un respect insuffisant et des rites surabondants ne valent pas des rites insuffisants avec un respect surabondant.

@

¹ Il s'agit des longues et dispendieuses cérémonies du grand et du petit ensevelissement décrites par le *Li-ki*. Quand on n'en a pas le moyen, dit le commentaire, on ne le fait pas.

² Le respect est la chose essentielle.

CHAPITRE XL

Questions de Tze-hia

@

Tze-hia demanda à Kong-tze :

— Les Ki ¹ portent : « Tcheou-kong assista Sheng-wang et lui enseigna les devoirs du prince impérial. ² » Est-ce vrai ?

Kong-tze :

— Lorsqu'anciennement Sheng-wang monta sur le trône, il était jeune encore et incapable d'occuper le trône ³. Tchen-kong l'aida en cette charge et gouverna (à sa place). Il lui fit apprendre les règles du prince impérial par Pe-kin ⁴. Il voulait enseigner ainsi au jeune souverain les devoirs des pères et des fils, des princes et des sujets, des vieux et des jeunes. ^{p.173} Quand Sheng-wang commettait une faute, le sage régent punissait Pe-kin. C'est ainsi qu'il instruisait le roi. Par ces différents procédés il voulait le former aux vertus souveraines ⁵.

J'ai entendu dire que quand il est de l'avantage d'un souverain que son sujet, son ministre se sacrifie, celui-ci doit le faire ; à bien plus forte raison procurer le bien de son prince, le former à la vertu au dépens de sa propre existence. Tcheou-kong en sa vive affection voulait le faire ⁶.

Un fils qui a su remplir ses devoirs de fils peut être père ; un sujet qui a rempli ses devoirs comme tel peut devenir prince ; celui qui a su servir, sait aussi commander. Sheng-wang

¹ « Anciennes Annales » dit le commentaire de Ho-meng-tsun.

² Un livre de *Li-ki* porte le titre de *Wen-Wang-Shi-tze* : « Wen-Wang prince impérial ».

³ Littér. de présider sur l'escalier, de tenir la cour, donner audience etc.

⁴ Fils de Tcheou-Kong. Ce prince faisait donner l'exemple au roi par son fils et punissait ce dernier quand le jeune roi manquait en quelque chose.

⁵ Le texte de Kien-long a ici une répétition inutile.

⁶ Il offrit sa vie au ciel pour sauver celle de son souverain malade.

Les entretiens familiers de Confucius

incapable par son jeune âge d'occuper le trône était considéré comme le prince héritier et n'en remplissait pas les fonctions. C'est pourquoi Tcheou-kong le lui apprit au dépens de son propre fils comme on l'a vu ¹.

Le souverain en tant qu'il aime le prince héritier est père ; en tant que celui-ci l'honore il est souverain. Si l'on a cette affection et ce respect on peut réunir le monde sous sa main et lui commander.

Aussi celui qui élève le prince héritier doit être d'une fidélité parfaite à son devoir ². Ainsi en chaque affaire il en retirait trois biens en sa situation de prince héritier ³ et lui seul pouvait le faire à ce titre. p.174

Il était dans l'âge d'apprendre ; aussi dans ces conditions des gens du royaume le voyant disaient : Celui-là nous gouvernera, mais comment se met-il en dessous de nous en ce qui concerne l'âge ? Tcheou-kong répondait : Si son père vivait il devrait agir ainsi. De cette manière, tout le monde apprenait les devoirs des pères et des fils.

À d'autres qui faisaient la même question, il répondait : S'il avait un souverain il observerait ces devoirs envers lui. Et tout le monde voyait ainsi ce que sont les devoirs du prince et des sujets.

À un troisième, il répliquait : Pour honorer convenablement les gens âgés, il doit observer ces règles de conduite. Ainsi tous apprenaient les lois des relations entre les jeunes gens et les personnes plus âgées ⁴.

¹ Je passe une répétition.

² Sheng-wang n'avait plus de père ; il ne pouvait ainsi apprendre par exercice les devoirs du prince héritier, c'est pourquoi Tcheou-kong traitait Pe-kin comme tel. Litt. : L'éducation du prince héritier n'admet aucune négligence.

³ Il apprenait les trois choses dont il va être parlé.

⁴ C'est ainsi que Tcheou-kong suppléait par ses réponses à l'enseignement que le prince aurait dû leur donner par son exemple et qu'il ne pouvait leur donner n'ayant plus de père. En réalité le roi ne cédait pas à tout le monde mais aux jeunes gens de son entourage.

Les entretiens familiaux de Confucius

Quand il a son père, le prince héritier n'est qu'un fils ; quand son roi vit, il est appelé sujet, il est soumis aux lois des fils et des sujets qui lui prescrivent d'honorer son prince et de chérir son père.

Apprenant ainsi les règles de ces trois espèces de rapports, il les observe, et quand elles règnent, le royaume est bien gouverné.

Un proverbe dit :

Le préposé à la musique lui enseigne les arts ;
Le précepteur achève, perfectionne son éducation,
Un seul homme étant élevé et bon.
Tous les États sont d'une rectitude parfaite.

Cela se dit du prince héritier ¹. p.175

4. Ki-ping-tze ² venait de mourir. On voulait, en l'ensevelissant, lui mettre au côté les pierres de Fan-yu du prince ³ et y ajouter des perles et des bijoux ⁴. Kong-tze était alors gouverneur de Tchong-tu. Ayant appris ce manquement aux rites, cette transgression des rangs et voulant préserver ses auteurs de cette faute ⁵, [il] dit :

— Apporter pour les morts des présents de pierreries, de perles précieuses, c'est comme de vouloir sécher un corps dans une fontaine. C'est apprendre au peuple le principe de chercher un gain dans la perversité et à nuire aux morts. Qui peut pratiquer de telles coutumes ?

¹ Tout ceci se trouve au *Li-ki*, liv. VI, s. I, § 3, 4, 21-28. C'est pourquoi nous avons supprimé les répétitions.

² Le duc de Lou, Tchao, chassé par un usurpateur, était allé mourir en pays étranger. Le chef de la grande famille Ki, Ki-ping, avait gouverné ses États pendant les temps de trouble. V. le *Tso-tchuen*, liv. X, an. 32.

³ Pierres précieuses du pays de Lou qui ne servaient qu'aux pendants de côté des souverains. Son fils voulait le traiter comme un souverain. Le président du deuil devait offrir deux pièces de soie noire et deux rouges, mais pas de perles.

⁴ Rouges et noires ; deux de chaque espèce. Com.

⁵ Ho-meng-tsun : c'est Kong-tze qui par précipitation passe au-dessus des rites et ne s'incline pas.

Les entretiens familiers de Confucius

Le fils pieux ne cherche pas à satisfaire ses penchants en mettant son père en danger ; le sujet fidèle ne projette rien qui assure sa stabilité en faisant tomber son prince par ses artifices.

5. Tze-lou et Tze-kao occupaient tous deux des fonctions à Wei ¹. Cet État alors était dans l'état de troubles suscités par Kuai-kuei ².

Kong-tze, qui était à Lou, l'ayant appris s'écria :

— Tze-kao en sortira, mais Tze-lou y mourra.

En ce moment un envoyé de Wei arriva et annonça la mort ^{p.176} de Tze-lou. Le Maître se mit à le pleurer dans la cour du milieu. Il vint alors des personnes pour lui faire leurs condoléances. Kong-tze les salua, puis cessant de pleurer il s'avança vers l'envoyé et lui demanda comment cela s'était fait, ce que Tze-lou était devenu. L'envoyé répondit qu'on avait fait de son corps un hachis aux câpres. Aussitôt le Philosophe ordonna de jeter toutes les conserves aux câpres (qui se trouvaient chez lui et dont il ne pouvait plus supporter la vue).

@

¹ Le premier était préfet de ville, le second magistrat criminel.

² Fils héritier du prince de Wei qui s'était révolté contre son père.

CHAPITRE XLI

Questions de Kong-ssi-yih

@

Kong-ssi-yih demanda à Kong-tze :

- Lorsqu'un ta-fou démissionné pour un crime (mais sans châtement) vient à mourir, comment doit-on l'enterrer ?

Kong-tze répondit :

- Lorsqu'un ta-fou est démissionné de ses fonctions et reste sans charge jusqu'à la fin de sa vie parce qu'il avait été écarté pour une faute non punie, quand il meurt, on l'enterre selon les rites des fonctions inférieures.

2. Tze-lou demanda à Kong-tze :

- La coutume d'enterrer avec les morts des chars d'argile, des figures de paille ¹ date de l'antiquité.

Aujourd'hui, quelques-uns emploient encore de la même façon des figures de couples d'hommes en bois. Cela est sans aucune utilité pour les défunts. p.177

Kong-tze répondit :

- Faire des figures de paille, c'est bien (et c'est assez). Faire des hommes de bois ² c'est contraire à l'humanité. N'est-ce point courir le danger d'employer de même des hommes réels ?

3. Tze-lou était intendant du chef de la famille Ki. Celui-ci voulant offrir le sacrifice attendit jusqu'au soir et offrit les libations ; la fin du jour ne suffit pas pour terminer la cérémonie : on la continua à la

¹ Hommes, chevaux etc. pour servir les défunts dans l'autre monde.

² De la grandeur des hommes, de vrais hommes en bois. Cela est mal parce que cela reporte au temps où on enterrait des hommes vivants avec les princes morts.

Les entretiens familiaux de Confucius

lumière des torches. Aussi bien que les officiants fussent des gens forts, à mine robuste, attentifs et respectueux de cœur, ils étaient à la fin fatigués et négligents dans l'accomplissement des rites. Ils pliaient les jambes, s'appuyaient sur les meubles en continuant le sacrifice. C'étaient des manques de respect et très grands.

Le lendemain, au sacrifice, Tze-lou assistait. Les cérémonies à faire dans le Tsi s'accomplissaient près de la porte ; celle du Tang au haut de l'escalier. On commença quand le jour fut à son plein, cela dura tout le soir et le matin on enleva tous les ustensiles.

Kong-tze apprenant cela, dit :

— Qui pourrait prétendre encore que Tze-lou ne connaît pas les rites ?

@

CHAPITRE XLII

Les origines (confucéennes)

@

Kong-tze était un descendant des anciens princes de ^{p.178} Song. Wei-tze-ki était le fils aîné de l'empereur Yih ¹ des Yin. Il fut ministre royal et administrateur de l'État de Wei dont il prit le nom. Son prénom était Tze-tsio.

Tcheou-kong lorsqu'il était vice-roi reconnu Wei-tze comme héritier des Yin et l'établit prince de Song. Son frère cadet lui succéda et reçut le nom de Wei-tchong (le frère puîné de Wei).

Tchong eut pour fils le duc de Song, Ki, et celui-ci le duc de Ting, Shin, qui à son tour engendra le Min-kong, Khi. Khi eut pour fils Fuh-fu-ho qui céda son trône à son frère cadet Li-kong ².

Fu-ho eut pour fils Song-fu-tcheu qui fut père de Shi-fu-shing, ministre de Song. Shing eut pour fils Tcheng-kao-pu et celui-ci, Kong-fu-hi. Depuis Hi ³ le nom porté par la famille fut Kong.

Hi engendra Pen-kin-fu et celui-ci, Koa-i-fu. Le fils de ce dernier, nommé Fang-shu, s'enfuit à Lou, pour éviter les coups des Hoa. Ainsi les gens de la famille Kong devinrent citoyens de Lou.

Fang-fu engendra Pe-kia qui fut père de Shu-liang-hi. Shu-liang épousa une femme de Lou, il en eut 9 filles et pas de fils. Mais une épouse secondaire lui donna Meng-pi.

Shu-liang-hi dit :

¹ Le prédécesseur du tyran Sheu. Wei-tze (le prince de Wei) en était le fils aîné par une épouse secondaire. L'État de Wei dont il porta le nom était enclavé dans le domaine impérial.

² D'après le *Sze-ki* Li-kong s'empara violemment du pouvoir.

³ De Hi à Kong-tze il y a cinq générations.

Les entretiens familiaux de Confucius

— Bien que j'aie 9 filles, comme je n'ai pas d'héritier, c'est comme si je n'avais pas d'enfants.

Il demanda en mariage une jeune fille de la famille Yen. Elle habitait Yen. Celle-ci avait trois filles dont la plus jeune s'appelait Tchang. Le père leur dit :

— Le ^{p.179} gouverneur de Tsao (Liang-hi), bien que son père et ses aïeux aient occupé des fonctions inférieures, est le descendant des anciens saints. Celui-ci est haut de corps de 9 pieds, vaillant et fort, éloquent ; aussi je l'estime grandement. Bien qu'il soit déjà âgé, il est d'une nature noble et digne et il n'y a pas lieu d'hésiter. Laquelle de vous trois peut être son épouse ?

Des trois jeunes filles, deux ne répondirent point. La plus jeune s'avança et dit :

— Je ferai ce que mon père ordonne. Qui le demandera ?

Le père répondit :

— Vous pouvez le faire,

et il la conduisit épouser Liang-hi. Ils s'unirent sur le mont de Ni-kieu et elle donna le jour à Kong-tze. Kong-tze naissant avait une protubérance sur le haut de la tête. C'est pourquoi on lui donna le premier nom de *kieou* (colline) ; il eut pour nom d'adulte *Tchong-ni* (le second frère *ni*). Il n'avait que trois ans quand son père mourut ; on l'enterra au mont Fang ¹.

Si jeune orphelin, Kong-tze ne sut point où était sa tombe. Quand sa mère mourut, il l'enterra sur le bord d'un chemin ². Tous les gens qui le virent, crurent qu'il l'avait enterrée définitivement ; mais ce n'était qu'un ensevelissement provisoire, et le fils pieux avait marqué la place du cercueil. Il s'informa à la mère de Wou-fou de Tcheou ³ du lieu de

¹ Dans l'est de la principauté de Lou.

² Appelé *wu-fu* les 5 pères.

³ Au midi du Shan-tong.

Les entretiens familiers de Confucius

sépulture de son père et quand il l'eut appris, il porta sa mère à Fang et l'y réunit à son époux ¹. La famille Ki entretint le lieu de la sépulture. Il porta pour sa mère le deuil d'un an et ne manqua à aucune de ses règles ². p.180

Lorsqu'il eut atteint l'âge de 19 ans il épousa une jeune fille de la famille Shing-kuen de Song et un an après il eut un fils qu'il appela Pe-yu. Tchao, duc de Lou, envoya, pour le féliciter, un officier lui porter un poisson appelé *li* (une carpe). Kong-tze pour honorer le don du prince appela son fils Li et réserva le nom de Pe-yu pour son titre d'adulte. Yu mourut à cinquante ans précédant son père dans la tombe ³.

Meng-hi-tze étant malade et sur le point de mourir appela un ta-fou et lui dit :

— Les rites sont le tronc de l'homme, sans rites il ne peut se tenir droit. J'ai entendu dire que celui qui les comprend le mieux, c'est Kong-kieou ; c'est le descendant des Saints. Comment en son aïeul Fou-fou la lignée des Songs, s'est-elle éteinte ?

C'est que la principauté de Song a passé à Li-kong. Son aïeul à la sixième génération ⁴ a été ministre des ducs de Song, Tai, Wou et Siuen et ces trois charges n'ont fait qu'augmenter son mérite ⁵. C'est pourquoi l'inscription des vases ⁶ porte :

Le premier ministre inclina,
Le second courba,
Le troisième ploya complètement.
Marchant en m'appuyant au mur
Je n'oserais me négliger en rien,
Ma nourriture est dans ce vase ;

¹ Comp. le *Li ki*, liv. II, s. I.

² Comp. mon *Kia-li*. Ch. VIII. litt. l'habit du deuil de la mère fut le *lien* et manifestement etc.

³ Kong-tze avait alors 69 ans.

⁴ *Tcheng-kao-fu* explique par luh-shi-tsu.

⁵ Son soin diligent.

⁶ Du miao de son aïeul.

Les entretiens familiaux de Confucius

Mon riz s'y trouve
Pour nourrir ma bouche.

Cela est ainsi. Je l'ai entendu dire, ce mot de Sun-hi (ta-fou de Lou). Les sages doués d'une vertu éclatante peuvent être déplacés en leur temps, mais leur ^{p.181} descendance aura des hommes qui le comprendront. En sera-t-il ainsi de Kong-kieou ? Pour moi je vais bientôt mourir, vous, mes parents (mes fils), à qui je parle, qui d'entre vous craindrait ce Maître ?

Qu'on le serve, qu'on apprenne les rites afin de s'affermir dans sa position ¹.

En conséquence de ces paroles Meng-hi-tze ² lui obéit et se mit au service de Kong-tze ; ainsi que King-shu, des Nan-kong ³.

Kong-tze leur dit :

— Celui qui sait corriger ses défauts est un kiun-tze. Les shis portent : Du kiun-tze c'est la règle, c'est le modèle qu'il imite.

Meng-hi-tze sut le prendre pour modèle et l'imiter. Le grand historiographe de Tsi, Tze-yu, rapporte que King-shu dit : Kong-tze naquit à l'époque où la puissance des Tcheou était en complète décadence ; les annales, les lois des anciens souverains étaient dispersées, en désordre, sans suite. Il reprit les monuments historiques des Cent Familles, en étudia et fixa le sens correct ; il étudia et fit connaître Yao, Shun et leur gouvernement, il illustra Wen et Wou-wang. Il recueillit les *Shi* et le *Shou*, fixa les rites, régla la musique et composa comme modèle le *Tchun-tsiou*. Il vanta hautement le *Yi* et le *Tao*. Il enseigna la postérité pour qu'ils fussent le modèle et la règle, que leurs talents et leurs vertus fussent connus.

¹ Com.

² Le ta-fou appelé par le mourant. [c.a. : la section est confuse.]

³ Com. *Nan-Kong-Shi*.

Les entretiens familiers de Confucius

Les disciples, depuis ceux qui lui apportèrent en présent des morceaux de viande séchées ¹ furent au nombre de 3.000 et plus. p.182

On disait que le ciel voulait donner (susciter) au monde un roi sans ornements royaux ². Quelle était sa perfection !

@

¹ Des paquets de dix tranches, c'était le don le plus mince que Kong-tze acceptait comme honoraires. V. Lun-yu, VII, 7.

² Allusion à cette expression « Roi sans couronne » employée pour désigner le philosophe.

CHAPITRE XLIII

Les derniers souvenirs

@

Kong-tze un jour, tout au matin, se mit à marcher les mains sur le dos, traînant son bâton ; il allait çà et là dans l'embrasure de la porte et se mit à chanter ces paroles :

La plus haute montagne elle-même s'écroule.

La poutre ¹ la plus forte elle-même tombe en morceaux.

L'homme sage lui-même dépérit ².

Ayant ainsi chanté il rentra et alla s'asseoir.

Tze-kong qui l'avait entendu, se dit : Si la plus haute montagne s'écroule, où porterai-je mes yeux (comme vers un modèle) ? Si la plus forte poutre, si la poutre faîtière tombe brisée, sur quoi m'appuierai-je ³ ? Si le sage lui-même périt, quel sera mon modèle ? Le Maître sera probablement malade.

Il rentra précipitamment. Kong-tze le voyant lui dit en soupirant :

— Tze pourquoi venez-vous si tard ? Une nuit, p.183 précédemment, je rêvai que j'étais assis entre les deux piliers du temple ancestral et que j'y faisais les offrandes.

Les Hia ensevelissaient les morts au haut de l'escalier de l'est, leur donnant ainsi la position des Maîtres de maison sur les degrés ⁴. Les Yin le faisaient entre les deux piliers comme au lieu où l'hôte et le maître du logis se rencontrent. Les Tcheous ensevelissent au haut de l'escalier de l'ouest comme à la

¹ Ou plutôt l'arbre le plus solide.

² Sèche comme une fleur.

³ Si le plus fort arbre tombe en morceaux, de quoi me ferai-je un bâton.

⁴ Il s'agit des rites des visites. Le Maître de maison monte au Tang par les marches de l'est et son hôte par celles de l'ouest. Ils se saluent au haut des escaliers puis se rejoignent aux piliers.

Les entretiens familiaux de Confucius

place des hôtes. Je suis un homme de la race des Yin. Maintenant il ne surgit plus de rois éclairés et, dans l'empire entier, qui est celui qui sait m'honorer encore ? Je le crains, je vais mourir.

En effet Kong-tze tomba malade et le septième jour, il mourut. Il avait alors 73 ans. (C'était la 16^e année, le 4^e mois du duc Gai).

Le duc Gai composa pour lui cet éloge funèbre ¹ :

Le ciel auguste n'a point eu compassion (de nous).
Il n'a pas maintenu les forces du grand vieillard abandonné.
Il me l'avait donné pour me seconder moi l'isolé ² et me tenir sur mon trône
Hélas ! Hélas ! Je suis dans une affliction profonde, une vraie maladie
Oh ! Deuil, Oh ! Douleur. Tchong-ni, mon père
Je ne suis plus maître de moi-même ; je ne sais plus me contenir.

Tze-kong dit à ce sujet : le prince ne mourra-t-il pas à Lou ³ ? p.184

Le Maître disait :

— Quand les rites sont fautifs, cela produit le trouble, l'obscurité des principes ; quand les noms le sont, il y a faute et dommage. Un défaut dans la pensée produit l'obscurité ; dans l'action c'est une faute. Les vivants ne peuvent en user ⁴ ; s'en servir en louant un mort, c'est violer les rites. Dire « moi l'homme unique » c'est une qualification illicite. Le prince a commis deux manquements en cet éloge ⁵.

Au deuil de Kong-tze, Kong-ssi-yih présida à son enterrement. On lui mit en bouche trois cuillerées de riz odorant. On posa sur le lit onze

¹ D'après le *Tcheou-li*, à la mort d'un ministre on lit un éloge funèbre.

² « Moi l'homme unique » termes dont se servaient les empereurs en parlant d'eux-mêmes. Le prince de Lou usurpait le titre impérial ; c'est pourquoi Tze-Kong le reprendra.

³ Deviendra-t-il peut-être empereur, qu'il se qualifie de cette manière.

⁴ Ou : pour les vivants on ne peut en user.

⁵ Par l'usurpation du titre impérial et son usage dans un éloge funèbre. Le *Li-Ki*, liv. II, s. I rapporte un autre éloge funèbre de Gai plus court et sans les termes critiqués.

Les entretiens familiers de Confucius

séries de vêtements plus un bonnet du costume de temple et un autre ¹ et des pendants de ceinture, des anneaux d'ivoire, larges de cinq pouces, avec des rubans de différentes couleurs. On lui fit un cercueil intérieur d'olivier épais de 4 pouces et l'extérieur de cèdre épais de cinq ; on l'orna de sculpture ; on l'emmurailla. On planta des *flabella* à plumes. Pour les étendards du cortège on mit les *pi* ; on suivit l'usage des Tcheou, et pour l'oriflamme à dents on prit celui des Yin. Le drapeau du char ² fut celui des Hia ; ainsi on suivit les rites des trois rois pour honorer convenablement le Maître et restaurer l'antiquité.

Kong-tze fut enterré au nord de la capitale de Lou, au bord du fleuve Sze.

Ses disciples portèrent le deuil dans leur cœur pendant trois ans, après quoi ils se firent leurs adieux et se séparèrent en sanglotant et renouvelant leurs lamentations. Puis ils retournèrent à leurs occupations. ^{p.185} Quelques-uns restèrent encore quelque temps. Tze-kong seul se bâtit une cabane près de la tombe du maître et après six ans révolus il s'en alla également.

Depuis lors tous ses disciples et les gens de Lou vinrent en pèlerinage à son tombeau comme à celui d'un membre de leur famille, et plus de 100 familles ont donné à leur résidence le nom de Kong-li ³.

@

¹ Le *tchang-po*.

² Tout ceci d'après Meng-tchun.

³ « Hameau de Kong ». Nous suivons ici le texte de Tong-tchi, mieux conservé et plus clair.

CHAPITRE XLIV

Les 72 disciples ¹

@

1. Yen-hoei était de Lou ; son nom d'adulte était Tze-yuen. Il était 30 ans plus jeune que Kong-tze. À vingt-neuf ans, ses cheveux étaient déjà blanchis ; il mourut à 32 ans.

Célèbre par ses vertus ; Kong-tze vantait sa bonté et disait que depuis qu'il était à son école, ses disciples grandissaient chaque jour en sagesse et en affection.

2. Min-sun, de Lou, au nom d'adulte de Tze-kieou. 15 ans ² plus jeune que Kong-tze également célèbre, Kong-tze vantait sa piété filiale.

3. Jan-yen (ou Jan-keng) de Lou, au nom d'adulte de Pe-nin, de même renommée. Il tomba gravement ^{p.186} malade ; c'est le destin, hélas ! dit Kong-tze. Cf. *Lun-yu*, VI, 13 et XVII, 10. Il était attaché aux doctrines des anciens lettrés, dit Hoei-nan-tze.

4. Jan-yung, appelé Tchong-kong ; de la même famille que Jan-yen. Né d'un père indigne ³ ; 29 ans plus jeune que Kong-tze ; célèbre par ses vertus. Kong-tze disait qu'il pourrait être roi (*Lun-yu*, V, 9).

5. Tsai-yu, appelé Tze-yeou ou Tze-go, de Lou ; doué d'une grande éloquence, célèbre par ses discours. Il fut ta-fou de l'État de Tsi, préfet de Lin-tze et prit part aux troubles que suscita Tien-tchang et entraîna la ruine de trois familles de sa parenté.

6. Twan-mu-tze de Wei, appelé Tze-kong, plus jeune de 31 ans que Kong-tze ; très habile dans l'art de parler et célèbre comme le précédent. Mais le sage, au *Tso-tchuen*, blâme sa loquacité et ses

¹ Traduisant les *Kia-yu*, nous ne pouvons que traduire ce livre. Nous avons choisi dans les commentaires spécialement ce qui ne se trouve pas dans la liste donnée par Legge, *Chinese Classics*, I.

² Alias 50 ans, mais c'est impossible.

³ Qui n'imitait point les sages (*Ho*) ; « pauvre » dit le *Sze-ki*.

Les entretiens familiaux de Confucius

paroles acerbes. Il était riche et montait toujours un char à quatre chevaux. Un jour il vint trouver Yuen-hien qui était sur la porte de sa chaumière pauvrement vêtu, mangeant peu, mais joyeux intérieurement et maître de lui-même.

— Vous avez l'air malade, mon Maître, dit Tze-kong.

Yuen-hien répondit :

— J'ai entendu dire que les gens dépourvus des biens sont appelés pauvres ; ceux qui n'étudient point la sagesse et ne savent point la pratiquer sont appelés malades. Je suis pauvre, oui ! mais je ne suis point malade.

Tze-kong fut profondément mortifié de cette réponse et, jusqu'à ses derniers jours, rougit de la faute qu'il avait commise en parlant ainsi.

Il fut magistrat de Lou, de Wei et finalement de Tsi. C'est lui qui resta 6 ans près du tombeau du maître.

7. Jan-kieu appelé Tze-yu de la famille de ^{p.187} Tchong-kong, plus jeune de 29 ans que Kong-tze, très habile dans les arts et sachant diriger les affaires (Cf. *Lun-yu*, XII, 12). Il fut intendant du chef de la famille Ki. En fonction il procéda en tout avec parfaite justice ; retiré, il étudia les saints. Il était très humble par nature. Quand il eut quitté ses fonctions, Kong-tze dit :

— Il se retire, c'est pourquoi on devrait le promouvoir en dignité.

8. Tchong-yu de Pien (ville de Lou), appelé Tze-lou, plus jeune de 9 ans que le maître, plein de bravoure et d'habileté à diriger les affaires. Droit et sincère, ardent, ferme et rude ; il occupa une charge à Wei et périt dans une guerre civile comme on l'a vu.

9. Yen-yen de Lou, appelé Tze-yu, plus jeune de 35 ans ¹, habile et instruit ; il étudia spécialement les rites. Entré en charge il fut commandant de Wu-tchang, suivit Kong-tze, passa à Wei où il fit la

¹ Al. 45 ans.

Les entretiens familiaux de Confucius

connaissance du fils d'un général avec lequel il eut des entretiens moraux et qu'il détermina à fréquenter les leçons de Kong-tze.

10. Pu-shang de Wei, appelé Tze-hia, plus jeune de 44 ans que Kong-tze, renommé pour sa science et ses qualités littéraires, profond connaisseur des rites dont il avait pénétré le sens, d'une nature généreuse sans égoïsme, aimant à discourir des choses mystérieuses. Retourné à Wei il y étudia les monuments historiques. Par lui le prince de Wei tint une conduite digne d'un saint.

Après la mort de Kong-tze il alla s'établir sur le Ho occidental et y tint école. Wen prince de Wei suivit ses leçons et gouverna sagement. C'est lui prétendument qui aurait fourni la matière au commentaire de Mao sur le *Shi* et le *Tchun-tsiou* à ses commentateurs. p.188

11. Tchun-sun-shi de Tcheu, appelé Tze-tchang, plus jeune de 48 ans que Kong-tze, renommé pour sa noble conduite, de nature gracieuse bien que grave.

— Mon principe de conduite parmi les hommes, disait-il, est avant tout de régler mon extérieur.

Il se distinguait par sa bonté et sa justice ; il préférait céder aux autres que de maintenir ses propres idées. Ses disciples l'aimaient plus qu'ils ne le respectaient.

12. Tseng-tsan de Wou-tchang du Sud, appelé Tze-yu, plus jeune de 40 ans que Kong-tze ; tout appliqué à l'étude du Tao et retenu pour cela, par Kong-tze, à l'étude des Kings.

Le prince de Tsou voulut en faire son ministre, mais il refusa parce que ses parents étaient vieux et avaient besoin de lui ; il ne pouvait supporter l'idée d'être éloigné d'eux. On lui attribue la composition de nombreux ouvrages et spécialement celle du *Ta-tai-li* et du *Hiao-king*. Quant au premier c'est évidemment une erreur.

13. Mie-ming de la famille Tan-tai, plus jeune de 39 ans, appelé Tze-yu ; noble et juste comme un kiun-tze et sans égoïsme. Il occupa une haute fonction à Lou. Kong-tze l'avait d'abord repoussé parce qu'il

Les entretiens familiaux de Confucius

était laid et lui paraissait dépourvu de talents. Il se retira plus tard dans le midi et y forma 300 disciples (Cf. *Lun-yu*, VI, 12.)

14. Kao-tchai appelé Tze-lao, de Tsi, plus jeune de 30 ans ; ardent à l'étude, juste et sincère, ami des règles, mais laid et haut de 5 pieds. Aussi Kong-tze l'estimait peu, dit le *Sze-ki*. Il fut préfet de Wou-tchang au pays de Lou.

15. Fou-pou-tchi de Lou, appelé Tze-tsien, préfet de Tan-fou. Plein de talents, de sagesse et d'humanité ; il aimait le peuple et ne supportait pas la tromperie. Le ^{p.189} *Tso-tchuen* lui rend le témoignage qu'en gouvernant le peuple de Tchen il ne sut jamais tromper personne.

16. Fang-su de Lou, appelé Tze-tchi, occupa une charge dans la famille Ki étant jeune encore. (Voir *Tso-tchuen*, Gai-kong XI^e année).

17. Yeou-ja de Lou, appelé Tze-yeou, ferme, prudent, éclairé, aimant les anciennes doctrines. Après la mort de Kong-tze ses disciples voulurent mettre Tze-yeou à sa place mais Ts'eng leur fit abandonner ce projet.

18. Kong-Ssi-yi de Lou, appelé Tze hoa, maître des cérémonies pour les hôtes de la cour ; leur enseignait l'étiquette.

19. Yuen-hien de Song, appelé Tze-sze, calme et de cœur pur gardant la juste mesure, pauvre mais joyeux. Il était intendant de Kong-tze quand celui-ci était ministre de la Justice à Lou. Après la mort du maître il se retira à Wei et y vécut dans l'obscurité.

20. Kong-ye-tchang de Lou, appelé Tze-tchang, d'âme rigoureuse et reconnaissant ses fautes ; épousa la fille de Kong-tze.

21. Nan-kong-Tao de Lou, appelé Tze-yong, d'une sagesse renommée, évitant avec soin toute souillure. Kong-tze le maria à la fille de son frère aîné, Meng-pi.

22. Kong-shi-ko de Tsi, appelé Ki-tze, incapable de s'abaisser ou de flatter pour gagner la faveur. Kong-tze l'avait en grande estime parce qu'il avait préféré vivre pauvre que d'accepter une charge d'une des

Les entretiens familiers de Confucius

familles qui dominaient l'État de Lou par la violence, alors que tant d'autres sollicitaient leurs faveurs.

23. Tseng-tien frère de Teng-shu, appelé Tze-si. Il se distingua par son amour des rites dont il déplorait l'oubli. Cependant on rapporte que pendant les funérailles de Ki-Wou-tze il se tint appuyé contre la porte et chanta ; ce qui était contraire aux règles. Mais ^{p.190} Kong-tze l'estimait et en faisait l'éloge. (V. *Lun-yu*, XI. 9 § 7). Un jour il se baigna dans le fleuve et puis se mit à danser en l'honneur du génie de la pluie pour en obtenir.

24. Yen-wou-yao père de Yen-hoei, appelé Ki-lou, s'attacha à Kong-tze dès le commencement et pratiqua ses leçons. Il alla le trouver au village de Tchue. (Voir *Lun-yu XIV, 47*).

25. Shang-keou de Lou, appelé Tze-mou. C'est lui, dit-on, qui transmet le *Yi-king* au premier d'une série de successeurs qui se le transmirent jusqu'à la restauration des lettres sous les Han. Mais il n'y a rien là d'historique.

26. Ki-tiao-kai, appelé Tze-jo, natif de Tsai, étudia spécialement le *Shu-king* et refusa toute fonction malgré les sollicitations de Kong-tze qui l'avait en grande amitié.

27. Kong-liang-ju de Tchen, appelé Tze-tcheng, sage et courageux. Il défendit Kong-tze quand il était attaqué par les gens de Pou et les repoussa. Il suivit partout Kong-tze avec des chars pour le défendre contre tout acte d'hostilité.

28. Tsing-shang de Lou, appelé Pou. Son père était l'ami du père de Kong-tze et également célèbre par sa vaillance.

29. Yen-ki de Lou, appelé Tze-kiao, servit parfois de cocher au philosophe. Le prince de Wei était un jour dans le même char que la princesse et son fils aîné. Voyant arriver Kong-tze, il lui fit dire de se mettre à sa suite. Ils traversèrent ainsi le marché. Voyant son maître tout confus, Yen-ki lui dit :

— Pourquoi rougissez-vous ?

Les entretiens familiaux de Confucius

— Le *Shu-king* porte ces mots, répondit Kong-tze : « Voyez ce nouveau couple, j'apaise mon cœur. » Et maintenant, ajouta-t-il en soupirant, je n'ai jamais vu personne qui préférerait la vertu au plaisir. ^{p.191}

30. Sze-ma-ki-tcheng de Song, appelé Tze-niu, prompt et hardi de nature et grand parleur. Son frère Huan-tui est noté comme ne possédant qu'un bœuf, misérable, ce qui lui attira la faveur de Sze-ma-keng. Mais au *Lun-yu* il est dit qu'il n'avait pas de frère.

31. Wou-ma-shi ou Khi de Tcheou, appelé Tze-khi. C'est à lui que Kong-tze prédit de la pluie en se basant sur un dire du *Shi-king*.

32. Liang-tchang ou Li, de Tsi, appelé Shou-yu. Il voulait répudier sa femme parce qu'il n'avait pas d'enfant. Shang-tchou l'en dissuada en lui disant que Kong-tze l'avait jadis empêché d'accomplir le même projet. Liang-tchang écouta ce conseil et 2 ans après il eut un fils.

33. Kiou-mou de Wei appelé Tze-khai ou Tze-tchang. Ayant appris la mort d'un ami, il voulut aller porter ses condoléances. Mais Kong-tze l'arrêta en lui disant que c'était contraire aux rites.

34. Zan-ju de Lou, appelé Tze-yu.

35. Yen-hing de Lou, appelé Tze-hen.

36. Pe-kien de Lou, appelé Tze-khai.

37. Kong-sun-long de Wei, appelé Tze-shi.

38. Tsao-sheul de Tchai, appelé Tze.

39. Tsen-shang de Tchai, appelé Tze-hang ou Tze-hien.

40. Shu-shong-hoei de Lou, appelé Tze-khi, secrétaire de Kong-tze, écrivait sous sa dictée.

41. Ts'in-tsu de Tsin, appelé Tze-nan.

42. Hi-han de Lou, appelé Tze Khi.

43. Kong-tsu Ken sze de Lou, appelé Tze-tchi.

44. Lien-kie de Wei, appelé Tze-yong.

Les entretiens familiers de Confucius

45. Kong-si-yu de Lou, appelé Tze-shang (ou Tchi).
46. Tsai-fu-ko de Lou, appelé Tze-ho.
47. Kong-ssi-han de Lou, appelé Tze-shang. p.192
48. Sze-yih de Ts'in, appelé Tze-tsong.
49. Z'an-ki de Lou, appelé Tze-tchan.
50. Sie-pang de Lou, appelé Tze-tsong (ou tu).
51. Heu-shi-tchu de Ts'i, appelé Tze-li-tchi.
52. Hien-tan de Lou, appelé Tze-siang.
53. Tso-tching de Lou, appelé Tze-hu.
54. Hing-to-ho de Wei, appelé Tze-hi-tchi.
55. Shang-tsi de Lou, appelé Tze-ki.
56. Jin-pu-tsi de Tchou, appelé Tze-siuen.
57. Yong-ki de Lou, appelé Tze-k'i.
58. Yen-Hoei de Lou, appelé Tze-shing.
59. Tziuen-hang de Lou, appelé Tze-tsih.
60. Kong-Yen de Lou, appelé Tze-tchong.
61. Ts'in-fei de Lou, appelé Tze-tchi.
62. Ki-tsao-tsong de Lou, appelé Tze-wen.
63. Yen-k'a de Ts'in, appelé Tze-sze.
64. Kong-Hia-sheu de Lou, appelé Tze-shing.
65. Keu-tsing-kiang de Wei, appelé Tze-kiai.
66. Pu-shu-shing de Ts'i, appelé Tze Keu.
67. Shi-tze-shuk de Shen Ki, appelé Tze-ming.
68. Pang-siuen de Lou, appelé Tze-Yin (ou lien).
69. Shi-tchi-tchang de Lou, appelé Tze-hang.
70. Shin-Tsik de Lou, appelé Tze-tcheu.

Les entretiens familiers de Confucius

71. Yo-Kai de Lou, appelé Tze-shing.

72. Yen-tchi-po de Lou, appelé Tze-shu.

73. Kong-fu de Lou, appelé Tze-Mie.

74. Ki-tiao-tchi de Lou, appelé Tze-lien.

75. Hien-tcheng de Lou, appelé Tze-wang.

76. Yen-tsiang de Lou, appelé Tze-siang.

Tels sont les 72 disciples qui montèrent à la grande salle de l'école (*tang*) et pénétrèrent jusqu'au quartier intérieur (*Tsih*) ¹. p.193

N. Les noms des disciples de Kong-tze varient pour un grand nombre selon les auteurs ; ceux de leurs lieux de naissance également.

La liste que donne Legge dans ses *Chinese Classics* est aussi très différente. Nous ne pouvons discuter ici de choses aussi peu importantes.

On aura remarqué que nous avons ici 76 noms au lieu de 72 qu'annonce le titre du chapitre. Ce dernier chiffre était consacré par l'usage et retenu malgré tout. L'édition de Tong-tchi en a 74, les n^{os} 15 et 24 y manquent.

@

¹ Figure confucéenne qui veut dire qu'ils sont entrés dans l'intimité du Maître et ont pénétré sa doctrine.

TEXTES CHINOIS

- A. 正其身而事之
B. 各以其長而損其短
C. 不以己之長而用之
D. 女于家
E. 大器為器之重也
F. 已國也
G. 凡凡其利則圓木枘而圓之則方
H. 之國事
I. 居事所以為不為
J. 非一履
K. 刑官之長
L. 何一宮
M. 一伐
N. 唯其其
O. 各育其晉木
P. 已賢故已者
Q. 未受不命之家
R. 商一弓最
S. 不通其時不能行
T. 其功為百神主
U. 無非無儀
V. 有此人則在此

